

présence du futur

brian w. aldiss
équateur



denoël

BRIAN W. ALDISS

Équateur

Nouvelles
TRADUITES DE L'ANGLAIS
PAR STÉPHANE ROUVRE
DENOËL

Titres originaux des nouvelles de ce volume :

EQUATOR

THREE'S A CLOUD

WHO CAN REPLACE A MAN ?

GENE HIVE

SECRET OF A MIGHTY CITY

VISITING AMOEBA

© by Brian W. Aldiss et pour la traduction française

© 1962 by éditions Denoël

19, rue de l'Université, 75007 Paris.

Équateur

1.

Des ombres vespérales traversèrent l'aéroport spatial à longues enjambées. C'était l'heure du jour où l'on pouvait presque sentir la rotation de la Terre. Aux derniers rayons du soleil couchant, les palmiers poussiéreux qui entouraient le terrain faisaient penser à un décor de théâtre en carton verni. Dans la journée, ces palmiers luisaient d'un éclat métallique ; le soir, ce n'était plus que du papier mâché. Sous les tropiques, rien ne se montrait sous son véritable jour ; la chaleur déformait tout.

Les palmiers s'inclinèrent avec raideur quand le patrouilleur spatial AX25 fonça vers le ciel en les saupoudrant d'une nouvelle couche de poussière.

Les trois occupants du vaisseau ne furent renversés sur leurs couchettes d'accélération que pendant quelques secondes. Puis Allan Cunliffe se leva, alla négligemment vers le hublot et regarda au-dehors.

À voir son visage impassible, personne n'aurait pu deviner que le vaisseau venait de partir pour une mission hasardeuse.

— C'est maintenant qu'on commence à vivre, dit-il en regardant la Terre avec une sorte de fierté.

Son ami, Tyne Leslie, hocha la tête en signe d'assentiment. Pour le moment, il ne pouvait pas faire mieux. Il rejoignit Allan et regarda au-dehors lui aussi.

Il remarqua avec admiration que le vaste panorama du soleil couchant n'était déjà plus qu'une tache rouge sur le tapis qui s'étendait au-dessous d'eux ; Sumatra s'étalait de part et d'autre de l'équateur comme un poisson qu'on a embroché pour le saurir. Dehors : un vide étoilé. Au creux de l'estomac : un autre vide, étoilé lui aussi.

C'est maintenant qu'on commence à vivre... Mais c'était la première fois que Tyne s'en allait en patrouille de reconnaissance ; la vie, pour le moment, c'était pour lui l'adrénaline supplémentaire qui affluait par les valvules de son cœur, c'étaient les centaines de picotements sur sa peau et le vide étoilé dans ses entrailles.

— C'est une sensation qu'on n'éprouve pas derrière son bureau, dit-il.

Allan acquiesça sans rien dire. Ses silences étaient toujours positifs. Au moment où le reste du monde parlait plus qu'il ne l'avait jamais fait auparavant, Allan Cunliffe gardait le silence. Bien entendu, il éprouvait à l'égard des Rosks des sentiments aussi mélangés que n'importe quel Terrien, mais il n'en faisait part à personne. C'est cette qualité plus que toute autre qui avait permis l'éclosion d'une amitié solide entre Allan et Tyne, bien avant que ce dernier n'ait suivi les traces de son ami pour entrer dans le Service Spatial.

— Allons à l'avant voir Murray ! dit Allan en lui donnant une tape amicale sur l'épaule. Incontestablement, il avait deviné une partie des sentiments de son compagnon.

L'appareil de reconnaissance était petit ; c'était un Hynam de la ligne du Bristol-Cunard, un appareil à 3 places pourvu d'un armement léger et d'accélérateurs Betson-Watson « Medmenham X ». Le troisième membre de l'équipe, le chef, était le capitaine Murray Mumford, un des premiers hommes à avoir aperçu les Rosks, quatre ans plus tôt.

Quand les deux autres entrèrent dans la cabine, il grimaça un sourire, puis il brancha le pilote automatique et vint à eux :

— La Lune dans cinq heures et quelques minutes, dit-il.

Quand on avait vu Murray une fois, on ne pouvait plus l'oublier. Physiquement, il n'était ni plus ni moins qu'un superbe spécimen de virilité, un athlète aux larges épaules. Au bout de cinq minutes passées en sa compagnie, on était convaincu qu'il était doté d'un extraordinaire pouvoir de persuasion qui, sans qu'un seul mot fût prononcé, était capable de transformer des rivaux possibles en admirateurs. Tyne qui était toujours sensible aux courants des sentiments humains, se rendait compte de cette puissance magnétique de Murray ; s'il s'en méfiait, c'est parce qu'il savait que Murray n'ignorait pas son pouvoir et l'utilisait fréquemment à son propre avantage.

— Alors, où en sommes-nous ? demanda-t-il, en prenant le mescahale que lui tendait Allan. Il s'efforçait de montrer qu'il était à son aise.

— Avec un peu de chance, nous n'aurons pas grand mal à mener à bien cette première mission, répliqua Murray pendant qu'ils allumaient leurs mescahales. La zone que nous avons choisie pour dble, vous le savez, est la zone 101 de la Lune.

Le service d'information lunaire signale la présence d'un objet nouveau à l'extérieur de l'un des dômes des Rosks. Un objet petit et immobile – pour

le moment en tout cas. Il se trouve à l'extérieur d'un dôme sur le périmètre sud de la zone 101, ce qui signifie qu'il nous sera assez facile de l'observer.

— Quel est l'état de la lumière là-bas en ce moment, Murray ? demanda Allan.

— Le coucher de soleil s'est produit il y a quatre heures à Grimaldi, là où se trouve la zone 101. D'après les services d'information, les Rosks auraient l'intention de profiter de la nuit pour tenter quelque chose ; nous avons récemment imposé un certain nombre de restrictions à leur trafic Terre-Lune. Les ordres sont précis : nous devons nous introduire sans nous faire remarquer, si possible, à la faveur de l'obscurité et voir de quoi il retourne. Un coup d'œil rapide, une inspection personnelle en tenue spatiale. Nous ne devrions pas en avoir pour plus de vingt minutes en dehors de l'appareil. Après, nous rentrerons chez nous, en héros.

La sensation de vide tenaillait plus que jamais les entrailles de Tyne. L'action, il la désirait et en même temps il la redoutait. Il regarda la carte de la Lune que Murray montrait négligemment. Un petit carré, en bas du troisième quadrant qui recouvrait Grimaldi, avait été colorié en jaune. C'était la zone 101. À côté, dans le même espace, un mot avait été écrit : « Rosks. »

Tyne remarqua que Murray étudiait son visage avec attention ; il détourna la tête.

— Le gouvernement mondial a commis une faute énorme en permettant aux Rosks d'avoir une base à l'extérieur de la Terre, dit-il.

— Vous étiez diplomate quand Allan et moi n'étions que des membres du Service Spatial, dit Murray en souriant. Dites-nous donc pourquoi leur avons-nous fait cadeau de la zone 101 ?

— La raison que l'on a donnée officiellement, dit Allan, venant au secours de son ami, c'est que si nous voulions nous montrer compréhensifs pour des étrangers, nous ne pouvions pas laisser une race voyageant dans l'espace assujettie à une seule planète ; nous étions moralement obligés de leur céder une partie de Grimaldi pour leur permettre d'effectuer des vols Terre-Lune.

— Oui, cela, c'était pour sauver la face officiellement, concéda Tyne. À chaque fois qu'il se trouve battu à propos d'un point quelconque, le gouvernement mondial, le Conseil des Nations Unies, se déclare « moralement obligé ». En fait, nous n'avions guère le choix. Les Rosks nous

sont tellement supérieurs dans les discussions et dans les débats que dès qu'ils expriment le moindre désir, on leur donne satisfaction.

— Et maintenant, en somme, dit Murray, c'est le Service Spatial qui paie les pots cassés par la maladresse des politiciens. Tyne ne put s'empêcher de prendre cette réflexion comme une offense personnelle. Il n'oubliait pas qu'il avait autrefois été dans les services politiques, et la tension de son esprit était maintenant telle qu'il ne pouvait laisser passer cette remarque.

— Vous feriez mieux de vous demander si le Service Spatial s'engage dans la bonne voie. Les relations entre humains et Rosks se sont détériorées à un tel point ces douze derniers mois que si nous sommes surpris dans la zone 101, nous pourrions très bien déclencher une guerre.

— Vous parlez comme un diplomate ! s'exclama Murray d'un ton sarcastique.

Ils passèrent tous trois la presque totalité des quatre heures et demie qui suivirent à lire ; ils desserrèrent à peine les dents.

— Il s'agirait d'avoir l'œil. Fermez vos livres, dit soudain Murray en se levant d'un bond. Il retourna dans la cabine.

— Ne faites pas attention à Murray ; il se comporte souvent comme un magister autoritaire, dit Allan en riant.

Pas souvent, songea Tyne sans prendre la peine de contredire son ami à haute voix. Murray avait pris un verre plusieurs fois avec eux à l'hôtel *Merdeka* à Sumatra ; ses manières n'avaient alors rien d'autoritaire. Il revoyait Murray engloutir du *carioka* jusqu'à une heure avancée, puis se lever quelques heures plus tard pour manger avec un appétit monstrueux, tandis qu'Allan et Tyne repoussaient les petits déjeuners copieux, mais peu appétissants que l'hôtel fournissait.

Le présent immédiat éclipa les pensées de Tyne ; le grand segment noir de la Lune fonçait sur eux. C'était comme une chute dans un trou en forme de sourire. Guidé au radar, l'appareil redevenait le satellite mouvant d'un vaisseau au lieu de constituer un petit monde autonome.

Quelques lueurs apparaissaient au loin. Des lumières des Rosks qui brillaient dans la zone 101.

— Mettez vos ceintures, dit Murray dans l'interphone.

Ils freinaient. À mesure que la décélération augmentait, ils avaient l'impression de plonger dans l'eau, puis dans la soupe, puis dans la mélasse, puis dans du bois. Puis ils ne plongèrent plus du tout. Ils étaient légers comme des plumes. Une secousse. Ils s'arrêtèrent. Ils étaient arrivés.

— Tout le monde descend ; veuillez préparer vos passeports ! lança Allan. Tyne se demanda ce qu’il ressentait réellement, en dépit du sourire rassurant que lui adressait Allan.

Murray sortit de la cabine d’un air très dégagé. Il était en proie à une surexcitation agréable. Pour lui, c’était cela la vie simple, sans autres soucis que ceux de l’instant présent.

— Nous avons réussi à tromper leur radar, dit-il. Aucun signe d’alerte de nos amis de l’extérieur. Enfilons vite notre tenue.

Ils ne perdirent pas une seconde. Il leur fallut une demi-heure, pendant laquelle Tyne transpira abondamment ; il se demandait sans cesse si les vigies roskiennes avaient repéré leur appareil. La tenue spatiale est un outil, un outil énorme, complexe, hasardeux et délicat permettant de survivre là où les hommes ne sont pas faits pour vivre. Elle nécessite des réglages interminables avant que l’on puisse se fier à elle. Il n’y avait pas un seul homme de l’espace qui ne ressentit une haine farouche à son égard ou qui n’enviât aux Rosks leur indiscutable supériorité.

Enfin, ils réussirent à lacer, attacher, assujettir et visser tout leur attirail. Trois robots monstrueux évoluèrent lourdement, avec lenteur dans l’espace réduit, emplissant presque l’astronef de leur masse ; ils se dirigèrent avec des gestes de chasseurs sous-marins vers l’écoutille. Cinq minutes plus tard, ils étaient debout à la surface de la Lune, plongés dans l’obscurité la plus complète.

Au cours de ce qu’ils considéraient déjà comme le bon vieux temps avant que les Rosks n’arrivent dans notre système, Tyne était allé à maintes reprises dans la Lune, pour son plaisir ou pour ses affaires. Il ne l’avait jamais vue aussi peu attirante et aussi sinistre que ce jour-là. Dans ces ténèbres de première grandeur, Grimaldi était un désert de suie glacé.

— Nous sommes à moins d’un kilomètre du dôme cible, dit Murray ; sa voix n’était qu’un murmure. Allons-y.

Ils réussissaient à voir grâce aux antennes à infrarouge. Murray leur ouvrit la marche le long du bord du cratère, contournant des éperons de débris amoncelés. Les dômes des étrangers apparurent comme des seins noirs se profilant sur une étoffe de soie aux clous de sequin. À travers le grillage du hublot de son costume, Tyne voyait le monde comme une caricature blafarde d’une réalité trop irréelle pour être vraie. Lui-même n’était qu’un pygmée enfermé dans les entrailles de fer d’un robot

destructeur. Luttant contre cette sensation irrationnelle, il scruta les ténèbres pour distinguer l'objet qu'ils étaient venus observer.

Il y avait quelque chose devant eux. Impossible de voir ce que c'était. Tyne toucha le bras d'Allan qui se retourna et ils regardèrent dans la direction indiquée par Tyne. Murray s'arrêta et fit à leur intention un geste pataud pour leur dire d'avancer. « Peut-être se sent-il aussi vulnérable que moi », pensa Tyne, non sans une certaine sympathie ; il montra de nouveau l'objet, à Murray cette fois.

Une seconde plus tard, ils étaient inondés par la clarté aveuglante d'un projecteur, surpris dans un geste à peine achevé.

La lumière provenait de l'un des dômes qui se dressaient devant eux, mais sur un côté, d'un point situé près de la muraille du cratère. Murray resta cloué sur place, clignant des yeux. Il savait qu'ils étaient pris au piège.

— Couchez-vous, cria Allan.

— Détruisez cette lumière, dit Murray. Sa grosse griffe d'acier descendit comme un piston vers le pistolet, et remonta en pointant l'arme encombrante. Le recul le fit tressaillir Allan et Tyne n'entendirent des coups de feu qu'un bruit mou et vibrant, transmis par le micro de la tenue spatiale de Murray.

Il réussit à atteindre le phare. Celui-ci cessa de briller, mais déjà un autre faisceau émergeait du dôme le plus proche et vacillait dans les ténèbres. On doit tirer sur nous, se dit Tyne avec une certaine indifférence ; mais nous ne le saurons pas tant que nous n'aurons pas été atteints. Il avait sorti son pistolet et il tirait lui aussi, avec des gestes démentiels, dans la direction d'où l'attaque ennemie devait provenir.

— Les voici ! Allons vite au vaisseau, Tyne, cria Allan. Au moment où le nouveau projecteur les atteignit, Tyne entrevit des formes mouvantes. Les Rosks avaient dû les attendre. Soudain, un coup de boutoir le frappa à l'épaule, éveillant dans tout son corps une douleur aux prolongements lumineux semblables à un éclairage au néon détraqué. Haletant, il entendit son costume craquer comme un arbre que l'on abat. Il perdit connaissance. En s'affaissant, il vit, sens dessus dessous, des Rosks qui approchaient.

L'arrivée des Rosks dans le système solaire, quatre ans et demi auparavant, par un jour banal de mars 2189, marqua la fin d'une époque, bien que fort peu de gens s'en fussent alors rendu compte. L'isolement de l'homme était révolu. Il ne pouvait plus se considérer comme le seul être

intelligent de l'univers. Au seuil de sa porte se trouvait une race supérieure à la sienne, scientifiquement sinon moralement.

Le choc provoqué par l'arrivée des Rosks fut surtout ressenti dans les pays dont les habitants avaient eu depuis plusieurs siècles l'habitude de se considérer comme les maîtres du monde, et comme les seuls arbitres de sa conduite. Ils se trouvaient maintenant dans la position du magister tyrannique qui, en se retournant, s'aperçoit de la présence du directeur.

Les Rosks débarquèrent d'un vaisseau puissant, et le quart de la population du monde trembla de frayeur ; un autre quart poussa des acclamations de joie, les plus sages réservèrent leur jugement. Certains d'entre eux, quatre ans et demi plus tard, ne s'étaient pas encore prononcés. Les Rosks n'étaient pas plus faciles à comprendre que les Terriens.

En apparence, les Rosks ressemblaient aux humains. Pas aux Blancs, aux Malais plutôt. Leur aspect variait d'un individu à l'autre, mais la plupart d'entre eux avaient la peau brune, le nez camus et les yeux noirs. La température de leur corps était de 40 degrés, ce qui indiquait qu'ils venaient d'une planète plus chaude que la nôtre.

Quand les Rosks arrivèrent, Tyne Leslie était le plus jeune secrétaire en second du secrétaire adjoint du sous-secrétaire de la Délégation britannique au Conseil des Nations Unies. Il avait pu se rendre compte des interminables attermoissements qui avaient caractérisé le monde à mesure que les réalités des problèmes posés par les relations entre les Rosks et les hommes étaient devenues manifestes. Car la véritable situation ne s'était dessinée que progressivement, tandis que les barrières linguistiques s'écroulaient. Et la véritable situation était à la fois compliquée et désagréable.

Les hommes se rendirent compte clairement de l'impasse où ils se trouvaient, grâce à un Rosk aux cheveux jaunes, Tawdell Co Barr, l'un des premiers porte-parole roskiens au C. N. U.

— Notre vaisseau originel, expliqua-t-il, est un astronef interstellaire qui abrite quatre appareils interplanétaires et à peu près cinq milles de nos congénères, mâles et femelles. La plupart d'entre eux sont des colonisateurs, qui sont uniquement à la recherche d'un monde où ils puissent s'installer. Nous provenons d'un monde que vous appelez *Alpha Centauri II* ; notre voyage est le premier qui ait jamais été effectué à partir de notre belle planète malheureusement surpeuplée. Nous avons atterri sur Sol, notre voisin le plus proche dans le vaste espace, pour y chercher un

refuge – et nous nous sommes aperçus que la seule planète habitable était déjà encombrée par des hommes. Bien que nous soyons heureux d’y avoir trouvé une autre race douée de raison, vous ne pouvez pas mesurer l’étendue de notre déception ; notre voyage, notre long voyage, a été fait en vain.

— Ce discours est très raisonnable, avait commenté Tyne quand on le lui eut rapporté. D’autres discours raisonnables avaient suivi et chacun d’entre eux avait révélé un détail bizarre sur la piste des Rosks.

D’abord, ces détails étaient presque passés inaperçus pour le commun des mortels.

Une fois la première surprise passée, une vague d’optimisme avait déferlé. Les véritables difficultés soulevées par la situation n’étaient apparues que plus tard. Les Rosks étaient des héros, la plupart des gens avaient réussi à cacher la déception qu’ils avaient éprouvée en voyant que les visiteurs n’avaient ni des yeux en boule de loto, ni des antennes. À peu près personne ne s’inquiéta quand Tawdell Co Barr révéla que le régime politique des Rosks était une dictature dont le chef suprême était Ap II Dowl.

En fait, la courtoisie – une courtoisie assez gênée de la part des Terriens – était à l’ordre du jour. Le gros vaisseau tournait autour de la Terre, à l’intérieur de l’orbite lunaire ; une poignée de Rosks était descendue et avait fraternisé ; tantôt ils parlaient aux Conseillers de l’U. N. C. ; tantôt ils s’adressaient directement à la multitude ; parfois ils visitaient quelque cité terrienne.

En échange de cette hospitalité, ils offrirent aux hommes des livres et des microfilms sur la vie sociale et naturelle sur *Alpha Centauri II*, ainsi que des spécimens de leur littérature et de leur art et des échantillons de leur flore. Mais aucun Terrien ne fut autorisé à pénétrer dans l’un de leurs vaisseaux. Les savants, les politiciens, les hommes célèbres et les journalistes furent tous poliment éconduits, avec des explications plausibles.

— Notre vaisseau est aussi peu séduisant qu’un hôpital, avait dit gravement Co Barr. Beaucoup de nos congénères sont morts au cours du voyage. Beaucoup sont mourants à cause des déficiences alimentaires, ou bien ils souffrent de maladies mentales provoquées par une claustration à vie. Car nous avons été exilés pendant deux épuisantes générations dans la nuit de l’espace. Tout ce que nous vous demandons de nous donner, c’est

vosre pitié ; tout ce que nous vous supplions de nous accorder, c'est un endroit où nous pourrons nous reposer et nous remettre de nos épreuves.

Un endroit... mais quel endroit ? Au début, cette question paraissait presque insoluble ; l'U. N. C. siégea pratiquement sans interruption pendant des semaines. Pour la première fois depuis des siècles, toutes les nations étaient unies – dans leur détermination de ne pas accorder un asile aux Rosks sur leur territoire.

En fin de compte, on prit deux décisions. D'abord, on accorderait aux Rosks une base terrestre. Ensuite, on précisa son emplacement.

Ces deux réponses étaient inévitables. Même Tyne qui pourtant n'assistait aux débats que de loin, les avait vues venir. Dans l'attitude des humains à l'égard des Rosks, il y avait à la fois de la crainte et de l'envie ; il était impossible de demander aux Rosks de repartir du système solaire ; une telle démarche aurait pu provoquer en eux du ressentiment à l'égard des hommes et le désespoir aurait pu les inciter à conquérir un territoire, les armes à la main ; et on ignorait de quelles armes ils disposaient ; on ne se faisait pas faute de se demander quel stade la science roskienne avait pu atteindre.

Quant à leur base, elle ne pouvait se situer que dans une région équatoriale. La zone équatoriale terrestre avait à peu près la même température que la zone tempérée d'Alpha II. Le centre de l'Afrique n'était pas un emplacement très propice ; une petite île aurait pu paraître trop isolée. Le Brésil, nation dont la puissance augmentait sans cesse, ne voulut tolérer aucun Rosk près de ses frontières. Après bien des discussions, des querelles, des protestations et des vetos, on finit par céder aux Rosks un territoire de 150 kilomètres carrés au sud de Padang, à Sumatra.

— La gratitude que nous éprouvons devant cette petite offre est incommensurable, avait dit AP II Dowl, au cours d'une de ses rares visites sur Terre. Beaucoup considérèrent le choix de cet adjectif comme malencontreux – s'il n'était pas intentionnel.

Donc, les Rosks débarquèrent sur la Terre, de leur vaisseau énorme. Il devint bientôt clair qu'ils n'avaient plus l'intention de repartir ; ils en avaient assez des voyages spatiaux.

La Terre se refusait à jouer le rôle d'hôte perpétuel. Les Rosks s'étaient multipliés à l'intérieur d'un périmètre qu'ils avaient rapidement fortifié et représentaient une menace qui, pour demeurer informulée, n'en était pas moins de mauvais augure. Et pourtant, comment les expulser ? Il apparut

aux hommes d'État terriens que la seule attitude possible était de harceler les Rosks jusqu'à ce qu'ils se décident à repartir.

Malheureusement, plus ils grattaient la plaie, plus la douleur était cuisante.

L'une après l'autre, toutes les nations envoyèrent leurs représentants à Sumatra pour voir ce qu'il était possible de faire et pour détecter les secrets des Rosks. Au grand conseil du C. N. U. à Padang, les hommes et les Rosks palabraient et marchandait, exigeaient puis cédaient, bluffaient et se chamaillaient. La situation était à la fois comique et tragique. Le vieil espoir que l'on avait eu de profiter du contact des deux races autrement que sur le plan matériel était complètement abandonné.

Les Terriens n'avaient pas le droit de pénétrer dans la base roskienne, à l'exception des membres de missions diplomatiques. Les Rosks n'étaient pas autorisés à sortir ; pratiquement pourtant, les espions des deux camps enfreignaient ces règlements : Padang se remplit d'espions. La situation se compliqua encore quand, dans un désir de conciliation, le C. N. U. céda aux visiteurs la petite zone 101 sur la Lune, afin de leur permettre de procéder aux essais de leurs vaisseaux interplanétaires.

— Ce geste m'émeut jusqu'au plus profond de moi-même, déclara Tawdell Co Barr. Nous sommes venus en étrangers et vous nous avez reçus comme des amis. Ensemble, les Rosks et les hommes bâtiront une civilisation nouvelle.

Il y avait longtemps que ces paroles sonnaient le creux.

Que Tawdell le voulût ou non, les espoirs qu'il avait exprimés étaient ceux de nombreux hommes du monde entier. Malheureusement, ce discours fut le dernier que Tawdell prononça publiquement. Il disparut dans la base roskienne et on n'entendit plus jamais parler de lui. On estima dans les milieux diplomatiques que le Rosk aux cheveux jaunes avait été jugé trop conciliant à l'égard des hommes. La dictature du rigoureux Ap II Dowl connut alors un terrible renouveau ; ses acolytes siégèrent aux Conseils et les relations entre les deux camps se détériorèrent lentement.

La mission d'espionnage à laquelle Murray, Allan et Tyne participèrent n'était qu'un exemple de cette détérioration.

2.

Quelque chose comme un citron. Pas un citron. Non, c'était allongé ; un concombre. Non, c'était courbé. Une banane. Non, cela ondulait ; une tranche de melon. Non, un melon, décidément. Ou bien – c'était tellement déformé – était-ce un visage ? Cela se rida et se figea.

Une mâchoire se dessina. Les yeux restaient fixés obstinément vers le sol. Cela devint le visage de Murray Mumford vu à travers le brouillard de la faiblesse.

— Oh ! grogna Tyne en levant les yeux vers Murray. Il était allongé sur une couchette.

— Comment ça va ? demanda Murray. Vous vous sentez mieux ?

— Donnez-moi de l'eau, dit Tyne.

Il avala gloutonnement. Ses idées s'éclaircirent ; il se souvenait de l'incident de la zone 101, du coup qui lui avait fait perdre connaissance.

— Où sommes-nous, Murray ? demanda-t-il.

— À une heure de la Lune ; nous rentrons sans être poursuivis, dit Murray. J'ai été trop vite pour les Rosks. J'ai bien cru que vous ne vous remettriez jamais. Comment vous sentez-vous ?

— Voici la partie de mon corps qui se porte le mieux, dit Tyne d'un ton ironique en levant sa main gauche gantée. Sous le gant il y avait une paume et des doigts en acier ; on lui avait amputé la main après un accident d'avion quelques années auparavant.

— Je ne pense pas que vous ayez grand-chose de grave, dit Murray. Juste quelques contusions. Les Rosks nous ont tiré dessus. Une balle a traversé votre tunique à la hauteur de l'épaule. Heureusement, l'articulation n'a pas trop souffert ; les amortisseurs ont absorbé la plus grande partie du choc.

— Comment suis-je parvenu jusqu'ici ? Je n'ai pas perdu connaissance ?

— Oui, bien sûr ; vous êtes tombé comme un bœuf assommé. Je vous ai ramené jusqu'id, tantôt en vous tirant, tantôt en vous portant, dit Murray. Heureusement, quand vous avez été blessé, j'ai réussi à détruire le second projecteur roskien.

— Merci, Murray, dit Tyne. Et ce n'est qu'alors qu'il se souvint de son ami, avec un sentiment de culpabilité. – Où est Allan ?

— J'ai bien peur qu'Allan n'ait pas réussi à s'en tirer, dit Murray tranquillement.

— Que voulez-vous dire ?

En se retournant vers la couchette, comme s'il avait soudain trouvé les mots qui lui manquaient, Murray dit :

— Écoutez, Tyne, cela va peut-être vous sembler difficile à admettre. Au retour vers le vaisseau, les choses ont mal tourné. Nous étions dans une situation très difficile, vous le savez. Quand vous êtes tombé, je vous ai attrapé et hissé sur mon épaule. Allan m'a crié de courir et de vous laisser là. Il a dû céder à une panique momentanée, je suppose. Il voulait que je vous laisse entre les mains des Rosks. Je lui ai enjoint de couvrir ma retraite, et c'est alors qu'il a braqué un revolver sur moi, en me disant qu'il me tuerait si je ne vous laissais pas.

— Allons ! protesta Tyne. Allan a dit cela ?

— Savez-vous ce que c'est que la panique ? demanda Murray. Dans certaines situations, toutes vos amarres lâchent et vous ne savez plus ce que vous dites ni ce que vous faites. En voyant le revolver d'Allan braqué contre moi, au moment où je sentais que les Rosks arrivaient, j'ai... perdu mon sang-froid, moi aussi.

Il tourna la tête, le corps contracté ; Tyne ne l'avait encore jamais vu ainsi. Allongé sur la couchette, il sentit sa bouche se dessécher lorsqu'il demanda :

— Qu'avez-vous fait, Murray ?

L'espace défilait au-dehors, sournois comme un reptile, froid comme le temps en période de crise, indifférent aux paroles de Murray.

— J'ai tiré sur Allan. En plein estomac.

Tyne était cloué sur sa couchette. Il ne put qu'agiter son poing d'acier et son poing de chair comme un impotent.

— Il n'y avait rien d'autre à faire, dit sauvagement Murray en empoignant l'un des poignets de Tyne. Écoutez-moi, Tyne, est-ce que je pouvais vous laisser là-bas, froidement ? Nous n'avions rien à faire dans la zone 101 – nous n'avions pas de laissez-passer. Auriez-vous préféré reprendre connaissance au milieu d'un groupe de tueurs rosks ? J'ai adopté la seule solution possible. Allan Cunliffe s'est mutiné. En tant que capitaine, j'ai réglé cette affaire sur-le-champ. Il n'y a rien d'autre à dire.

— Mais je connais bien Allan, cria Tyne. Comment a-t-il pu... il n'a pas... ce n'est pas son genre...

— Nous ne réussissons jamais à connaître quelqu'un vraiment, cria Murray à son tour. Sur son visage sombre se lisait une agitation fiévreuse. Nous ne nous connaissons même pas nous-mêmes. En période de crise, il y a quelque chose qui nous submerge – notre subconscient peut-être. C'est ce

qui est arrivé à Allan. Maintenant, taisez-vous et réfléchissez ; vous verrez que j'ai pris le seul parti possible.

Il partit vers la cabine à grandes enjambées, et s'y enferma en claquant la porte derrière lui, laissant Tyne seul.

Tyne resta allongé, passant et repassant les détails de l'affaire en revue dans son esprit. Il ne parvenait pas à croire que son ami était mort, ni qu'il avait perdu le contrôle de lui-même. Et pourtant, il n'avait aucune raison de ne pas prêter foi aux paroles de Murray. Après tout, une certaine rivalité en matière de promotions avait toujours opposé Allan et Murray ; peut-être au cours des secondes d'épouvante dans les ténèbres ce sentiment s'était-il exacerbé ?

Avant l'atterrissage, Murray revint une fois dans la salle de l'équipage pour voir Tyne. Ses manières étaient encore tendues.

— Comment allez-vous maintenant ? demanda-t-il.

— Je ne veux pas vous voir, dit Tyne farouchement. Je vous reverrai en présence de la commission d'enquête. En attendant, restez hors de mon chemin.

Le visage creusé de lignes dures, Murray s'approcha de la couchette et posa sa main sur la gorge de Tyne.

— Faites attention à ce que vous dites et n'oubliez pas à qui vous parlez. Je vous ai dit la vérité. Elle ne me plaît pas plus qu'à vous. Si Allan n'était pas soudain devenu un lâche, il serait encore avec nous.

Tyne leva sa main d'acier, saisit le poignet de l'autre et serra de toutes ses forces. Étouffant un cri de douleur, Murray retira sa main ; un bracelet de chair rouge l'encerclait. Il lança à Tyne un regard mauvais puis retourna dans sa cabine où il s'enferma. Tyne n'allait le revoir qu'au bout d'un temps étonnamment long.

Quand ils eurent atterri, Tyne attendit patiemment un certain temps, puis il cria à Murray de venir le libérer des courroies qui le maintenaient solidement à la couchette. Il n'obtint pas de réponse. Au bout de vingt minutes, l'écouille arrière s'ouvrit et deux infirmiers sumatriens entrèrent avec une civière.

D'après leurs explications, Tyne comprit qu'une fois rentré au Q. G., Murray avait téléphoné directement à l'hôpital pour qu'on aille chercher son compagnon et qu'on l'examine.

— Vous m'examinerez plus tard, dit Tyne d'un ton maussade. Pour le moment, il faut que je voie le commandant.

— Ne vous inquiétez pas ; le commandant a déjà été informé de votre état de santé, dit l'un des infirmiers.

En dépit des protestations de Tyne, l'homme ne céda pas d'un pouce. D'après ses réponses, il semblait que Murray eût émis quelques doutes sur les facultés mentales de Tyne. On emmena donc Tyne à l'hôpital militaire sur un brancard.

Les formalités ne furent pas plus rapides que dans n'importe quel autre hôpital. Il fallut beaucoup de temps aux docteurs pour conclure que Tyne était sain d'esprit, mais furieux, contusionné, mais sensé. Entre les consultations s'intercalaient des périodes d'attente. Tout cela, pensait Tyne en finissant de fumer un paquet de mescahales, c'est la faute de Murray. Le capitaine de l'avion spatial s'était arrangé pour que l'envoi des rapports de Tyne soit retardé. Cela ne l'empêcherait pas de dire ce qu'il avait à dire et Murray allait devoir faire face à une situation difficile.

Deux heures plus tard, boutonnant son uniforme, il se précipita vers le bureau de l'Escadron. Une surprise l'y attendait. Murray n'avait pas fait son rapport. On n'avait pas vu Murray. La suspicion et la curiosité se mêlaient dans son esprit. Tyne partit en toute hâte vers les logements du personnel. Personne n'avait vu Murray, là non plus ; sa chambre était vide, toutes ses affaires en ordre. Au-dessus de son lit, une jolie sang-mêlé le regardait d'un air impertinent, de sa photographie. Il y avait écrit, en caractères d'écolière : avec tout l'amour de Mina.

Le soleil inondait la pièce de sa clarté. Tyne courut jusqu'à la grille principale pour questionner l'agent de service, abrité sous son parapluie. Oui, le capitaine Murray était parti dans une voiture du service, juste après le petit déjeuner, vers la ville.

— Merci, dit Tyne. Il fréta un taxi pour se rendre en ville lui-même, et fit les huit kilomètres de poussière et de soleil en proie à une impatience fébrile.

Il savait qu'il aurait dû faire son rapport avant de quitter le camp ; et surtout il aurait dû mettre ses supérieurs au courant de la mort d'Allan. Mais il sentait obscurément que le temps était capital. La disparition de Murray était inexplicable ; il serait plus facile de le retrouver tant que sa piste était encore chaude. Il était 10 h 50.

Padang était une des cités les plus intéressantes de la Terre.

Tous les aspects de la vie étaient marqués par la proximité de la base des Rosks, ce qui procurait un agréable frisson d'excitation. Le sentiment que

quelque chose de gigantesque pourrait se produire un jour ou l'autre planait sur les rues chaudes et odorantes. C'était une cité internationale... Parmi les indigènes indonésiens et chinois évoluaient les délégués du C. N. U. venant de toutes les régions du globe, accompagnés de leur femme ou de leur maîtresse. Des camelots vendaient des emblèmes nationaux de toutes sortes, depuis les soleils levants jusqu'aux poireaux. C'était aussi une cité mixte, la première du monde, car les délégués roskiens au C.N.U., exhibant leur macaron qui leur servait de laissez-passer, déambulaient dans la cité ou s'asseyaient aux terrasses. C'était surtout une cité florissante. Le long de la gaie *Tida Appa* s'élevaient des gratte-ciel. Parmi les palmiers, les baraquements, les rues pittoresques bordées de maisons basses, il y avait aussi des immeubles massifs. Au-dessus des foules, cinquante drapeaux différents pendaient, flasques, dans la chaleur torride.

Après les politiciens venaient les hommes d'affaires ; après les hommes d'affaires, la racaille. En clignant de l'œil par la fenêtre de votre hôtel, vous pouviez acheter un homme de loi, une femme, ou une promenade interminable à flotter dans les égouts, un couteau planté entre les omoplates.

Tyne descendit de voiture au centre de la ville, devant la poste. Il traversa le grand marché couvert et se dirigea vers *Bukit Besar*. Il pénétra dans l'hôtel *Merdeka*. Il lui semblait que c'était le premier endroit où chercher Murray. Le *Merdeka* avait été l'endroit le plus fréquenté par Allan, Tyne et Murray. Ils avaient fini par en aimer le service rapide et efficace, la nourriture médiocre et l'agitation incessante.

L'hôtel était plein ; c'étaient surtout de petits employés d'ambassade comme Tyne l'avait été autrefois ; des hommes nerveux, joviaux, qui avalaient du whisky en prenant bien garde d'éviter le soleil... et qui attendaient sans cesse, en épiant les alentours. Tyne se fraya un chemin dans le hall puis revint par-derrière, vers l'escalier de service.

Il crut voir Amir, à l'extrémité du couloir, observer les clients, puis s'esquiver discrètement. Mais ce n'était pas possible. Amir, l'employé le plus brillant du personnel, n'avait aucune raison de se cacher ainsi. Il était presque devenu un ami intime de leur groupe.

Tyne monta l'escalier en cherchant la clé dans sa poche, et atteignit la chambre 6. C'était la chambre qu'Allan, Murray et Tyne partageaient... avaient partagé... Il tourna la clé et entra.

L'immense afflux des étrangers à Padang avait provoqué une crise du logement. Il était impossible de trouver une chambre à l'hôtel ; ce n'est

qu'en payant les yeux de la tête et à temps complet, qu'ils avaient réussi à se procurer cette chambre pour les week-ends.

Un ouragan avait dévasté la chambre 6.

Tyne émit un sifflement. Toutes leurs affaires, leurs vêtements civils, tout avait été jeté au milieu de la pièce sur le plancher. Quelqu'un avait perquisitionné la chambre à fond, en toute hâte. Qui ? Pourquoi ?

— Je n'aime pas cela, dit Tyne à haute voix. Il alla sur le palier et appela un employé de l'hôtel.

Il retourna dans la chambre et resta planté au beau milieu. Il réfléchissait. Il était impliqué dans une affaire mystérieuse.

Quelque chose de bizarre s'était produit sur la Lune. On ne lui avait pas dit la vérité là-dessus, il en était certain. Et maintenant, il était arrivé quelque chose d'étrange ici. Pourquoi Murray avait-il déserté ? Où était-il allé ? Un soupçon envahissait l'esprit de Tyne : Murray avait-il assassiné Allan ?... Et pourquoi ?

Il retourna sur le palier, et cria de nouveau.

Il avait le cœur plein de haine pour Murray. Les manières aisées du colosse ne lui semblaient plus agréables. Elles lui apparaissaient comme le signe d'un sentiment de supériorité. Son sourire joyeux devenait la grimace hypocrite et sournoise d'un assassin. Pourtant, à supposer qu'il ait tué Allan... il aurait pu aussi facilement dire à Tyne que c'étaient les Rosks qui l'avaient abattu – après tout, Tyne était inconscient quand cela s'était produit. Rien n'était sûr ; ou plutôt une chose était certaine ; Tyne voulait retrouver Murray et lui arracher la vérité.

Il sortit à nouveau de la chambre pour appeler un employé et faillit heurter une petite servante.

— Où est Amir ? demanda Tyne.

— C'est son jour de congé.

— Quoi ? C'est la première fois que j'entends dire qu'il a un jour de congé.

— Amir n'est pas dans son assiette aujourd'hui. Il a mal à la tête et il prend des médicaments. Vous avez besoin de quelque chose ?

Soudain, il décida que personne ne devait voir la chambre. Il se sentit faible, fatigué, le ventre creux ; c'était sa première chasse à l'homme.

— Voulez-vous m'apporter mon petit déjeuner, s'il vous plaît ?

— Il y a longtemps qu'on ne sert plus le petit déjeuner, monsieur.

— Alors, appelez cela déjeuner ou n'importe quoi d'autre.

Il rentra dans la chambre et la ferma à clé. Méthodiquement, il commença à mettre de l'ordre dans le fouillis qui s'étalait sur le plancher. Cela lui fendait le cœur de plier les vêtements d'Allan, sachant qu'ils ne serviraient plus à personne. Certains vêtements civils de Murray avaient disparu, mais il y avait là un uniforme.

Le repas fut vite servi : un plat dénationalisé de saucisses frites, de chou et de riz suivi d'une insipide gelée de plancton. Une nouvelle variété de plancton, le long de la côte de Sumatra, servait de plus en plus de nourriture à l'île ; pour le moment, ces produits étaient plus nutritifs qu'appétissants.

Après le repas, le moral de Tyne s'améliora. Il avait cessé d'être le deuxième secrétaire adjoint au sous-secrétaire ; il voulait passer à l'action. Il s'avérait que l'instinct qui l'avait d'abord amené à Sumatra était fondé.

Cet homme mécontent, rassis et passif, cet homme sans virilité avait obéi au choix de son père en se lançant dans une carrière ingrate. Son travail avait surtout consisté à tuer le temps ; c'est-à-dire à le gaspiller.

Mais l'équateur est le morceau le plus chaud de la planète ; c'est aussi la partie qui tourne le plus vite, bien que cela ne soit pas perceptible par les sens. Or, quelque chose maintenant commençait à tourner vraiment.

En sortant, il rencontra le patron de l'hôtel ; il lui demanda s'il savait où était Murray.

— Désolé. Je ne l'ai pas vu aujourd'hui, dit M. Niap Nam. S'il est venu, je ne l'ai pas vu. Maintenant, il vaut mieux que vous sortiez par-derrière. Devant, il y a les réfugiés qui manifestent ; un de ces abrutis pourrait vous tirer dessus.

— Merci, Niap, dit Tyne. Il avait entendu le bruit de la rue, mais sans y prêter attention. Un coup de feu claqua. Les hurlements s'enflèrent, puis il perçut le piétinement d'une foule qui courait. Tyne s'esquiva par-derrière ; il traversa la cour et passa sous le canéficier. Les réfugiés étaient un groupe de terroristes formé principalement d'indigènes dont les *kampongs* avaient été évacués pour laisser la place à la base des Rosks ; leurs actes de violence quotidiens – qui consistaient souvent à bombarder les limousines des diplomates de grenades improvisées – ajoutaient le piment supplémentaire du risque à la vie à Padang.

Tyne se dirigea vers le Roxy. Si quelqu'un savait où était Murray, ce ne pourrait être que Mina, la jeune fille à demi hollandaise (l'autre moitié était restée indéterminée) qui meublait la plupart des loisirs de Murray. Tyne regarda sa montre. Un peu plus de midi ; son ennemi, car c'était déjà ainsi

qu'il considérait Murray, n'avait pas moins de quatre heures et demie d'avance sur lui.

Le Roxy était un cinéma permanent, ouvert toute la journée. C'étaient des allées et venues perpétuelles, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'affluence était maintenant à son comble. Le foyer était une salle vaste et profonde. Les clients y déambulaient ou restaient sur place pour fumer.

Au comptoir des crèmes glacées, Mina poussa un petit cri de plaisir en apercevant Tyne. Oui, elle était jolie, avec ses cheveux noirs, ses yeux vifs, ses manières enjouées ; peut-être que lorsque Murray serait éliminé...

— Oui, il est venu me voir ici, dit Mina en réponse à la question de Tyne. A-t-il des ennuis, monsieur Leslie, pouvez-vous me le dire ? Il avait l'air de quelqu'un à qui l'on veut mettre des bâtons dans les roues.

— Peut-être avait-il mis ses chaussures aux mauvais pieds, dit Tyne. Il attendit patiemment que la jeune fille ait réussi à maîtriser son fou rire. Il avait oublié que la remarque la plus stupide suffisait à déchaîner son hilarité.

— Il faut que je le retrouve, Mina, dit-il. Le commandant veut le voir immédiatement. A-t-il dit où il allait ?

— Non, monsieur Leslie. Il ne m'a pas embrassée, il a juste dit « bonjour ». C'est pour cette raison que j'ai pensé qu'il y avait peut-être quelqu'un qui voulait lui mettre...

— Des bâtons dans les roues, je sais. Qu'est-ce qu'il a dit d'autre, Mina ? Vous a-t-il donné rendez-vous pour plus tard ?

— Excusez-moi une minute. Elle se tourna, tout sourire, pour servir un grand Pakistani et reprit : tout ce qu'il m'a dit, c'est qu'il allait à l'usine de plancton. Pourquoi veut-il aller là-bas, monsieur Leslie ?

— Pour usiner du plancton, suggéra Tyne. Il tourna les talons sans sourire, tandis que la jeune fille, pliée en deux, éclatait d'un rire argentin. Pourquoi diable Murray allait-il là-bas ? Il marchait sans rien voir et faillit heurter un homme ventripotent au complet de toile blanche.

— Suivez-moi si vous voulez des nouvelles de Murray Mumford, dit l'obèse en parlant du coin des lèvres, sans paraître prêter la moindre attention à Tyne. Comme Tyne fixait sur lui un regard surpris, le gros homme poussa une porte-tambour qui donnait dans un bar adjacent. Pendant un instant, Tyne se demanda s'il avait bien entendu, puis il emboîta le pas à l'autre.

Un solide miniature de trente centimètres de haut vibrait sur le comptoir du bar. Il était silencieux. Copié sur le solide du cinéma, il ne montrait que la moitié de l'original. Ainsi, il était presque inintelligible ; mais il servait uniquement à attirer les clients du bar à l'intérieur pour voir l'original. À présent, c'était le buste plantureux de Lulu Balthazar qui reposait sur des oreillers.

Le regard de Tyne alla de la miniature à l'obèse. Le gros homme était assis à l'autre bout de la pièce, le visage tourné vers la porte ; il levait deux doigts tendus à l'intention du garçon. Ce dernier hochait la tête en souriant obséquieusement. Plusieurs consommateurs étaient installés çà et là.

— Qui êtes-vous ? demanda Tyne au gros homme, en arrivant auprès de sa table. Excusez-moi, mais je ne vous remets pas.

— Asseyez-vous, monsieur Leslie, dit l'étranger. Vous pouvez remercier votre étoile que je vous aie retrouvé avant que quelqu'un d'autre ait pu vous repérer.

— Je vous ai demandé qui vous êtes, dit Tyne en s'asseyant. Avez-vous un message pour moi de la part de Murray ?

— Voilà les whiskies, dit l'autre en souriant, tandis que le garçon posait les verres. Permettez-moi de boire à votre santé.

Tyne repoussa son verre.

— Je suis pressé, dit-il. Comment savez-vous que je cherche Murray ? Je suppose que vous avez surpris ma conversation avec la vendeuse de glaces. Plaisantez-vous ou voulez-vous vraiment m'être utile ?

Le gros homme avala son whisky, puis, fixant sur Tyne un regard interrogateur, il s'empara du verre que Tyne avait repoussé.

Sans prendre la peine de répondre à la question de Tyne, il dit :

— Si vous voulez absolument me donner un nom, appelez-moi Stobart, ce nom n'est pas pire qu'un autre. Je suis agent du C. N. U. Je peux vous faire arrêter d'un simple claquement de doigts, si j'en ai envie.

Un morceau, un très joli morceau de Lulu Balthazar montait dans une dyno-voiture. Le garçon accueillait les nouveaux venus de sourires niais et de hochements de tête.

— Vous parlez comme si vous sortiez d'un film de cape et d'épée, dit Tyne.

— Inutile d'essayer d'exhiber votre culture, dit Stobart d'un ton dépourvu d'aménité. Je suis suffisamment réel, comme vous vous en

rendrez vite compte si vous voulez faire le malin. Et rappelez-vous bien une chose : je n'ai pas le sens de l'humour.

— D'accord, vous êtes réel, concéda Tyne. Apprenez-moi une chose. Pourquoi un agent du C. N. U. dévoile-t-il son identité aussi facilement ? Pourquoi s'intéresserait-il à moi ou à Mumford ? Si encore vous étiez un M. P. du camp, je le comprendrais.

— J'ai plutôt l'impression que vous ne comprenez rien à rien. Écoutez, mon vieux, vous pataugez à la limite d'une eau profonde. N'allez pas plus loin. C'est tout ce que j'ai à vous dire. Restez en dehors de cela. La découverte de Murray Mumford est de première urgence, et vous ne feriez que gêner les parties intéressées.

Tout en parlant, il glissa le whisky vers Tyne qui le prit et l'avalait. Stobart leva deux doigts en l'air et le garçon s'approcha, présentant deux autres verres avec une grande courbette.

— Laissez-moi résoudre cette énigme, dit Tyne. Il nota avec désapprobation le ton suppliant que sa voix avait pris. Pourquoi Murray a-t-il tué Allan Cunliffe ? Pourquoi est-ce le C. N. U. et non le Service Spatial qui le recherche ?

— Vous êtes curieux, dit Stobart d'un ton glacial.

Tyne se sentit rougir. Il prit un verre vide dans sa main gauche et serra. Il continua de serrer jusqu'à ce que les fragments de verre scintillent sur la table.

— Répondez à ma question, dit-il.

Stobart éclata de rire.

— Monsieur est nerveux, dit-il. Il souffla sur le verre cassé en fins morceaux pour les faire aller sur la veste de Tyne. Avant que celui-ci ait pu esquisser le moindre geste, l'autre avait saisi sa main gauche d'une poigne irrésistible.

— Écoutez-moi, monsieur Leslie, dit Stobart, restez en dehors de cela. Mumford vous a menti, j'en suis certain. Il n'a pas voulu que vous deviniez l'importance de cette affaire. Je veux que vous me donniez sa version des événements qui se sont déroulés près de la zone 101. Après cela, je vous dirai ce qui s'est passé réellement. Ça vous va ?

Tyne répéta sans enthousiasme l'histoire que Murray lui avait racontée à bord de l'astronef.

— Tout cela ne tient pas debout, s'exclama Stobart. Pendant que vous étiez sans connaissance dans la Lune, les Rosks vous ont bel et bien

capturés, vous et Mumford. Il n'a pas eu le temps de revenir à bord de l'astronef avec vous qui dormiez paisiblement sur ses épaules. Ils l'ont capturé très facilement et l'ont persuadé de transmettre des informations capitales ici, à un agent rosk de Padang qui les passera à son tour à la base roskienne de Sumatra.

— Comment ont-ils pu le persuader ? Quelles étaient ces informations ? Pourquoi ne m'a-t-il pas dit la vérité ?

— Que vous êtes naïf ! dit Stobart. Il ne regardait plus Tyne, comme s'il ne présentait plus aucun intérêt pour lui ; ses yeux larmoyants s'étaient portés sur les autres clients du bar. — Croyez-vous que Mumford dirait la vérité à qui que ce soit ? Il a trahi. Il aide les Rosks. Ne prenez pas la peine de me demander combien ils lui ont offert pour ce travail. Et ne me demandez pas quelle est l'information qu'ils lui ont donnée. Même si je le savais je ne vous le dirais pas.

— Je ne peux pas le croire. Pourquoi les Rosks ne pourraient-ils pas transmettre eux-mêmes leurs renseignements ? Ils ont quatre petits astronefs qui font la navette entre la Terre et la Lune.

— Si nous connaissions toutes les réponses, nous ne serions pas à la recherche de Mumford maintenant, dit Stobart sèchement. Je n'ai rien d'autre à vous dire. Et maintenant, Leslie, dépêchez-vous de rentrer au camp pour prévenir le Service Spatial avant que le « canardage » ne commence.

— Vous êtes ivre, sinon vous ne parleriez pas ainsi, dit Tyne tranquillement. Votre bouche pend-elle toujours comme une vieille chaussette rouge ?

— Il y a un Rosk assis au bar. Il est déguisé en homme d'affaires sumatrien, il nous épie comme un serpent, répliqua Stobart sans même un battement de dis.

— Moi, je viens de Neptune, dit Tyne. Comment avez-vous pu savoir tout cela, Stobart ?

Le gros homme proféra un juron.

— Vous croyez que je vais vous le dire ? Pour la dernière fois, Tyne, allez-vous-en. Vous avez en face de vous un camp bien organisé. Vous ne trouverez jamais Murray Mumford. Allez, debout, et fichez le camp. La distribution de whisky est terminée.

Un morceau de quelqu'un luttait avec un morceau de Luhi Balthazar quand Tyne passa devant le comptoir. Il écumait de rage. Son visage était

brûlant. Il haïssait chaque pouce de lard du corps de Stobart, mais son intelligence lui disait que le conseil du gros homme était bon. Si Murray était impliqué à ce point dans une affaire de ce genre, Tyne ne pouvait plus rien.

Évitant le regard de Mina, il sortit du Roxy. Il pleuvait à torrents. Les rues étaient envahies par l'eau. Un peu plus loin, deux policiers étaient plantés, l'air malheureux, près d'une Pudenta russe encore fumante ; les réfugiés avaient encore frappé. Une heure quinze.

Au bar, Stobart constata avec une certaine satisfaction que l'agent rosk s'esquivait pour partir presque sur les talons de Tyne Leslie. Stobart aimait son métier. Tant que vous gardez la situation en main, il est aussi confortable qu'un vieux fauteuil. En déclenchant la bonne impulsion psychologique, on peut amener les gens à faire n'importe quoi. Même lorsqu'il s'agit d'un facteur aux réactions aussi imprévisibles que celles de Tyne Leslie.

3.

Tyne décida de couper par les petites rues. De cette façon, il réussirait à éviter la plus grande partie de la pluie. Il fallait rentrer vite à la base. S'il ne faisait pas son rapport sur la mission, il aurait des ennuis. Il se sentait en proie à un sentiment de défaite. Il avait même oublié de demander à ce Stobart ce qu'il était advenu d'Allan.

La pluie lui coulait dans le cou. Son costume tropical léger allait être à tordre en un rien de temps. Un taxi le dépassa lentement en lui éclaboussant les jambes.

— Montez donc, monsieur, pour faire une bonne promenade, cria le chauffeur chinois d'une voix engageante.

L'idée était bonne. Au moment où Tyne se penchait pour saisir la poignée de la portière arrière, elle s'ouvrit toute grande. Des mains puissantes lui prirent la main, le firent basculer dans la voiture. Il sentit le taxi accélérer, tandis qu'il se débattait sous une lourde couverture qu'on lui avait jetée sur la tête. Quelqu'un était couché sur lui, et le clouait au sol. Tyne essaya de libérer sa main d'acier. On lui assena un coup de poing sur la nuque.

Pendant ce qui lui sembla une éternité, il resta immobile à suffoquer sous la couverture, dans un état indécis entre la conscience et l'inconscience. Des

flammes rougeoyantes s'enroulaient et se tordaient dans sa tête. Quand la voiture commença à cahoter après avoir quitté la route, il se remit à éprouver un intérêt intelligent pour le monde. Un chuintement étrange parvint du dehors. Es roulaient dans l'herbe haute.

L'occupant de l'arrière de la voiture n'était plus sur Tyne. Il discutait avec le conducteur, à propos de quelque chose qui avait endommagé le véhicule. Il offrit de l'argent ; le chauffeur refusa.

La voiture s'arrêta enfin. Tyne n'opposa aucune résistance ; il avait les poignets ligotés dans le dos. Les mains qui le touchaient étaient brûlantes. Sans aucun doute, leur température était de 40 degrés.

On le tira par les épaules, sans cérémonie, pour le sortir de la voiture, et il roula dans l'herbe humide. En essayant de se mettre à genoux, il vit le chauffeur chinois empocher une liasse de dollars, grimacer un sourire et remettre le moteur en route. Le Rosk prit Tyne par la ceinture de son pantalon pour le tirer hors du chemin, tandis que la voiture faisait demi-tour pour repartir dans la direction d'où elle était venue. Elle disparut ; l'homme et le Rosk étaient seuls.

De hauts arbres les entouraient ; ce n'était pas la végétation luxuriante de la véritable jungle. Le seul signe de vie humaine était une vieille hutte indigène affaissée sous son propre poids, bien qu'au loin s'élevât un bruit régulier de voitures : il y avait une grand-route pas très loin de là.

— Si nous marchions un peu ? dit le Rosk d'un ton enjoué en poussant Tyne devant lui.

— Si vous n'avez rien de mieux à offrir.

La pluie tombait toujours, mais moins violemment. Ils s'engagèrent sur le chemin. Tyne avait à peine réussi à voir son agresseur. Il avait l'apparence d'un Malais. « Quelle ironie du sort, pensa Tyne, que cette race se soit installée à Sumatra. Ils pouvaient passer inaperçus partout. En Angleterre, on aurait pu les déceler à un kilomètre. »

— Vous aimez la campagne ? demanda Tyne.

— Continuez de marcher.

Le chemin devenait difficile. La pluie cessa comme si le robinet céleste s'était soudain fermé. Le soleil apparut. Tyne vit un nuage de vapeur d'eau s'élever de ses vêtements. À travers les arbres, l'océan apparut. Sa masse stagnante et plate avait des reflets de cuivre.

Les falaises abruptes étaient bordées d'une eau profonde Tyne et son agresseur dévalèrent ensemble une pente périlleuse. Au fond, trois grands

palmiers se disputaient la place sur une saillie rocheuse minuscule, leurs troncs penchés au-dessus de l'eau. En bas, au-dessous de la surface, leurs racines s'allongeaient comme des doigts immergés. Tyne voyait des poissons entre les doigts. Soudain, sans avertissement, on le poussa dans l'eau.

Il descendit parmi les racines. L'eau lui brûlait les narines. Il se débattit frénétiquement. Il se noyait, les mains ligotées, il ne pouvait rien faire.

Il eut à peine le temps de penser ; le Rosk nageait à côté de lui et le tirait par le col. En un clin d'œil, ils s'enfoncèrent dans une eau plus sombre, sous la falaise, et émergèrent à la surface. La bouche et les vêtements ruisselants, Tyne haletait en gravissant péniblement les marches grossières, tandis que le Rosk le tirait à lui.

Ils étaient dans une caverne dont l'entrée devait être à peine visible de la mer, grâce aux palmiers qui la masquaient. L'eau arrivait à moins de 70 centimètres du toit visqueux ; il était impossible de sortir de l'eau ; il fallait rester immergé jusqu'à la poitrine. Avec amertume, Tyne se rappela que les Rosks avaient des traditions aquatiques profondément ancrées.

Au milieu de la caverne, dans une eau plus profonde, flottait un petit sous-marin. Il paraissait démodé et en mauvais état. Des filaments de rouille le striaient. Ce pouvait être un vétéran de la marine malaise, mais Tyne ne put l'identifier avec certitude.

Le kiosque était ouvert. Un visage au teint foncé surgit et échangea quelques paroles avec l'agresseur de Tyne. On le poussa à bord sans perdre une seconde.

L'intérieur était si exigü et la chaleur qui y régnait était telle que Tyne eut l'impression d'évoluer dans un four. On le fit allonger sur le sommier métallique nu d'une couchette, les mains toujours ligotées derrière le dos. Quand le sous-marin s'ébranla, le mouvement fut à peine perceptible.

Fermant les yeux, il essaya de penser, mais il ne put rassembler ses idées. Il ne savait qu'une chose : l'avertissement du répugnant Stobart n'avait été que trop fondé, mais il était venu trop tard. Et il savait aussi qu'il désirait ardemment reprendre l'existence de second secrétaire d'un secrétaire adjoint au sous-secrétaire.

— Debout, dit le Rosk en lui martelant les côtes.

Ils étaient arrivés.

Poussé et aiguillonné par-derrière, Tyne gravit une échelle d'acier et émergea à la lumière du jour.

Le sous-marin avait fait surface en mer. Aucune terre n'était en vue ; une brume légère recouvrait l'eau calme. Un ketch d'indigène flottait près d'eux, déjà relié par une amarre à la rambarde du sous-marin.

Trois créatures que Tyne identifia comme étant des Rosks témoignèrent d'un intérêt vorace quand il apparut. Ils se penchèrent vers lui, le prirent sous les aisselles et le hissèrent à bord de leur embarcation.

— Merci, aboya Tyne. Et si vous me passiez une serviette, puisque vous êtes si obligeants.

Lorsque son agresseur eut grimpé à bord, on fit descendre Tyne, toujours trempé, par un escalier de cabines. Sous le pont s'étendait une pièce aux dimensions respectables. Il devait s'agir d'un ketch de cent tonneaux. Manifestement, il avait dû servir au transport des passagers vers des îles voisines, probablement avant de tomber aux mains des Rosks.

Il y avait cinq Rosks mâles et une femelle. Ils étaient vêtus à la mode de leur race, avec de nombreux vêtements d'aspect huileux qui ne semblaient pas du tout à leur place à l'équateur Libérés de toute contrainte, au milieu de leurs congénères, ils avaient dans leurs manières quelque chose d'étrange. Leur bouche, sans doute à cause du langage tonitruant qu'ils parlaient, avait une expression bizarre. Leurs gestes ne semblaient pas naturels. À la façon même dont ils étaient assis sur les chaises de bois, on se rendait compte qu'ils ne trouvaient pas les objets fabriqués par l'autre race en harmonie avec leur nature.

C'étaient des habitants d'*Alpha Centauri II*, des créatures semblables aux hommes, mais qui ne leur étaient pas moins étrangères. Les ressemblances physiques paraissaient faites uniquement pour mieux marquer le contraste moral.

« Comme si la vie sur terre, pensa Tyne, n'était pas assez compliquée, sans ce... »

Le Rosk qui avait capturé Tyne à Padang, faisait son rapport, en rosk, au chef du groupe, un individu d'allure grossière, aux narines de gorille avec un toupet de cheveux blancs. Il interrogea ensuite l'agresseur de Tyne d'une manière très méticuleuse, mais qui indiquait qu'il était très satisfait de son subordonné. Il se tourna enfin vers Tyne et lui dit en anglais.

— Bien, je suis le colonel Budo Budda, au service du chef suprême Ap II Dowl, le dictateur de Terre-Alpha. Nous avons besoin de renseignements et nous emploierons tous les moyens nécessaires pour vous les arracher. Comment vous appelez-vous ?

— Je suis le pandit Nehru, dit Tyne sans sourciller.

— Mettez-le sur la table, dit Budda.

Unissant leurs efforts, les autres Rosks saisirent Tyne et malgré sa résistance le couchèrent brutalement sur le dos au milieu de la table.

— Le pandit Nehru a été une figure de votre histoire, dit Budda avec impatience. Essayez à nouveau.

— Oliver Hardy, dit Tyne, sans trop savoir si les autres avaient déjà entendu parler de ce personnage.

Ils ne connaissaient manifestement pas ce nom.

— Vous parliez à un agent du C.N.U., dit Budda, à midi et demi à votre heure locale, au cinéma Roxy, à Padang. De quoi parliez-vous ?

— Il me disait que je devrais changer de chaussettes plus souvent.

Une gifle énorme atteignit l'oreille droite de Tyne. Le monde explosa dans un fracas constellé d'étoiles. Il avait oublié à quel point la douleur pouvait être désagréable ; quand il eut recouvré ses esprits suffisamment pour pouvoir entendre partiellement, une grande partie de son assurance avait disparu.

Budda se profilait devant lui, énorme.

— Nous autres, habitants d'*Alpha II*, nous ne partageons pas votre sens de l'humour, dit-il. En outre, le temps revêt une importance capitale à nos yeux. Nous allons vous arracher un doigt et un œil si vous ne vous rappelez pas immédiatement et exactement ce que l'agent du C. N. U. vous a dit.

Tyne leva les yeux vers leurs visages qu'il voyait en raccourci. Que pensaient-ils, ces individus ? Que ressentaient-ils ? En quoi leurs pensées et leurs sentiments différaient-ils de ceux d'hommes placés dans la même situation ? Cette question importante, fondamentale, n'avait jamais été intelligemment posée ni résolue depuis l'arrivée des Rosks, près de cinq ans plus tôt. Ce grand événement plein de promesses, source de l'émancipation du monde, la rencontre de deux races étrangères, mais semblables, avait été noyée dans les brouillards de la politique. La fusion de deux cultures avait été supplantée par une politique de coups de poing sur la table.

Tyne, après avoir assisté aux événements en participant aux discussions qu'ils soulevaient, se trouvait directement engagé dans l'action.

— Je vais parler.

— Vous faites bien, Hardy, dit Budda. Mais il paraissait déçu.

Cette acceptation de son faux nom redonna du courage à Tyne. Il se lança dans un récit décousu du meurtre de son ami Allan, sans préciser l'endroit

où il avait eu lieu.

Au bout d'une minute à peine, le Rosk qui avait capturé Tyne s'avança en baragouinant d'une voix irritée, en rosk.

— Il dit que vous mentez. Pourquoi ne parlez-vous pas de Murray Mumford ? demanda Budda.

Tournant la tête, Tyne foudroya du regard son agresseur. Il n'avait pas encore eu l'occasion de bien le regarder. Il ressentit un choc en le reconnaissant. C'était l'homme qui buvait au bar du Roxy et dont Stobart avait dit qu'il s'agissait d'un agent rosk ; il était encore vêtu en homme d'affaires local. Mais si Stobart connaissait cet individu, peut-être Stobart ou un de ses agents les avait-il suivis et se trouvait à proximité, prêt à intervenir. Peut-être – cette pensée lui donna la chair de poule – Stobart l'utilisait-il comme un appât, espérant que Tyne répéterait l'histoire de Stobart aux ennemis. En gros, on pouvait estimer qu'à lui seul Stobart était aussi coriace que trois Rosks mis ensemble, même si parmi eux se trouvaient Ap II Dowl et Budo Budda.

Au comble de l'embarras, Tyne se tut.

Budda lança un ordre d'une voix rauque ; l'un de ses acolytes commença à dépouiller Tyne de ses vêtements.

— D'accord, dit Tyne. Un regard vers Budda penché en avant, l'œil gourmand, la langue entre les dents, le décida. Voici ce que Stobart a dit.

Il leur répéta tout ce qu'il savait, ne taisant que le fait qu'il avait participé personnellement à l'expédition sur la Lune. À mesure qu'il parlait, Budda traduisait en rosk d'une voix brève.

Un point retint particulièrement l'attention du colonel.

— Stobart vous a dit que Mumford devait rencontrer un de nos agents à Padang, dites-vous ?

— C'est exact.

— Mumford ne devait pas venir à notre base, ici ?

— Je ne puis que vous répéter ce que m'a dit Stobart. Pourquoi n'allez-vous pas le chercher ?

— Il est beaucoup moins facile à capturer que vous, Hardy. Un de nos proverbes dit que si l'on peut attraper les petits poissons, les gros meurent d'une mort naturelle.

— Au diable vos proverbes ! Qu'allez-vous faire de moi ?

Budda ne répondit pas. Il alla à un placard, l'ouvrit et en sortit un appareil d'apparence assez simple qui n'était autre qu'un téléphone-radio. À

la façon dont il parla au micro, Tyne conclut qu'il s'adressait à un supérieur, vraisemblablement à la base de Sumatra. Tyne s'assit sur la table, écoutant avec intérêt. D'un coup de poing, on l'obligea à se recoucher. L'interrogatoire était terminé.

En remettant l'instrument en place, Budda lança des ordres aux autres Rosks.

Tyne glissa les pieds à terre et se mit debout. Ses vêtements étaient encore mouillés et collaient à sa peau. Les cordes qui lui ligotaient les mains dans le dos semblaient se resserrer sans cesse.

— Nous rentrons chez nous maintenant ? demanda-t-il.

— Vous allez gagner votre demeure éternelle, dit Budda.

— Vous avez fait utilement votre devoir, monsieur Hardy, et je vous en suis reconnaissant. Maintenant, nous partons tous capturer Mumford et rapidement. Nous vous abandonnons aux bons soins de la dame de notre équipe, miss Benda Ittai qui va vous coudre dans un sac avant de vous jeter dans l'eau bleue. C'est l'ancienne forme d'inhumation sur Alpha. Adieu !

— Vous ne pouvez pas me laisser comme cela... cria Tyne. Mais les autres remontaient déjà l'échelle des cabines. Il se retourna vers la femme rosk. Il savait déjà qu'elle était jolie. Il avait enregistré ce fait instinctivement en entrant, bien que son esprit fût occupé à bien d'autres choses. Maintenant, il voyait à quel point elle avait l'air décidé. Benda Ittai était petite, mais nerveuse, très gracieuse en dépit de ses vêtements étranges, et elle portait un couteau – une lame indonésienne, nota Tyne.

Elle s'approcha de lui avec prudence, en baragouinant dans son langage.

— Ne gaspillez pas votre salive, Mata Hari, conseilla Tyne. Je n'y comprends que goutte.

Il entendait les autres regagner le sous-marin ; ils allaient être entassés dedans comme des harengs dans une botte, pensait-il. Après leur départ, il pourrait s'occuper de cette petite aventurière, l'assommer et recouvrer sa liberté.

Mais la « petite bonne femme » connaissait son affaire. Elle sortit une vieille voile d'un coffre et l'étendit sur le pont. Avec des gestes rapides et précis, elle empoigna Tyne, d'une prise qui faisait penser au judo et le jeta à terre sur la voile. Avant qu'il ait pu se rendre compte de ce qui se passait, elle l'avait roulé et emballé. Toute résistance était inutile. Il resta immobile, haletant ; il écoutait Benda Ittai qui le cousait très rapidement avec une aiguille automatique. C'est alors qu'il commença à avoir peur pour de bon.

Quand elle lui eut ôté toute possibilité de résistance, elle monta sur le pont. Une minute plus tard, elle était de retour ; elle noua une corde au milieu du paquet, et le traîna derrière elle, en montant l'escalier étroit, marche après marche. La toile raide protégea Tyne des chocs les plus rudes. Quand il eut atterri sur le pont, Tyne commença à pousser des cris suppliants ; mais sa voix était étouffée ; tout espoir était perdu.

Il fut tiré de l'autre côté du pont, jusqu'à la rambarde.

Le visage inondé de sueur, il se débattit faiblement, et sentit qu'on le laissait tomber, sur le côté. « Ça y est, Leslie », se dit-il dans un désespoir furieux. Il ballottait sans contrainte. Puis il sentit sous lui le contact dur, ô combien le bienvenu, d'un bateau. La femme avait dû le mettre dans une barque.

Tyne s'évanouit presque de soulagement, quand la femme atterrit près de lui. Le bateau se balança doucement, puis se sépara très vite du ketch. Ainsi, il avait un moteur : mais le moteur était absolument silencieux.

Tyne ne put s'empêcher de penser à la façon dont les Rosks avaient établi leurs rapports avec les indigènes. Le Sumatrien moyen est très pauvre ; son horizon est nécessairement limité par ses besoins économiques. Le concept de loyauté ne lui est pas inconnu, mais la possibilité de vendre un bateau de pêche, un poignard ou un ketch avec un bénéfice extraordinaire, est quelque chose que l'on ne peut pas laisser passer.

Dans une très large mesure, les Rosks s'étaient trouvés en terrain neutre. La politique est un passe-temps que les pauvres ne peuvent pas s'offrir. La pauvreté absolue, comme le pouvoir absolu, corrompt absolument.

— Je peux vous aider, Hardy, fit Benda Ittai en posant sa main sur la voile qui emprisonnait Tyne.

La situation dépassait tellement Tyne, et entendre parler anglais était si rassurant que Tyne ne put que murmurer, à travers la toile :

— Je m'appelle Tyne Leslie.

— Les autres ne savent pas que je parle le terrien, dit-elle. Je l'ai appris en cachette, grâce à vos émissions de télévision.

— Il doit y avoir bien d'autres choses qu'ils ne savent pas de vous, dit-il. Laissez-moi sortir de cette tombe flottante. Vous m'avez fait terriblement peur, vous pouvez me croire.

Elle découpa la toile avec son coutelas acéré. Elle fit un trou à la hauteur du visage et la tête de Tyne apparut à l'avant comme une momie, fixant la femme d'un œil rond.

Benda Ittai ne pouvait masquer l'état de nervosité dans lequel elle était.

— Ne me regardez pas comme si j'avais trahi ma race, dit-elle, mal à l'aise. Ce n'est pas le cas.

— Ce n'est pas du tout ce que je pensais, répliqua-t-il en grimaçant un sourire. Mais quel rôle jouez-vous dans cette affaire ? Qu'avez-vous à voir avec Murray ?

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Ne vous inquiétez de rien. Cette histoire vous dépasse beaucoup trop. Contentez-vous de vous réjouir d'avoir échappé à la mort. Ce sera suffisant pour aujourd'hui.

La mer était calme comme un lac. La brume s'étalait encore de place en place. Benda gouvernait au compas, et en moins d'une minute, une petite île couronnée des inévitables palmiers émergea du brouillard. La jeune fille coupa les gaz et laissa le bateau dériver vers la mince bande de sable qui s'étalait entre deux boqueteaux.

— Je vais vous laisser ici, vous pourrez courir votre chance, dit-elle. Quand Budo Budda reviendra au bateau, je lui dirai que j'ai fait mon devoir. Ici l'eau n'est pas profonde. Je vais couper vos liens et vous marcherez jusqu'au rivage. Il est hors de doute qu'un bateau de passage vous recueillera bientôt.

— Écoutez, dit-il d'un ton désespéré, quand la jeune fille le libéra du cocon qui l'emprisonnait, je vous suis très reconnaissant de m'avoir épargné, mais dites-moi donc, je vous en prie, je vous en supplie, que se passe-t-il ?

— Je vous dis que cette affaire vous dépasse. Contentez-vous de cela.

— Benda, ce que vous dites là signifie que je ne suis pas de taille à m'en occuper. C'est très mauvais pour mes complexes. Il faut me dire ce qui se passe. Comment le renseignement que Murray a entre les mains peut-il être assez capital pour inciter les gens à tuer pour s'en emparer ?

Elle lui fit enjamber le bord du bateau, avant de libérer ses poignets, de peur qu'il ne l'attaque. Il resta debout, de l'eau jusqu'aux hanches. Elle lui lança le coutelas. Au moment où il se penchait pour récupérer l'instrument qui scintillait au fond de l'eau comme un poisson, elle cria :

— Votre Murray détient ce que vous appelleriez un microfilm. Sur ce film se trouve le plan détaillé de l'invasion imminente de la Terre par une flotte de vaisseaux Alpha. Notre vaisseau qui est arrivé il y a cinq ans, n'est pas ce que vous croyez ; votre peuple a été trompé. Ce n'est qu'une opération de reconnaissance ayant pour mission de procéder à un examen

préliminaire, à l'intention de ceux qui vont maintenant venir envahir votre planète. Devant la boucherie qui se prépare, ni vous ni moi ne pouvons rien. Il est déjà beaucoup trop tard. Au revoir !

Tyne resta debout dans l'eau, accablé par son impuissance ; il regarda le canot disparaître dans la brume dorée.

4.

Le système solaire poursuivait sa progression vers Véga, l'invincible étoile d'été. Le système Terre-Lune ballottait autour du Soleil, l'hôte et le parasite, main dans la main pour l'éternité. La planète tournait autour de son axe. Les océans s'agitaient dans leur lit ; les marées d'une vie multiforme se déversaient à travers les continents. Sur une île minuscule, un homme était assis ; il tailladait la coque d'une noix de coco.

Sa montre lui disait qu'il était 4 h 20, heure locale. Il ferait nuit dans trois heures. Si la brume de chaleur persistait jusqu'au coucher du soleil, ses chances d'être recueilli seraient négligeables.

Tyne se leva, mastiquant sa dernière bouchée de la chair de la noix de coco et lança la coque vide dans l'eau. Quelques minutes plus tard, elle revenait échouer sur la plage. Il était furieux de son impuissance. Il ne pouvait même pas dire dans quelle direction se trouvait Sumatra, puisque le soleil était caché. Là-bas, où que ce fût, se décidait le sort de l'humanité. Si le gouvernement mondial réussissait à se saisir de la précieuse bobine du microfilm, des mesures efficaces pourraient être prises. Stobart avait vaguement parlé de renseignements, connaissait-il la valeur exacte du document transporté par Murray ? Il paraissait possible que Tyne fût le seul homme au monde à savoir quel enjeu terrible se trouvait dans la balance.

Et Murray, était-il au courant ?

Murray avait tué son ami, et il se préparait à trahir sa race. Quelle sorte d'homme était-ce ?

— Si jamais je le retrouve... dit Tyne.

Il était décidé à ne plus jouer le rôle d'un simple pion dans cette partie capitale. Aussitôt que possible, il prendrait l'initiative. Jusqu'à présent, il avait été le jouet de forces inconnues, mais dorénavant, c'est lui qui se dirigerait tout seul.

Pour mieux se convaincre de sa décision, il fit le tour de l'îlot. Il n'avait pas plus d'un demi-hectare, et faisait probablement partie de l'archipel de

Mentawai. De l'autre côté, dominant une masse de rochers qui s'avançaient vers le large, se dressait une forteresse en ruine. Elle devait dater des hostilités entre Java et Sumatra, au milieu du vingtième siècle.

La forteresse comprenait deux pièces. Dans la seconde, Tyne aperçut une table pourrie et un coffre de fer rouillé. Dans le coffre se trouvaient une lanterne brisée, une pelle et une pioche. L'un des murs était garni d'étagères moisies.

Pendant les heures qui suivirent, Tyne s'affaira à la construction de ses propres ouvrages défensifs. On n'allait pas le prendre à l'improviste, cette fois encore.

Tout en travaillant, il roulait fiévreusement dans son esprit les paroles de la jeune Rosk. Il était atterré aussi bien par la naïveté de la Terre qui avait accepté comme de l'argent comptant la fable des Rosks et par la rapacité d'*Alpha II* qui allait profiter de cette manière des impulsions généreuses de l'homme. Pourtant, il était difficile de voir comment l'un ou l'autre camp aurait pu agir différemment. Les Terriens n'avaient eu aucune raison de croire que le vaisseau rosk était autre chose que ce qu'ils avaient prétendu, et si les Rosks étaient vraiment décidés à envahir la Terre, du point de vue militaire, leur examen préliminaire de la situation physique et sociale de notre planète était d'une grande utilité stratégique.

Tyne était en proie à l'exaspération, comme cela lui était arrivé si souvent autrefois, autour des tables lustrées du C. N. U. En ce qui concernait ces maudites rivalités, il semblait inutile de blâmer les personnes intéressées. Mieux valait maudire les forces qui en étaient responsables.

Après qu'il eut travaillé pendant une heure, une brise légère se leva. La brume s'éclaircit, le soleil apparut. Des nuages bas marquaient à l'horizon la direction de Sumatra. Les vêtements de Tyne finirent de sécher et son briquet fonctionna de nouveau. Il entassa des branches mortes, alluma un feu de joie et resta à travailler à la chaleur de ses flammes vacillantes jusqu'au coucher du soleil.

Enfin, son ouvrage achevé, il se coucha sur le sable et regarda la plage près de laquelle Benda Ittai l'avait laissé. Les lumières de quelques cargos atomiques scintillaient au loin ; personne ne remarquait son signal. Il s'endormit.

Quand il s'éveilla, il avait froid ; sa jambe était crispée par une crampe. Un vent glacial soufflait. Il n'était que 3 h 40. Très bas au-dessus de la mer

un fragment de lune se levait, froid et superbe. Un bateau de pêche approchait de l'île.

Tyne allait être secouru ! À la vue de la forme familière d'un bateau indigène, il se rendit compte de la frayeur qu'il aurait éprouvée s'il avait vu le ketch de Budo Budda. Il donna aussitôt libre cours à sa jubilation.

— Par ici ! Au secours ! cria-t-il en malais, en sautant et lançant du bois dans le feu. Le bateau de pêche avançait rapidement. Il était déjà assez près pour que Tyne puisse entendre le chuintement de sa progression.

Le bateau comportait un lumignon à mi-hauteur du mât. Il y avait trois hommes à bord. Quand ils se mirent à replier la voile, l'un d'eux lui cria quelque chose. Tyne entendit un choc. Le bateau venait de s'échouer sur le sable.

Tyne descendit vers l'embarcation. Soudain, il s'arrêta. Les hommes avaient le visage emmitoufflé, comme des Arabes. Et l'un d'eux tenait une arme à la main ! La panique l'envahit. Il fit demi-tour et s'enfuit en courant.

— Arrêtez, Tyne Leslie !

À contrecœur, il cessa de courir et se retourna. L'un des deux hommes qui avaient sauté à bas du bateau avait rejeté sa cagoule en arrière. Au clair de lune, ses cheveux blancs luisaient d'un éclat argenté, comme une auréole. C'était le colonel Budo Budda. Il leva son arme et la pointa vers Tyne.

Ils n'étaient qu'à vingt pas l'un de l'autre, Budda et son congénère, debout au bord de la mer, Tyne au sommet de la plage, près de la frange d'arbres. C'était une nuit merveilleuse, si calme qu'il pouvait entendre son cœur battre à coups redoublés.

— C'est trop aimable à vous d'allumer un feu pour nous guider, dit Budda. Nous en avons assez de fouiller tous les îlots pour vous retrouver.

En entendant ces mots, Tyne comprit que leur rencontre n'était pas fortuite. Le cœur lui manqua encore bien plus quand il se rendit compte qu'ils n'avaient pu apprendre qu'il était encore en vie qu'à une seule source. Sans prendre le temps de penser, il dit :

— Où est Benda Ittai ?

Budda éclata d'un rire qui ressemblait à une quinte de toux.

— Elle est en sécurité. C'est une idiote, mais une idiote dangereuse. Elle nous a trahis. Nous la soupçonnions depuis longtemps et nous lui avons tendu un piège. Nous ne l'avons pas laissée seule avec vous sur le bateau, comme nous l'avions dit, un de nos hommes était caché à bord pour la

surveiller. Quand elle est revenue seule, après vous avoir laissé ici il s'est démasqué et l'a maîtrisée.

Quoi qu'ils eussent pu lui faire, elle n'avait pas révélé l'endroit où elle avait débarqué Tyne Cette jeune fille était brave, Rosk ou pas. Tyne pensa avec componction à son retour sur le ketch, à l'agression dont elle avait été victime. Il se rappela sa nervosité, ce souvenir lui revenait comme une bouffée de vent frais.

— Vous êtes beaucoup trop malin » Budda, cria-t-il Cela vous portera malheur un de ces jours.

— Pas aujourd'hui en tout cas, dit Budda. Descendez jusqu'ici, Tyne ! Je veux savoir ce que cette Ittai vous a dit ! C'était donc pour cela qu'ils ne l'abattaient pas tout de suite. Ils avaient besoin de savoir si Benda avait révélé quelque chose qu'ils ignoraient.

Sans répondre, il fit demi-tour et partit en courant vers les arbres. Il entendit les coups de feu aussitôt, le sifflement aigu et caractéristique du pistolet d'ordonnance roskien, un gros .88, dont les projectiles étaient en partie autopropulsés. Puis il arriva parmi les arbres et les taillis noirs et touffus, rassurants dans l'obscurité.

Il changea aussitôt de direction pour obliquer sur la gauche, ce qui lui permettrait de regagner rapidement la mer sans quitter l'abri des arbres. Tout en avançant, il jetait fréquemment un coup d'œil en arrière. Budda et son compagnon étaient momentanément semés, après la piètre figure que Tyne avait eue auparavant, entre leurs mains, ils n'avaient pas dû s'attendre qu'il fasse preuve d'initiative. Après avoir tenu un bref conciliabule, ils prirent une lampe sur le bateau et remontèrent la plage au trot en l'appelant.

À ce moment, Tyne avait achevé de tourner leur flanc. Il était tapi sur une falaise basse qui dominait directement le bateau et la plage. Il avança à tâtons dans les taillis et trouva trois lourdes pierres.

Les Rosks arrivaient au sommet de la plage. Tyne retint sa respiration. Ils criaient tous ensemble en brandissant leurs lampes ; ils s'effondrèrent soudain dans le piège que Tyne avait préparé plus tôt.

Pour parer à toute éventualité, Tyne s'était servi de la pelle qu'il avait découverte pour creuser une tranchée profonde dans le sable, en travers du chemin que l'on devait emprunter pour gagner l'intérieur. Une fois recouverte du bois pourri des étagères de la vieille fortification, elle formait un piège idéal. Au moment où les Rosks mirent le pied sur les planches dissimulées sous le sable, elles cédèrent et ils tombèrent dans la tranchée.

La pente était telle à cet endroit qu'une avalanche de sable fin se déversa sur eux.

L'avantage de Tyne ne pouvait être que provisoire ; quelques secondes en mettant les choses au mieux.

Au moment où le Rosk qui était resté sur le bateau se levait pour voir ce qui se passait, Tyne lui lança la première pierre. La silhouette de l'homme se détachait nettement sur l'eau luisante à quelques mètres de Tyne. La pierre l'atteignit au bras ; il se tourna et leva un 88. Un quartier de roc de trente centimètres de long vint le frapper à l'estomac.

À peine s'était-il plié en deux, gémissant de douleur, que Tyne était sur lui. Il bondit comme un léopard, et d'un coup de poing il étala le Rosk. Avec sa dernière pierre dont il assena un coup sur le crâne du Rosk, Tyne le mit définitivement hors de combat. Puis, il le bascula sans cérémonie sur le sable humide, descendit à son tour et poussa sauvagement le bateau vers la mer. Enfin, il se hissa à bord et déploya la voile. Une balle tirée de la côte fracassa la lampe du mât. Tyne sentit tomber sur lui les éclats de verre et quelques gouttes de pétrole. Il éclata de rire.

En se retournant, il vit deux silhouettes noires sur le sable sortir du piège et courir vers la mer. De nouveaux coups de feu claquèrent. Les balles passèrent en gémissant au-dessus de Tyne qui s'était jeté à plat ventre sur le pont.

Les Rosks nageaient comme des requins. Au cours de leur première année de séjour sur notre planète, avant que les choses ne se gâtent, ils avaient participé aux Jeux Olympiques et gagné facilement toutes les épreuves de natation. Ils pouvaient sans aucun doute aller aussi vite qu'un bateau de pêche poussé par une faible brise.

De sa main d'acier, Tyne fourragea au fond du bateau et trouva le revolver que le Rosk qu'il venait de mettre hors de combat y avait laissé tomber. Il s'en saisit en murmurant un remerciement.

Budda et son compagnon pataugeaient dans l'eau en brandissant leur lampe et en tirant des coups de feu. Ils constituaient des cibles idéales. Prenant appui sur le bastingage du bateau, Tyne pointa son arme vers le colonel. Le vent gonflait la voile maintenant et le bateau fonçait vers le large. Tyne essaya de synchroniser son tir avec le mouvement du bateau, sans prêter la moindre attention à un projectile qui vint transpercer, en sifflant, une planche située à moins de vingt centimètres de son visage.

C'était comique d'essayer de tuer quelqu'un par une nuit aussi splendide. Feu !

L'arme du Rosk était sensationnelle. Aucun recul. À quelques brasses du bateau, Budda coassa une fois comme une grenouille et tomba en avant dans l'eau, emportant la torche avec lui.

Mon Dieu ! s'exclama Tyne. Il répéta ces mots à plusieurs reprises tandis que son bateau prenait de la vitesse, l'emportant sur les vagues argentées par la lune. Au choc provoqué par le meurtre succéda une exaltation sauvage qui l'effraya presque. Il pouvait faire n'importe quoi. Il pouvait sauver le monde.

Son exultation se calma lorsqu'il se demanda où était Budo Budda maintenant, l'âme des Rosks survivrait-elle, séparée du corps qui allait pourrir dans les eaux ténébreuses ? Puis Tyne se lança délibérément dans des considérations plus terre-à-terre.

Une heure du matin. Le temps glissait aussi vite que le bateau sur l'eau tranquille. Il fallait retrouver Murray avant que les Rosks ne le rejoignent, à supposer qu'ils ne l'aient pas encore trouvé. Manifestement, la première chose que Tyne devait faire après avoir débarqué, était de répéter tout ce qu'il savait à Stobart ou à quelque autorité. Il était stupide de vouloir continuer à chercher Murray par ses propres moyens. Cependant, Tyne se rendit compte que c'était ce qu'il désirait le plus ardemment faire face au monstre.

Oui, il voulait tuer le grand et laconique capitaine de l'espace. Et même – ce n'est pas sans répugnance qu'il identifia ce sentiment –, il voulait ressentir cette terrible exaltation que procure le meurtre.

Mais une autre partie de sa personnalité désirait simplement résoudre l'énigme posée par la disparition de Murray et par tout ce qu'elle impliquait. Uniquement. Tyne était furieux à la pensée qu'il était resté inconscient pendant les secondes capitales de son séjour dans la zone 101, dont Murray lui avait fait un compte rendu et Stobart un autre. La vérité ne se trouvait peut-être ni dans l'un ni dans l'autre et peut-être ne la saurait-il jamais. La vérité est une force fondamentale, presque aussi fondamentale que la pesanteur, et comme elle, elle est toujours présente ; pourtant, certaines gens ne se rendent jamais compte de cette présence.

Empoignant le revolver .88, Tyne cala la béquille haute et raide du gouvernail. Grâce à l'un de ses premiers souvenirs à demi enfouis dans le limon de l'oubli, il se revoyait dans son landau ; il ne devait pas alors avoir

plus de trois ans. Il lançait un jouet hors du landau. Le jouet tombait à terre. À chaque fois qu'il le jetait, cet objet stupide tombait à terre. Il essaya avec d'autres jouets, avec ses chaussures, son chapeau, ses couvertures. Tout tombait. Il se souvenait encore de la déception qu'il avait alors éprouvée. Même encore aujourd'hui il haïssait cette absence de choix.

La vérité était aussi inévitable. Il n'avait qu'à continuer de jeter des faits par-dessus bord, et elle finirait par se révéler à lui. Cette fois, cela valait la peine de persévérer. L'avenir de la Terre en dépendait.

Pour le moment, tout lui apparaissait presque comme un problème abstrait. Il savait qu'il devait haïr les Rosks, les cinq mille d'entre eux qui étaient arrivés sur Terre et les millions qui grouillaient sur *Alpha II*. Pourtant, la haine lui manquait. Était-ce simplement parce qu'il savait que l'une d'entre eux était à la fois brave et jolie ?

Il concentra son attention sur la course du bateau. La voile était encombrante, et l'embarcation ne se maniait pas facilement. Tyne se dit qu'il lui faudrait sans doute plus de temps pour retourner à Sumatra, qu'aux astronefs de reconnaissance pour aller de la Terre à la Lune. Le progrès était une fièvre contre laquelle de nombreuses régions du globe étaient immunisées. Dans plusieurs milliers de siècles, les champs de riz seraient encore cultivés à la main. Pour une race décidée à atteindre le bonheur dans une vie future, les innovations matérielles ne présentaient aucun intérêt. Et Tyne allait là où le vent le poussait.

Mais il avait de la chance. Un vent de mousson du sud-est soufflait. En moins d'une demi-heure, la côte fut en vue. Une heure plus tard, Tyne voguait au pied des falaises noires, à la recherche d'un endroit pour accoster. Sur un petit promontoire rocheux, deux cases d'indigènes fléchissaient sous le poids de leur toit de chaume ; une lumière jaune brûlait à l'intérieur de l'une d'elles. Tyne fit échouer le bateau sur le sable et les galets, débarqua et se dirigea vers les cabanes.

Un petit *kampong* au milieu des arbres se dressait ; il sentait bon. Tyne trouva un vieillard qui fumait au clair de lune le dernier pouce d'un cigare à bouts coupés, et qui voulut bien le mener à une route. Tyne apprit avec soulagement qu'il n'était pas à plus de vingt kilomètres de Padang.

— À moins d'une heure de marche d'ici, dit le vieil homme, se trouve un téléphone grâce auquel vous pouvez parler à certaines personnes de la capitale. Si vous leur dites de vous envoyer une voiture rapide, une voiture rapide arrive.

— Merci pour ce conseil. Je ferai ce que vous dites, vous pouvez en être certain. Où est-il ce téléphone ? Dans une maison ou dans une boutique ?

— Non, le téléphone se trouve dans la nouvelle usine d'eau de mer, là où l'eau de mer est transformée en nourriture.

À cette description, Tyne comprit qu'il s'agissait de l'usine de plancton de *Semapang*. Il assura le vieillard de sa reconnaissance quand ils eurent atteint la route, en lui demandant d'accepter le bateau de pêche en remerciement. Charmé de ce cadeau, l'indigène insista pour que Tyne emporte des provisions enveloppées dans une palme. Tyne le remercia et partit, le cœur léger. La feuille de palme contenait du riz bouilli, agrémenté d'épices et quelques morceaux d'asswabi. Tyne mangea gloutonnement en marchant. Bien que la route ne fût guère qu'une piste, chacune de ses ornières était visible au clair de lune. De chaque côté s'étendait la jungle, calme comme un bois anglais, sinistre comme un été anglais.

Cinquante minutes s'écoulèrent avant qu'il n'aperçoive l'usine de plancton. Tyne commençait alors à se sentir moins dispos ; la lune allait se cacher derrière de gros nuages qui s'étaient amoncelés. Appuyé contre un arbre, Tyne se reposa et réfléchit. Le tonnerre grondait au-dessus des arbres.

Mina, lorsque Tyne l'avait questionnée au Roxy, avait dit que Murray venait ici, à l'usine de plancton. Le capitaine de l'expédition d'espionnage ne pouvait avoir qu'un seul motif pour visiter cet endroit. L'usine était entièrement automatique et elle n'était occupée que par un ingénieur le jour et un gardien la nuit. Murray avait dû y voir une cachette où il se tiendrait jusqu'au moment où il établirait le contact avec l'agent rosk. À bien réfléchir, cette cachette pouvait paraître bien éloignée et très invraisemblable, mais n'était-ce pas une bonne raison pour la choisir ?

Tyne prit une décision. Il avait dans sa poche le revolver du Rosk. Il allait lui-même donner la chasse à Murray. Si le capitaine était dans les parages, il le trouverait. Il avait un compte personnel à régler avec lui. Il aurait ensuite assez de temps pour téléphoner à Stobart, au C. N. U.

À travers les silhouettes émaillées des arbres se profilait la masse de l'usine de plancton. Dans la clarté blême de la lune, elle ressemblait à un iceberg. Et comme un iceberg, la plus grande partie de sa masse était sous l'eau, car elle se dressait au bord de la mer, l'arrière tourné vers les terres, sa lourde façade surplombant l'océan Indien.

Chaque jour, des millions de tonnes d'eau de mer étaient aspirées dans de grandes cuves pour être régurgitées plus tard, dépouillées du plancton

qu'elles contenaient. Ces organismes microscopiques étaient filtrés dans des bassins contenant une solution nutritive, où ils grossissaient et se chargeaient de graisse, avant de subir des opérations de synthèse qui les transformaient en produits alimentaires très nourrissants, mais fort insipides. Des usines semblables s'étaient installées de place en place autour de l'océan Indien et de la mer de Chine, et elles avaient beaucoup contribué à combattre la famine qui régnait à l'état endémique dans les régions les plus peuplées des tropiques.

Avec prudence, Tyne s'approcha.

Bien qu'il n'y fût jamais venu, l'endroit lui paraissait familier, grâce à la publicité dont il avait bénéficié. Tyne savait qu'il était presque impossible d'y pénétrer par effraction. Où donc un homme traqué pouvait-il se cacher ? Une réponse semblait presque évidente : sur la façade dominant la mer.

De ce côté en effet, des arches et de nombreux arcs-boutants, surplombant l'ouverture sous-marine de l'installation, offraient un abri contre les éléments – et contre une recherche éventuelle.

Tyne allait entreprendre cette recherche.

Il contourna à pas feutrés un parking à voitures désert. Les nuages couraient dans le ciel et masquaient la lune, facilitant sa progression. Au bout de l'esplanade se dressait un haut mur au sommet duquel on avait ménagé un étroit passage, et puis, le bâtiment principal s'élançait, dans un à-pic impressionnant. Tyne posa contre le mur un baril à essence vide, monta dessus, se ramassa sur lui-même, et bondit. Agrippant désespérément le faite du mur, il se hissa jusqu'au sommet. Il se tapit et écouta. Rien. Rien que le murmure de la mer et le balbutiement d'un oiseau de nuit.

C'est alors qu'il commença à se rendre compte qu'il était maintenant impossible d'aller jusqu'en haut de l'édifice. Les murs blancs s'élevaient à cinquante mètres au-dessus de lui, sans aucune interruption de chaque côté et striés seulement d'une ligne sombre à quelques mètres de là. Tête baissée, Tyne se faufila jusqu'au sommet du mur et s'aperçut que cette ligne sombre n'était autre qu'une échelle d'acier qui partait à environ deux mètres du sol et montait jusqu'au toit.

Tyne se mit bien en face, se dressa sur le mur et bondit. Saisissant les échelons des deux mains, il trouva un point d'appui pour ses pieds. Sa main d'acier se trouva presque arrachée de son moignon tant l'effort qu'il lui demandait était violent. Il resta suspendu jusqu'à ce que la douleur qu'il

ressentait dans le bras diminuât. L'obscurité s'épaississait de plus en plus. Le tonnerre grondait au loin. Puis, il commença à monter.

C'est alors qu'il se mit à pleuvoir. Tyne entendit l'eau gicler sur les arbres de la jungle, puis les premières gouttes le frappèrent avec une telle violence qu'on eût dit qu'elles essayaient de l'écraser contre le mur. Il se demanda avec une certaine mélancolie pendant combien de temps il était resté complètement sec et continua de grimper.

Une fois sur le toit, il s'accroupit et scruta les ténèbres qui l'entouraient.

De gros nuages avaient caché la lune. À sa droite, il distingua de hauts conduits d'aération et il entendit la pluie tambouriner dessus. Il jura à mi-voix. Il jurait contre l'univers entier, contre les soleils et les lunes et les planètes, surtout les planètes qui abritaient des phénomènes comme la vie et les intempéries.

Progressant sur les mains et les genoux, il avança vers la façade. Une dernière crête à gravir, une dernière pente à redescendre en se laissant glisser, et il se retrouva accroupi au sommet de la façade de l'édifice. Au-dessous de lui s'étendaient les arches et les cavités dans lesquelles il comptait trouver Murray. Au-dessous encore s'étalait la mer maintenant déchaînée.

Il la distinguait vaguement, aiguillonnée sans cesse par l'averse qui venait battre les murs de l'usine. Juste au-dessous de lui se trouvait un endroit où l'eau était relativement calme ; c'était à l'intérieur du filet à plancton, vaste écran perforé grâce auquel aucun animal ou végétal plus gros qu'une petite crevette n'était aspiré dans les appareils de l'usine. De l'autre côté du filet, un jet d'eau giclait.

Avec le bruit qui l'entourait, Tyne n'avait plus besoin de chercher à rester silencieux. Il était debout maintenant et il criait, entourant sa bouche de ses deux mains en porte-voix.

— Murray !

Le cri fut aussitôt emporté au loin. Il ne cria pas une seconde fois.

Le visage ruisselant d'eau, Tyne se mit à quatre pattes et commença à avancer le long du parapet, à la recherche d'une autre échelle d'inspection qui lui permettrait de redescendre le long de la façade.

Il en trouva une. Avec un petit rire de satisfaction, il passa les jambes de l'autre côté du rebord. Il prenait son premier point d'appui quand un coup de feu claqua.

Tyne s'immobilisa puis il se tapit, la tête contre le béton fumant, le corps tendu. Il était impossible de dire d'où était venu le coup de feu, d'en haut ou d'en bas. Pendant dix secondes insoutenables, il demeura rigide. Puis il dévala l'échelle à toute vitesse, sans prêter la moindre attention à la douleur qui étreignait sa main valide. Le vent le souffletait sans cesse.

Aucun autre coup de feu ne retentit. Mais dans le noir, quelqu'un le poursuivait.

Tyne descendit de l'échelle et s'engagea sur une étroite coursive. Les architectes responsables de l'aspect de cette façade tournée vers la mer, l'avaient ornée d'une rangée de petits tunnels fermés. Si Murray se trouvait quelque part dans les parages, il y avait de grandes chances pour que ce fût là. Au moment où Tyne entra dans la première arche, un oiseau de mer effrayé frôla son visage en glapissant. Il resta immobile, jusqu'à ce que son cœur cessât de battre à coups redoublés.

Puis il commença à aller d'une arche à l'autre, explorant à tâtons. Ce fut une recherche épuisante pour les nerfs. Sous ses pieds, un tapis visqueux d'excréments d'oiseaux rendait la progression doublement périlleuse.

Il avait atteint la troisième arche, quand la lune blafarde émergea pendant un instant. Tyne jeta un coup d'œil derrière lui et aperçut une silhouette qui descendait les échelons qu'il venait de quitter. Était-ce un homme ou un Rosk ? Et si c'était un homme : était-ce Murray ? Sans trop savoir ce qu'il convenait de faire, Tyne se retourna pour affronter son poursuivant. Son pied glissa sur le béton humide et il passa par-dessus bord.

Avant qu'il ait eu le temps d'effectuer la moindre tentative pour éviter la chute, Tyne était tombé dans la coursive. Pendant un instant, ses dix doigts, cinq d'acier, cinq de chair endolorie, cherchèrent à agripper un point d'appui ; puis il tomba en chute libre, la tête la première, vers la mer.

L'eau noire montait à sa rencontre. C'est son épaule qui entra la première en contact avec la mer ; puis il disparut entièrement. Quand il remonta à la surface, haletant, il se rendit compte qu'il était dans le filet à plancton.

Quelqu'un semblait crier de très loin. La pluie battait l'eau comme un fléau, et soulevait des nuages d'embruns, si bien qu'il était impossible de délimiter la surface de la mer avec précision.

À demi étouffé, Tyne s'élança à la nage vers le mur.

Alors, dominant tous les autres bruits, en parvint un nouveau. Il était bas et contenu, comme le grondement irrité d'un taureau surnaturel. Tyne sentit ses jambes prisonnières, sa progression arrêtée comme si le son lui-même

s'était emparé de lui. Il était aspiré sous l'eau. Tout en criant et en se débattant, il comprit ce qui lui arrivait. Les vannes souterraines de l'usine étaient ouvertes. Il était à l'intérieur de l'écran. Il allait être transformé en jus de plancton.

Quelque part sous lui, des vannes étaient béantes. L'homme fut aspiré vers le fond et englouti par la gorge de la grande machine, aussi impuissant qu'une feuille dans la tempête. Les derniers lambeaux de lumière et d'air furent arrachés de son univers.

5.

Le liquide vrombissait et rugissait : un rugissement de mort.

Dans les ténèbres, devant les yeux de Tyne, des images s'agitaient comme des vers, partageant son agonie. C'étaient des images de son passé qui surgissaient et venaient crever comme des bulles à la surface de son cerveau. Des épisodes de sa propre histoire lui revenaient, se déroulaient devant lui, comme pour le garantir de sa douleur présente. Puis elles disparurent.

La bulle du passé avait crevé. Sa tête était de nouveau au-dessus de l'eau ? Tyne, épuisé, aspirait l'air gloutonnement et pataugeait gauchement pour se maintenir à la surface de l'eau rapide. De faibles lumières se reflétaient autour de lui. E était quelque part dans l'immense usine automatique éclairée chichement par quelques veilleuses multicolores. L'usine était contrôlée par la cybernétique et elle n'était occupée que par quelques robots. Personne ne le sauverait s'il ne pouvait pas se sauver lui-même.

Son soulagement en voyant qu'il avait la tête au-dessus de l'eau fut tel, que Tyne ne se rendit pas tout de suite compte du tragique de sa nouvelle situation. Il se réjouit simplement de flotter à la surface d'un cours d'eau, respirant avec difficulté. Au-delà d'une vitre épaisse, il voyait l'intérieur de l'usine où une file de réservoirs se mouvait par saccades ; des cuves emplies de gelée tournaient lentement ; des tuyaux interminables et des presses se profilaient au loin. Il pouvait voir aussi les différents étages de l'édifice défiler devant ses yeux, à mesure que l'eau montait.

Soudain, son esprit recouvra son degré normal de conscience. Tyne fixa autour de lui un regard inquisiteur. Il était emprisonné au fond d'un grand tube de verre de 4,50 m de diamètre qui se dressait à une hauteur de six bons étages. Alarmé par ce spectacle, Tyne regarda à travers la paroi et vit d'autres tubes géants alignés à côté du sien comme des tuyaux d'un orgue

gigantesque. Les tubes s'étiraient depuis le sol de l'usine jusqu'au sommet ; ils parcouraient tous les étages et s'emplissaient rapidement d'eau de mer.

Tyne leva les yeux. Le plafond se rapprochait. Le tube s'emplissait jusqu'en haut.

C'était inévitable. Il vit immédiatement où il était. Dans ces tubes s'amassait l'eau de mer recueillie entre les mailles du filet. Quand ils étaient pleins, de grands plongeurs filtrants descendaient de leur sommet comme de lents pistons, et passaient l'eau de mer au peigne fin, comprimant le plancton à la base du tube ; et pas seulement le plancton, mais tous les solides qui pouvaient se trouver là. Tyne pensa avec reconnaissance qu'il serait mort noyé avant d'être écrasé au fond du récipient.

Entre la surface bouillonnante de l'eau et le bas du plongeur, il ne restait plus que trois mètres ; la distance diminuait rapidement.

Tyne tâta le contenu de la poche de son pantalon. Le pistolet roska y était encore. Il le sortit et le souleva au-dessus de la surface de l'eau.

Plus que deux mètres entre le plongeur et lui.

Il pria pour que l'homme qui lui avait dit un jour que ces armes fonctionnaient même lorsqu'elles avaient subi le contact de l'eau ne lui ait pas menti. Il le secoua, se mit sur le dos tout en flottant, et visa la paroi de verre qui l'emprisonnait.

Plus qu'un mètre cinquante d'air.

Il pressa la détente. Comme toujours avec ce pistolet incroyable, il n'y eut pas de recul. Le gros projectile alla fracasser le tube au sommet et sur le flanc ; en une fraction de seconde, il le transforma en une multitude d'éclats de verre de trente centimètres d'épaisseur et dont certains avaient la hauteur de deux étages. Tyne fut emporté contre cette barrière redoutable par le poids de l'eau libérée.

Il se sentit emmené hors de l'usine. Pendant un moment, un gouffre énorme qui s'étendait jusqu'aux entrailles de l'usine béait sous lui. Alors, il saisit une grille du balcon. Les articulations de ses bras craquèrent, mais il tint bon. Il resta suspendu pendant un siècle, sembla-t-il. Comme pendant un siècle, l'eau et le verre déferlèrent près de lui, chute d'eau où la mort était présente. Dans un immense effort, il parvint à se hisser sur le balcon, ne pouvant croire qu'il était encore en vie.

Un autre bruit vint frapper ses oreilles, facile à identifier celui-là. Une sirène mugissait ; au moment où il avait brisé le grand tube, un dispositif automatique d'alerte s'était déclenché.

Se faire capturer ici signifierait que tous ses efforts avaient été faits en vain. Aliéner sa liberté, c'était perdre sa dernière chance de retrouver Murray et même sa dernière chance de communiquer aux autorités compétentes l'information émanant de Benda Ittai. Tyne se leva, ruisselant d'eau, et écarta ses cheveux trempés, collés à son visage. Il était sur une coursive ; à quelques mètres de lui, des caisses de plancton travaillé, déguisé maintenant en biftecks, pâtés et grillades défilaient rapidement sur une courroie. Un bruit de pas précipités retentit non loin de là.

L'obscurité était striée par des rayons de lumière, les uns rouges, d'autres orange, d'autres bleus. En scrutant la nuit épaisse dans laquelle oscillaient ces taches de lumière, Tyne distingua une silhouette qui venait vers lui en courant, sur la coursive. Deux silhouettes. Quels qu'ils fussent, ceux qui s'étaient lancés à ses trousses avaient réussi à le suivre jusqu'à l'usine. Ils avaient la clé de l'usine.

— Leslie ! Tyne Leslie ! cria une voix.

Elle était amplifiée, déformée, rendue métallique par l'acoustique de l'édifice. Tyne ne croyait pas qu'il l'aurait reconnue, même dans des circonstances plus favorables. Saisi d'une frayeur soudaine, il eut la certitude que c'étaient des Rosks qui l'avaient poursuivi. Il bondit sur la bande transporteuse.

Il glissa et le choc envoya une caisse tomber de l'autre côté. La bande allait beaucoup plus vite qu'il ne l'avait cru tout d'abord. Alarmé, Tyne s'agenouilla et regarda derrière lui où étaient ses poursuivants. À ce moment, il était juste sous une lumière orange. Un pressentiment étrange le saisit ; il se retourna pour voir où il allait.

Une voûte basse se dessinait juste devant lui.

Tyne ne put s'empêcher de pousser un cri de frayeur. Il plongea la tête la première. Aussitôt, une obscurité impénétrable l'engloutit. Il était dans un tunnel. Son coude glissait contre un mur latéral mouvant ; il le serra contre son corps à la hâte. Il n'osait pas lever la tête. Il n'y avait rien d'autre à faire que de se blottir entre les caisses.

La bande transporteuse émergea soudain dans une salle d'emballage. Dans une lumière crue, un chargeur robot fermait les caisses pleines. Cela n'était pas du goût de Tyne. Il se jeta à bas de la bande juste avant que le robot n'arrive sur lui.

Il n'avait pas eu le temps de choisir comment tomber. Il atterrit à plat ventre sur le sol, et se redressa lentement, avec lassitude. Sa montre lui dit

qu'il était presque 3 h 30. Il aurait dû être en train de dormir dans son lit. Il avait mal partout.

Lorsqu'il se fut redressé, la bande transporteuse éjecta ses deux poursuivants hors de l'ouverture. Apparemment, ils connaissaient les lieux mieux que Tyne ; en arrivant dans la salle d'emballage, ils sautèrent l'un après l'autre, et atterrirent sur leurs pieds. Avant que Tyne ait pu se décider à fuir, ils l'avaient attrapé au collet.

— Viens, Leslie ; sortons d'ici, dit l'un d'eux en lui empoignant le bras.

Ils étaient masqués.

Tyne ne pouvait rien voir de leur visage, à part leur front et leurs yeux qui le fixaient au-dessus des mouchoirs noués.

— Qui êtes-vous ? dit-il d'une voix faible. Pourquoi cette mascarade ?

— Explications plus tard, dit l'un des hommes. Cherchons d'abord à nous sortir de ce bâtiment avant que la moitié de Padang n'arrive pour voir les causes de l'alerte.

La sirène mugissait encore, tout le temps que les deux hommes descendirent deux étages avec Tyne ; ils ouvrirent une porte avec une clé spéciale, et le poussèrent dehors, à l'air libre ; trotinant gauchement, ils dévalèrent un talus, qu'illuminait de temps à autre un éclair. Bien que la pluie tombât encore, elle était hésitante maintenant. L'orage s'était épuisé tout seul. L'eau coulait en ruisseaux rapides le long du sentier.

Il y avait une porte au bout du passage. Le plus corpulent des deux hommes, celui qui semblait détenir l'autorité, sortit une autre clé et ouvrit la porte en grand.

Ils étaient dans un parking à voitures presque désert, non loin de l'endroit où Tyne avait entrepris l'escalade de l'édifice. Au pas de gymnastique, ils traversèrent le terrain jonché de flaques d'eau, et arrivèrent près d'une Moeweg ancien modèle, une voiture atomique allemande. Le plus gros des deux hommes se précipita sur le siège du conducteur ; Tyne et l'autre se mirent à Tanière. Il enclencha un levier, et la voiture démarra immédiatement.

Comme ils passaient en trombe devant la façade, la première voiture d'alerte arrivait de la direction opposée. Elle avait un projecteur sur le toit. C'était un véhicule de la police. Au moment où la vieille Moeweg la croisa, un homme en uniforme se pencha au-dehors de la voiture de police et leur cria d'arrêter. Le gros homme accéléra.

— La barbe ! Ils vont avoir notre numéro, dit-il par-dessus son épaule à l'homme assis auprès de Tyne. Nous n'allons pas couper aux embêtements. Je vais tourner avant que nous ne rencontrions les autres : ce n'est pas le moment de se livrer au jeu des questions et des réponses avec un groupe de flics locaux.

Une voiture de pompiers les croisa à toute vitesse. Un hélicoptère grondait au-dessus de leur tête. Des lumières vives à travers les arbres indiquaient qu'une file de voitures se dirigeait vers le lieu de l'alerte. Le gros homme actionna le levier ; ils traversèrent la route et s'engagèrent dans un chemin étroit qui s'enfonçait dans la jungle.

Le chemin n'avait pas été conçu pour un véhicule plus large qu'une charrette à vaches. Les branchages fouaillaient la voiture et se brisaient sur la carrosserie, bien qu'elle avançât au pas.

C'est ridicule, pensait Tyne. Complètement stupide. Il avait le temps maintenant de s'interroger sur le respect qu'il avait éprouvé pour les hommes d'action. Il les avait vus comme des gens qui se trouvaient à l'équateur de la vie ; dans les endroits les plus chauds et qui tournent le plus vite. Il se rendait compte maintenant que c'était vrai uniquement dans un certain sens. Ces gens allaient simplement en cercles. Un moment, ils étaient les chasseurs, un moment après, c'était eux qu'on traquait. Ils prenaient des décisions rapides ; pourtant, ces décisions semblaient moins fondées sur une compréhension et une interprétation rationnelles des motifs de l'adversaire que sur le désir de continuer à évoluer sans cesse, dans un jeu immense et indéterminé.

Un jeu ! C'était le secret de tout ! Ces hommes d'action ne pouvaient engager un combat où la vie et la mort étaient aux prises, que parce qu'ils y avaient plongé la tête la première ; les enjeux perdaient toute réalité. C'était un jeu d'échecs joué avec de l'adrénaline au lieu d'être à base d'intellect. Ils s'étaient libérés des règles ordinaires de la conduite.

Le plus terrible, pensait Tyne, c'était que bien qu'il y vît maintenant suffisamment clair, lui aussi était entraîné dans ce jeu volontairement. Les événements mondiaux étaient devenus trop graves pour être traités sérieusement. On pouvait échapper à leurs conséquences en se plongeant dans ce monde démentiel de l'action dans lequel le sang et le bluff faisaient la loi. Et en même temps, il vit le pendule qui gouvernait ce monde revenir en sa faveur. Ces hommes avaient pris Tyne au dépourvu, au moment où il n'était pas prêt ; maintenant qu'il était entre leurs mains, il pouvait se

détendre tout en restant sur ses gardes –, dans un sens, il n'avait pas de souci à se faire, c'était à eux de se débrouiller. Quand leurs efforts atteindraient une certaine intensité, à leur tour ils ne seraient plus prêts et il leur échapperait. C'était inévitable ; une simple règle de ce lieu insensé. Après cela, bien entendu, le pendule partirait dans l'autre direction.

— Nous sommes assez loin, dit le gros, quand la Moeweg eut cahoté et vacillé sur quelques centaines de mètres dans la jungle. L'homme assis près de Tyne ne desserrait pas les dents.

La voiture s'arrêta et Tyne dut faire effort pour ramener son attention vers le présent. Son esprit avait continué d'échafauder sa théorie et il lui avait même donné des titres à demi ironiques du genre « Le Principe de l'Action Réciproque de Leslie » ou la Théorie Compensatrice de l'Activité Irresponsable (Effet de Leslie) – avec la même attention que celle qu'il consacrait autrefois à la rédaction des rapports officiels. Le conducteur éteignit les phares ; seule la lumière du tableau de bord continuait de dispenser une certaine clarté. La pluie avait cessé, mais le feuillage laissait tomber l'eau goutte à goutte sur le toit de la voiture. Il était 4 h 15.

Le chauffeur enleva le mouchoir qui couvrait la partie inférieure de son visage et se tourna sur son siège pour regarder Tyne.

— Avant tout, dit-il d'une voix polie d'homme cultivé, il faudrait que nous nous excusions de vous avoir pratiquement kidnappé ainsi, monsieur Leslie. Le temps pressait et nous n'avions pas le choix. Je devrais peut-être ajouter – pardonnez-moi – que rien de tout ceci n'aurait été nécessaire si vous aviez eu la patience d'attendre nos explications quand nous vous avons rattrapé sur la façade de l'usine de plancton. Votre plongeon dans la mer était spectaculaire, mais inutile.

— Je n'ai pas plongé, dit Tyne à contrecœur, j'ai glissé.

Le gros homme éclata soudain de rire. Tyne se surprit à l'accompagner. La tension diminua considérablement. L'homme masqué installé à côté de Tyne ne bougea pas d'un pouce.

— Voici la situation, dit l'autre. Je m'appelle Dickens – Charles Dickens. Aucun rapport avec qui vous pensez, bien entendu. Je travaille avec l'homme que vous connaissez sous le nom de Stobart, l'agent du C. N. U. ; je suis son bras droit, en somme. Il y avait plusieurs heures que vous étiez disparu, et à franchement parler, nous commençons à nous inquiéter. Voyez-vous, votre rôle dans cette affaire est assez ambigu, et naturellement, nous souhaitons savoir où vous êtes.

— Naturellement. Et qu'est-ce qui vous a donné l'idée d'aller me chercher à l'usine de plancton ? Mais je ne devrais peut-être pas poser cette question.

— Nous ne vous cherchions pas ; nous étions en train d'examiner cette usine quand vous êtes arrivé. Comme vous, nous espérions y trouver Murray Mumford.

— Comment saviez-vous que je cherchais encore Murray ?

— Vous aviez crié son nom, rappelez-vous. En outre, Mina, l'amie de Murray, vous a dit d'aller dans cette usine. Elle vous a dit que Murray avait annoncé son intention d'aller à l'usine de plancton.

Tyne garda le silence. Les paroles de Dickens éveillaient en lui un souvenir capital, quelque chose qu'il s'était rappelé pendant les terribles instants où il avait cru mourir noyé à l'usine. Ce souvenir lui révélait l'endroit exact où Murray devait se trouver ; il fallait fausser compagnie à ce Dickens et à son associé silencieux, aussitôt qu'il aurait obtenu d'eux tous les renseignements possibles. Ramenant son esprit au moment présent, il demanda :

— Comment avez-vous su pour Mina, Dickens ?

— C'est Stobart qui s'en est chargé. Il l'a questionnée après votre départ. Nous, nous ne sommes pas restés à nous tourner les pouces.

— Ne me parlez pas de Stobart. Ce rustre ferait bien d'apprendre les bonnes manières avant de se mêler des affaires des autres.

— Stobart est un psychologue, en quelque sorte. Il s'est arrangé pour vous dire de cesser de rechercher Murray d'une façon si déplaisante que vous ne pouviez que refuser de l'écouter.

Tyne se sourit à lui-même. Ces individus croyaient tout savoir, mais ce qu'ils ne savaient pas, c'est qu'il avait, en fait, déjà cessé de chercher Murray quand le Rosk l'avait enlevé dans le taxi. Stobart pouvait se replonger dans son manuel de psychologie.

— Ainsi Stobart voulait que je lui serve de compère, dit-il. Pourquoi ?

— C'est une idée qui lui est venue tout d'un coup. Les Rosks l'avaient repéré au Roxy, quand vous êtes arrivé. Vous avez servi de diversion, pour les écarter de lui. Au fait, vous avez été doublement utile. Lorsque les Rosks vous ont emmené à bord de leur ketch...

— Comment ! explosa Tyne !

Il fut soudain saisi d'une rage folle. L'homme qui était resté silencieux, posa une main sur son bras pour le contenir, mais d'un coup de son poing

d'acier, Tyne se dégagea :

— Vous voulez dire que vous connaissez l'existence de ce ketch. Et vous le laissez aller en paix ? Vous les avez laissés me torturer ! Parfaitement, on a failli me torturer. Et vous avez laissé ce bandit de Budo Budda, cette âme damnée d'Ap II Dowl, aller et venir comme il le voulait ?

« Et vous avez toujours su ce qui se tramait à bord du ketch et vous n'avez jamais rien fait pour que cela cesse ! Sa simple présence n'est-elle pas une infraction aux conventions interplanétaires ? »

— Ne vous énervez pas. Nous ne savions pas qu'on vous emmenait sur le bateau ; les Rosks vous avaient enlevé trop rapidement – vous étiez encore à demi endormi, Leslie ! Nous attendons un gros gibier ; Ap II Dowl doit venir à bord du ketch de bonne heure ce matin, et à l'instant même, il devrait être tombé dans le piège que nous lui avons préparé. Si nous pouvons mettre le grappin dessus, la Terre sera délivrée de bon nombre de ses inquiétudes.

— Vous ne savez pas tout, fit Tyne d'un ton sinistre. Elle va être attaquée par une flotte d'invasion venant d'*Alpha II* C'est une bonne nouvelle que Murray transporte sur lui.

— Nous le savons.

— Vous le savez ! Comment le savez-vous ?

— Nous avons des moyens d'information, monsieur Leslie, vous pouvez m'en croire.

Au moment où Dickens prononçait ces mots, un timbre retentit. Un téléphone-radio était installé sur le tableau de bord de la Moeweg. Dickens décrocha, écouta la communication et parla à voix basse. Tyne distingua son propre nom.

— Et vous, dit-il à l'homme assis à côté de lui, vous n'avez donc rien à dire ?

L'autre haussa les épaules et ne desserra pas les dents.

Soudain, Dickens raccrocha brutalement le récepteur en proférant un juron. Il jura avec une vigueur et une obscénité qui contrastaient singulièrement avec ses manières précédentes.

— Leslie, dit-il en se retournant sur son siège, vous pouvez vous vanter d'avoir fait du joli travail. C'est Stobart qui vient d'appeler. Il dit qu'on vous a débarqué sur une petite île nommée Achi Itu, et que vous y êtes resté jusqu'à 10 heures hier soir. On a retrouvé votre briquet marqué de votre nom sur la plage. Est-ce exact ?

— Je voudrais récupérer ce briquet. C'est un souvenir de famille. Voulez-vous prévenir Stobart, s'il vous plaît !

— Écoutez, Leslie, vous avez abattu ce colonel rosk, Budda. Savez-vous ce que vous avez fait ? Par votre faute, Ap II Dowl a pris peur et s'est enfui. Quand il a eu vent de la mort de Budda, il est resté terré dans la base. Nos hommes sont montés à bord du ketch il y a une heure, pendant que vous vous divertissiez à l'usine de plancton, et ils n'ont rien pu avoir que quelques renseignements sans intérêt.

— Ne m'en veuillez pas, Dickens. Disons que j'ai eu une idée au pied levé. À chaque fois qu'un plan de Stobart échouera, ne manquez pas de me tenir au courant. Rien ne saurait me faire plus plaisir.

— Vous rentrerez à Padang avec moi, Leslie. Immédiatement. Nous allons vous mettre à l'ombre jusqu'à ce que vous soyez décidé à vous mêler de vos affaires.

— Oh non ! lança Tyne en se levant à demi de son siège. Quelque chose vint se loger entre ses côtes. Il baissa les yeux. Le regard dur au-dessus du mouchoir, le compagnon silencieux tenait un revolver. Dickens ralluma les phares et Tyne se rassit sur la banquette, désespéré de son impuissance.

— C'est cela, détendez-vous, fit Dickens. À partir de maintenant vous vivez aux frais du gouvernement.

— Mais j'ai une idée pour retrouver Murray, dit Tyne. Je vous jure, Dickens, que je peux vous mener à lui directement. Vous voulez toujours le retrouver, n'est-ce pas ?

— C'est possible, répondit tranquillement Dickens en mettant le moteur en route, mais la situation est trop complexe pour vous, mon gars. Il n'y a pas de place dans cette affaire pour les amateurs. Vous avez fait assez de dégât. Il y a encore autre chose que vous ne savez pas. Vous êtes-vous seulement demandé pourquoi les Rosks ne pouvaient pas transporter eux-mêmes une bande de microfilm plus petite que votre petit doigt, de la Lune jusqu'à la Terre. S'ils ont demandé à Murray de le faire, c'est parce qu'il y a une raison. Ce microfilm a été volé aux Rosks.

— Vous voulez dire que les Rosks l'ont volé aux Rosks ?

— Oui, c'est cela. Avez-vous jamais entendu parler de la Faction Pacifiste Roskienne, la F. P. R., dirigée par Tawdell Co Barr ? C'est une petite organisation semi-illégale de Rosks groupés contre Ap II Dowl, et qui a juré d'œuvrer pour l'établissement de relations pacifiques avec les Terriens. Ils sont peu nombreux. Dans la zone 101 de la Lune, ils ne

peuvent être plus d'une poignée. Mais ils ont réussi à mettre la main sur ce film, et bien entendu ils veulent qu'il vienne en possession du groupe principal de la F. P. R., basé à Sumatra. Je suppose qu'il sera utilisé pour leur propagande, afin de montrer aux Rosks quel tyran sanguinaire est ce Dowl.

« Si je vous raconte ça, c'est pour que vous puissiez vous rendre compte que la situation est trop complexe pour vous. Elle se dévoile par couches successives, comme un oignon. »

Tout en parlant, Dickens se démenait au volant. Les roues patinaient dans la boue et la voiture n'avancait pas. Pendant qu'ils attendaient que l'alerte fût passée sur la grand-route, le véhicule s'était embourbé dans la vase molle. Tyne se rendit à peine compte de ce qui se passait, tant il était occupé à méditer les paroles de son interlocuteur. Elles éclairaient d'un jour nouveau le comportement d'au moins un membre de la colonie rosk. La jeune fille, Benda Ittai, qui lui avait sauvé la vie.

— Avez-vous déjà entendu parler de Benda Ittai ? demanda Tyne. Il éprouvait un plaisir inattendu à prononcer ce nom à haute voix.

— Nous sommes embourbés, nom de nom ! s'exclama Dickens. Oh ! Sumatra et ses plaisirs ! Oui, Benda Ittai est évidemment membre de la F. P. R. Les hommes de Stobart l'ont trouvée sur le ketch au cours de leur perquisition. Les Rosks s'apprêtaient à la mettre à mort. Étant donné les circonstances, nos hommes ont jugé préférable de la libérer. Je vous le dis, Stobart a le cœur tendre. Moi, je l'aurais mise en prison. Au diable ce sacré patelin ! Je commence à comprendre comment ils trouvent tant de volontaires pour la Lune ! Oui, si je pouvais intervenir, je la flanquerais en taule. Je vous fourrerais tous au bloc – écoutez, je descends mettre quelque chose sous les roues. Leslie, si vous essayez de vous échapper, mon ami vous tirera dans les jambes. Ça fait mal ! Essayez donc et vous verrez.

Il descendit, laissant la portière ouverte. Il glissa dans l'herbe et se cramponna au capot de la Moeweg.

Le cœur de Tyne battait à tout rompre. Avait-il une chance de réduire à l'impuissance l'homme assis à côté de lui ; il voyait Dickens de l'autre côté du pare-brise, baigné dans une vive clarté qui ne faisait que mettre l'accent sur les ténèbres sinistres qui enveloppaient la forêt de chaque côté du chemin. Le policier avait sorti un petit couteau de sa gaine, et il coupait les frondaisons épaisses d'un buisson, pour les jeter ensuite sous les roues avant du véhicule.

Puis, quelque chose d'autre se déplaça au-dehors. Quelque chose qui descendit en vrombissant du sommet des arbres. Les buissons et les rameaux s'inclinaient et se tordaient. Tout semblait prendre vie à son approche.

Dickens se redressa et le vit. Avec un sang-froid extraordinaire, il laissa tomber le feuillage qu'il avait coupé et sortit son pistolet de sa gaine, sans une seconde d'hésitation. Quand sa main se releva, deux coups de feu retentirent. Puis, il bondit à l'intérieur de la Moeweg, claquant la porte derrière lui. Furieusement, il essaya une fois encore d'extirper la voiture de la boue. L'objet volant les chargea, virevoltant dans les ténèbres épaisses.

— Qu'est-ce que c'est donc ? demanda Tyne effrayé. Il était trempé de sueur. Il avait du mal à supporter le grondement produit par l'engin.

— C'est un espion-volant rosk, fit Dickens sans tourner la tête. Une sorte d'œil volant. Rapporte tout ce qu'il voit en télévision à la base des Rosks. Pen ai vu un que l'on avait capturé, exposé au Q. G. Ces engins ne comportent pas d'armes, mais ça ne veut pas du tout dire qu'ils sont inoffensifs. Attention qu'il ne... ah !

Le véhicule bondit en avant, fit quelques centimètres environ, puis s'immobilisa. L'avion-espion plana au-dessus d'eux puis plongea presque au niveau du sol. Tyne le distinguait clairement maintenant. C'était un disque de 1,50 m de diamètre environ et de 0,60 m dans sa plus grande épaisseur. Des lentilles de tailles diverses en punctuaient le bord et le dessous. Un projecteur incorporé faisait osciller vers eux un rayon de lumière aveuglant.

Des rotors, probablement installés sur un gyroscope, propulsaient la machine. Ils étaient à l'origine de ce ronflement et faisaient s'incliner gauchement tous les buissons du voisinage, comme s'ils voulaient échapper à l'espionnage de l'appareil. Les rotors étaient montés à l'intérieur du disque et protégés par un fin grillage des dommages possibles.

Soudain, l'avion-espion fonça vers l'avant. Au moment même où Dickens reculait instinctivement la tête, l'engin heurta leur pare-brise et le fit voler en minuscules fragments. Dickens poussa des jurons horribles.

— La base rosk n'est pas loin d'id, cria-t-il. À quelques kilomètres à vol d'oiseau. Si cet objet nous a identifiés, il peut très bien tenter de détruire la voiture, pour nous retenir ici en attendant qu'une patrouille rosk nous rejoigne. Protégez votre visage, Leslie, pour qu'ils ne voient pas qui vous êtes.

L'avion-espion avait repris de l'altitude. Il évoluait quelque part au-dessus du véhicule. Ils ne le voyaient pas, mais ils entendaient son vrombissement venimeux de frelon amplifié par la nuit. Toutes les feuilles qui environnaient la voiture s'agitaient furieusement. Tyne nouait un mouchoir autour de son visage, quand Dickens mit son véhicule en marche arrière. La vieille Moeweg fit un bond sauvage et se dégagea de l'ornière qu'elle s'était creusée. Aussitôt, l'espion-volant revint à la charge. Il fonça vers le sol et heurta une des vitres arrière. Il ne battit pas en retraite ; il resta où il était, poussant le véhicule, énorme à travers la vitre brisée ; ses lentilles semblaient scintiller d'un éclat ignoble. La voiture fit une embardée ; la carrosserie se tordit.

L'agent qui était resté silencieux se redressa sur le siège et tira plusieurs coups de feu. Son front et ses tempes blêmissaient au-dessus de son masque.

— Vise les rotors à travers le grillage, cria Dickens. C'est la seule façon de le mettre hors de combat.

Ils reculaient à toute allure sur le sentier de la jungle. Dickens conduisait en regardant par-dessus son épaule, le levier de conduite dans une main, le revolver dans l'autre.

— Cet engin peut nous écraser si nous essayons de nous échapper, dit-il. Il vous écrase sur le sol.

— Je n'avais pas l'intention de sauter, répliqua Tyne. Il venait justement d'en envisager la possibilité.

Comme il disait ces mots, son compagnon silencieux ouvrit la portière et se pencha au-dehors pour mieux viser au milieu de l'engin. Celui-ci recula immédiatement et se réfugia au-dessus des branches, puis il vint heurter violemment l'une des roues arrière. La Moeweg dérapa dans les buissons et s'arrêta ; le moteur ronflait, inutilement.

Tyne prit à peine le temps de réfléchir. Il savait maintenant qu'ils étaient pris au piège. L'engin pouvait mettre la voiture en pièces, si on lui en avait donné l'ordre.

L'agent silencieux avait été projeté sur le sol par le dérapage. Tyne bondit par la portière ouverte, se précipita sur lui, saisit son pistolet et plongea dans le taillis. Il fonça dans les buissons, sans aucune précaution ; il faisait n'importe quoi pour partir. Il se déplaçait sur les mains et sur les genoux, il chargeait vers l'avant, sans se soucier des égratignures et des

coupures qu'il subissait. Des coups de feu claquèrent derrière lui. Il ne savait pas si Dickens tirait sur lui ou sur l'espion-volant.

Il accéléra l'allure et tomba dans un petit ruisseau grossi par les pluies, il en ressortit en un clin d'œil, une faible lueur, peut-être la première clarté de l'aurore, l'aidait à se diriger. Il savait où il fallait aller vers une zone d'arbres épais aux branches basses. L'espion-volant n'avait pas une puissance illimitée. Le feuillage dense l'arrêterait Tyne était sur ses pieds, maintenant. Il courait, plié en deux. Il ne savait plus dans quelle direction il allait, le bourdonnement profond et décidé continuait derrière lui. Une lueur vacillait parmi les feuilles le projecteur le cherchait. Les branches s'agitaient. Où étaient-ils donc ces maudits arbres ?

Hors d'haleine, il s'enfonçait dans une végétation qui lui montait jusqu'à la poitrine. Cette course semblait interminable.

Il descendit une pente couverte d'arbustes et plongea dans une rangée d'arbres en s'arrachant aux épines qui l'agrippaient. Quand il trébucha, une minute plus tard, il put à peine se relever. Il regarda avec lassitude au-dessus de sa tête et vit un filet protecteur de branches. Les plus petites branches se mouvaient dans un vent artificiel.

Haletant, Tyne se laissa tomber, comme un animal pris au piège. Tout ce qu'il avait pu faire, il l'avait fait. Il ne s'était pas imaginé que l'engin se lancerait à sa poursuite, il avait cru qu'il resterait près de la voiture et des deux agents du C. N. U. Mais, si les renseignements que l'espion avait communiqués à la base rosak avaient permis qu'on l'identifie comme le Terrien auquel Benda Ittai avait parlé, il y avait une bonne raison pour qu'il soit l'objet de la poursuite. Les feuilles et l'herbe tremblaient autour de lui. Le bourdonnement sonore lui emplissait les oreilles. Bondissant sur ses pieds, Tyne se jeta sur l'un des arbres, comme un cerf aux abois. Il agrippa une branche et se hissa à trois puis quatre mètres au-dessus du sol, enlaçant le tronc parmi un fouillis de grosses branches émergeant dans toutes les directions.

Il voyait mieux maintenant. D'abord, la lumière dérivait à travers les arbres, déversant une clarté inconstante. La pente qu'il avait dévalée était devant lui, un torrent rapide coulait à droite. De l'autre côté du torrent s'étendait quelque chose qui ressemblait à un chemin.

L'avion-espion avait repéré Tyne. Il décrivait des cercles très bas, au-dessus du sol, fouettant les ténèbres de son projecteur. Il ne pouvait pas monter jusqu'à lui à cause des branches elles le protégeaient ainsi qu'il

l'avait espéré. Mais la machine vint se poser doucement contre le tronc de l'arbre. Pour la première fois, en la regardant d'en haut, Tyne aperçut ses grandes pales qui tourbillonnaient derrière un grillage protecteur. Il tira dessus à plusieurs reprises avec le pistolet de l'agent. Son bras tremblait. Les balles se perdirent dans le sol détrempé.

La machine prit du recul et revint se heurter à l'arbre. Puis, elle décrivit un cercle, cherchant une autre manière d'atteindre sa cible. Presque au même moment, Tyne aperçut Dickens qui descendait la colline en courant. Se fiant au bruit de l'avion-espion, l'agent avait suivi Tyne.

Les branches craquèrent. L'engin se frayait un chemin à travers les rameaux et les petites branches, au même niveau que Tyne se glissa de l'autre côté du tronc. S'il pouvait seulement tenir bon jusqu'à ce qu'il fasse grand jour, cet engin serait obligé de rentrer pour ne pas risquer d'être détecté. Il coula un regard vers la colline, mais Dickens avait disparu.

Il changea encore de position pour laisser toute l'épaisseur du tronc entre lui et l'engin. Cette manœuvre l'obligeait à descendre sur une branche inférieure. Il fallait qu'il prenne garde de ne pas se laisser entraîner à descendre trop vers le sol, il serait sans défense. L'engin grondait avec irritation comme une toupie gigantesque, se frayant sans cesse un chemin à travers un fouillis de branchages. S'il parvenait au tronc d'un côté, Tyne se glissait à l'autre extrémité.

Soudain, un cri retentit, ainsi que le bruit de chaussures entrant en contact avec un objet d'acier.

Tyne risqua un œil de l'autre côté de l'arbre, comme un écureuil traqué.

Dickens était tombé sur l'espion-volant, ou avait sauté dessus ! L'agent avait grimpé dans l'arbre voisin, puis il s'était lancé du haut d'une branche, à moins qu'il ne soit simplement tombé. Maintenant, il était étalé sur le sommet du disque et tentait de l'agripper.

— Dickens ! cria Tyne !

L'agent glissait sur la surface instable de l'engin. Ses jambes pendaient et se débattaient follement dans l'espace. Puis, il réussit à prendre appui sur le grillage central de l'appareil, et il prit une position moins dangereuse. Comme l'avion-espion se dandinait parmi les branches, il sortit son pistolet et visa les pales du rotor.

Cette manœuvre avait visiblement pris au dépourvu le Rosk qui téléguidait l'engin. L'espion-volant resta sur place, comme indécis puis il

repartit. Son bourdonnement changea de ton, il entra dans l'aigu ; l'engin s'éleva avec la rapidité d'un ascenseur express.

Dickens heurta une branche. À demi assommé, il glissa une fois de plus vers le flanc de l'engin, et son pistolet vola dans les airs pour dégringoler de branche en branche, jusqu'au sol.

— Sautez, Dickens, pour l'amour du ciel ! cria Tyne.

L'agent entendit-il un seul mot de cette adjuration ? Il était transporté à travers les feuillages, suspendu à l'appareil, la tête à demi cachée par ses bras. Les dernières feuilles passées, l'avion-espion s'éleva lentement vers le ciel.

Tyne sauta à bas de son arbre et s'étala à plat ventre dans les arbustes en fleurs. Puis, il se redressa et partit en courant à travers les arbres, dans la direction prise par l'engin, il criait des paroles incohérentes. Il n'osait pas tirer, de peur d'atteindre Dickens.

Dans la clarté limpide de cette matinée de printemps, le disque était très visible, à dix mètres d'altitude, il fonçait maintenant, tout droit vers la base de Sumatra où les Rosks l'attendaient, Tyne n'en douta pas une seconde Dickens avait évidemment les mêmes pensées. À genoux sur le dessus de l'engin, il tentait d'arracher les grilles protectrices. Il parvint enfin à extirper un morceau d'écran, en forme de coin les pales des rotors étaient à nu.

Il défit sa chaussure et la lança dans les rotors.

Aussitôt, le bourdonnement fit place à un martèlement violent auquel succéda le fracas sinistre du métal qui se brise. Quelques staccatos grinçants et l'avion-espion commença à descendre en oblique Tyne courait encore quand l'appareil s'écrasa dans la rivière qu'il avait remarquée plus tôt, emportant avec lui son passager. Ils disparurent dans une gerbe d'éclaboussures pour ne plus reparaître.

6.

Il était 9 h 15 du matin.

Tyne Leslie était assis dans Tanière-salle du café chinois, une assiette fêlée posée devant lui. Il avait les joues lisses et la tête claire. Il était allé voir un *nappi wallah* qui l'avait rasé et lui avait massé les joues et les épaules. Quand il était enfin arrivé à Padang, une heure et demie auparavant, après avoir fouillé en vain les berges de la rivière, il était fourbu

Maintenant, après le massage et le petit déjeuner, il se sentait à nouveau frais et dispos, il dressait un plan d'action.

Il avait déjà envoyé un message au sous-secrétaire Grierson dont Tyne avait été second secrétaire du secrétaire adjoint, il y résumait brièvement la menace d'invasion de la Terre par les Rosks. Il avait laissé ce message au siège de la Mission diplomatique britannique et dans moins d'une heure, il serait entre les mains du secrétaire lui-même. Combien de temps s'écoulerait-il ensuite, avant que l'action soit entreprise ? C'était une autre histoire.

En attendant, le temps passait vite. Murray était en liberté à Padang depuis vingt-quatre heures. Si l'agent F. R. P. roskien n'avait pu atteindre Murray, c'était certainement parce qu'il avait été arrêté par ses congénères, les Rosks fidèles à Ap II Dowl. Sans aucun doute possible les parties intéressées à la découverte de Murray le cernaient de près la F. R. P, le r NU et peut-être – certainement même s'ils avaient eu vent de l'affaire – plusieurs groupes nationaux terrestres. Et Tyne.

Et Tyne. Il avait dit à Dickens qu'il était prêt à aller directement là où était Murray. C'était la vérité. Par un étrange paradoxe, il aurait pu en faire autant la veille, avant l'intervention de Stobart.

La vérité, comme cela se produit si souvent, était restée cachée en lui, attendant le bon moment pour se révéler.

Quand Tyne avait interrogé Mina au foyer du Roxy, elle avait dit que Murray avait annoncé son intention d'aller à l'usine de plancton. Elle avait compris – et Tyne avait étourdiment accepté son interprétation – qu'il s'agissait de l'usine de *Semapang*, où il avait failli périr noyé. Quand Stobart avait interrogé la jeune fille quelques instants plus tard, il en avait obtenu la même réponse ; c'est pourquoi Tyne et Dickens s'étaient rencontrés là-bas.

Mais Murray avait pensé à toute autre chose quand il avait parlé de la fabrique de plancton.

Pendant les secondes terribles au cours desquelles Tyne avait été aspiré vers les vannes sous-marines de *Semapang*, des scènes de sa vie avaient émergé dans sa conscience. Dans l'une d'elles, il avait revu Murray, Allan Cunliffe et lui-même déjeunant à l'hôtel *Merdeka*, après une nuit agitée. Pendant qu'Allan et lui buvaient leur café à petites gorgées, Murray engloutissait un déjeuner copieux, sans cesser de se plaindre de la mauvaise qualité de la nourriture. « C'est toujours du synthétique au *Merdeka*, disait-

il. L'aspect de la nourriture n'a aucune importance, disait-il, en réalité c'est du plancton qu'il y a dessous. C'est une véritable usine. Une usine à plancton. Je vous le dis à vous, espèces de cafards sinistres, nous vivons dans une usine à plancton. Avant que vous ayez eu le temps de dire ouf, la direction nous offrira des femmes en plancton. »

Depuis ce moment, le trio avait parfois désigné le *Merdeka* comme « l'usine à plancton ». Ils avaient échangé cette plaisanterie entre eux à plusieurs reprises, puis ils s'en étaient tassés.

Cette scène avait resurgi à la conscience de Tyne, au moment où il pensait se noyer. Il savait maintenant que pour trouver Murray, il lui fallait retourner au *Merdeka* ; c'était de cet hôtel que Murray avait voulu parler. Mina s'était laissé égarer ; Stobart aussi d'ailleurs, c'était assez naturel, puisqu'ils n'avaient jamais entendu la vieille plaisanterie des trois compères. Tyne était déjà allé à l'hôtel sans résultats ; aujourd'hui, il allait poser les questions qu'il fallait aux personnes qu'il fallait.

Il régla la note et partit. Il s'était déjà procuré un nouveau chargeur pour le pistolet qu'il avait toujours en poche. Maintenant, il allait dans les petites rues, avec précautions, prêt à riposter à une agression éventuelle. Un défilé de réfugiés avec tambours et bannières IL FAUT QUE LES ROSKS QUITTENT NOTRE PLANÈTE POUR LA PAIX DU MONDE – LES GOUVERNEMENTS SONT DUPÉS PAR LES ÉTRANGERS – SUMATRA A ÉTÉ SACRIFIÉE ! attirait suffisamment l'attention pour que Tyne pût se glisser inaperçu dans le foyer de l'hôtel.

Les odeurs et les scènes familières, à la fois accueillantes et répugnantes de l'établissement l'assaillirent comme une brume pénétrante. À cette heure de la journée, avant que commence la vie politique de Padang avec ses conférences et ses discussions interminables, le salon était rempli d'hommes à l'espèce desquels Tyne avait appartenu autrefois, agités, malheureux (mais souriants) ces hommes ne cessaient de comploter, mais ils n'avaient jamais assez d'audace. Tyne les évita, il se sentait un étranger auprès d'eux ; aussi étranger qu'un Rosk.

Il traversa l'hôtel et pénétra dans l'arrière-cour où deux Chinoises très âgées peignaient mutuellement leurs chevelures au soleil.

— Auriez-vous vu Amir, s'il vous plaît ? demanda Tyne.

— Il est au magasin. Il pointe les rations.

Le « magasin » était un hangar rudimentaire en brique situé à l'autre bout de la cour Ramassé entre d'autres bâtiments, il donnait sur une petite ruelle.

Une camionnette de livraison « *Produits Alimentaires de l'Usine de Plancton de Semapang* », libellée en malais, en chinois et en anglais.

L'hôtel recevait sa ration quotidienne de vivres.

Au moment où Tyne s'approchait, un chauffeur en uniforme sortit du magasin et monta dans la camionnette. Le véhicule démarra. Tyne alla jusqu'à la porte du bâtiment à pas feutrés. Amir était seul, le bras gauche en écharpe. Penché au-dessus d'une caisse, il pointait une liste. Tyne entra et referma la porte derrière lui. Autrefois, Amir avait été un ami de Tyne et d'Allan. Mais il n'y avait que de la frayeur dans son regard quand il leva la tête et reconnut le visiteur.

— Qu'est-il arrivé à ton bras, Amir ?

— Je vous croyais mort, monsieur Leslie ?

— Qui t'a dit cela ?

— Il ne faut pas rester ici. Cet endroit est dangereux, monsieur Leslie. L'hôtel est toujours surveillé. Je vous en prie, partez tout de suite. Je vous en conjure, pour la sécurité de tous, partez !

Son agitation faisait peine à voir. Tyne lui prit le bras droit et dit :

— Écoute, Amir, si tu sais qu'il y a du danger, tu es certainement au courant de ce qui se passe. La vie de nous tous, Terriens, est menacée. Il faut que je trouve Murray Mumford tout de suite. Tout de suite ! Tu sais où il est ?

À sa grande surprise, le jeune Sumatrien fondit en larmes.

Il pleurait en silence, les larmes coulaient sur ses joues et tombaient sur le plancher. Il leva une main pour se cacher les yeux.

— Mon pays a tant souffert des actes d'autres pays. Bientôt, j'irai grossir les rangs des réfugiés. Quand nous serons assez nombreux, nous forcerons tous les étrangers à quitter notre pays.

— Et les Rosks, ajouta Tyne.

— Tous les étrangers. Savez-vous qu'il y a un enterrement, ce soir au *Bukit Besar* ? Savez-vous de qui ? de Mina, la métisse.

— Mina ! Elle est morte ? s'exclama Tyne !

— Puisqu'on l'enterre, répliqua Amir d'un ton sarcastique.

Les Rosks l'ont tuée parce qu'elle entretenait des relations avec votre ami Mumford. Cela vous intéresse peut-être de savoir que les Rosks sont venus me chercher hier : ils m'ont torturé. Peut-être vont-ils revenir aujourd'hui. Pour me tuer, cette fois. Vous êtes venu à l'hôtel hier, et je

vous ai évité. Aujourd'hui, je ne vous ai pas évité, et je vais probablement mourir.

— C'est ridicule, Amir, reprenez-vous. Les Rosks ne reviendront pas, fit Tyne. Que vous ont-ils demandé hier ?

Amir cessa de pleurer aussi brusquement qu'il avait commencé. Regardant Tyne bien en face, il retira son bras bandé de son écharpe et commença à le dénuder. Une minute plus tard, il exhiba le membre mutilé avec une horreur mêlée de fierté.

— Les Rosks m'ont demandé où se cache Murray Mumford, dit Amir. Et comme je ne leur ai pas dit, voilà ce qu'ils m'ont fait.

La main gauche avait été amputée à la hauteur du poignet. À la place, pendante mollement, inutile, une patte de chimpanzé greffée au bout de l'avant-bras.

La main artificielle de Tyne se crispa convulsivement, comme par sympathie.

— Je suis désolé, dit-il, je suis désolé, Amir !

— Voilà comment ils traitent les hommes.

Il se retourna pour remettre le bandage gauchement, et ajouta d'une voix étouffée :

— Mais je ne leur ai pas dit où était Murray ! À vous, je peux le dire. Quand il est arrivé ici hier au début de la matinée, il a dit qu'il allait se cacher dans le vieux temple *Deli Jalat*, en bas de la nielle Maintenant, je vous en supplie, partez. Ne me demandez plus rien.

— Je suis sincèrement désolé, dit Tyne en s'arrêtant près de la porte. Le mal sera réparé un jour, Amir. Ne te désespère pas.

Amir ne se retourna pas.

Une fois sorti, Tyne franchit d'un bond un petit mur de pierre et s'accroupit, le pistolet à la main. Son entrevue avec Amir l'avait beaucoup plus marqué qu'il ne voulait l'admettre. Lentement, il leva la tête et regarda autour de lui.

Un ou deux indigènes s'affairaient auprès des maisonnettes qui donnaient dans la ruelle. Aucun d'entre eux ne semblait s'intéresser à Murray. Son cœur se serra à la pensée que les reproches d'Amir étaient parfaitement fondés. Pour les populations locales, la présence des nations étrangères était aussi dangereuse que celle des Rosks. Ces deux groupes étaient aussi opposés l'un que l'autre à leur manière de vivre. Si les Rosks pouvaient sortir facilement de leur périmètre, c'était grâce à l'indifférence

typiquement orientale des indigènes. Si les puissantes nations occidentales s'étaient comportées d'une façon différente à l'égard de Sumatra, l'avaient traitée avec plus de considération au cours des derniers siècles, ils en auraient peut-être reçu une collaboration plus efficace maintenant.

Au moment où Tyne s'apprêtait à franchir le mur pour revenir dans la ruelle, un homme apparut. Il venait de la direction de l'hôtel. Il marchait lentement, et ne cessait de porter son regard de chaque côté de la ruelle. C'était Stobart.

Il tournait le dos à la direction du Temple *Deli Jalat*. Quand il vit qu'il n'y avait personne, il accéléra l'allure. Tyne s'accroupit pour se dissimuler et Stobart sortit un sifflet de sa poche, l'approcha de ses lèvres et souffla. Aucun son audible n'en sortit ; c'était un sifflet ultrasonique ; sans aucun doute, Stobart demandait du renfort.

Aussitôt que l'agent du C. N. U. eut disparu, Tyne franchit d'un bond le mur et partit en direction du temple, dans lequel Murray se cachait, si les propos d'Amir étaient exacts. Tyne allait enfin régler le compte de Murray ; dans sa poche, le pistolet chargé avait un poids rassurant.

En dépit du soleil brûlant qui lui pesait sur les épaules, Tyne gardait l'esprit d'une clarté de glace. Il savait exactement ce qu'il allait faire. Il allait tuer Murray.

Une seule chose l'embarrassait, mais il ne voulait pas que cela l'empêche de mettre son plan à exécution. Murray qui attendait avec son microfilm de rencontrer l'agent F. P. R., avait bien camouflé sa piste ; la présence de Stobart (qui avait sans doute retrouvé la trace de Tyne au Salon du *Merdeka*) prouvait qu'il était encore en liberté, en dépit de la puissance de ses adversaires. Pourtant, Tyne, qui travaillait seul, était sur le point de le retrouver. Pourquoi ?

Deux renseignements avaient conduit Tyne jusqu'à Murray : l'information de Mina à propos de l'« usine de plancton » puis les paroles d'Amir sur le temple. Le C. N. U. et sans doute aussi les Rosks, avaient obtenu la même réponse de Mina, mais ni l'un ni l'autre n'avaient rien appris d'Amir. La réponse de Mina ne pouvait être interprétée correctement que par Tyne ; Amir n'avait renseigné volontairement que Tyne. Pourquoi ?

Une seule réponse s'imposait. Murray avait prévu que Tyne se lancerait à sa poursuite. Avant d'aller à sa cachette, il avait laissé ces deux messages intentionnellement à Mina et à Amir, sachant que Tyne irait les trouver. Cependant, Murray devait se rendre compte que Tyne n'avait qu'un seul

motif de rechercher le capitaine : c'était de venger la mort d'Allan Cunliffe. Et les motifs qu'un homme pouvait avoir pour attirer discrètement son meurtrier vers lui demeureraient parfaitement obscurs. Et ce mystère séduisait Tyne.

Il faudrait que Murray s'explique avant que le pistolet volé ne fasse son office. Il faudrait qu'il s'explique, et bien entendu qu'il donne le microfilm. Ensuite, il pourrait mourir. Tyne ressentit de nouveau cette sensation de clarté glaciale. Une fois de plus, il était en plein dans la zone torride des événements. L'équateur de l'action tournait de plus en plus vite autour de lui.

— Entrez, monsieur. Je vais demander aux prêtres s'ils savent où est votre ami, dit le nain qui avait ouvert la grande porte en bois de teck. Il s'éloigna en trotinant, les pieds nus. Les femmes déchues et les *tuans* blancs étaient particulièrement les bienvenus dans cet établissement.

Le temple de *Deli Jalat* tombait en ruine au milieu d'un terrain de plusieurs hectares, souillé par des tentatives d'élevage de poulets, et par des tas de détritrus. Le bâtiment central était une imitation assez réussie d'un temple hindou très décoré », mais autour de lui, on avait rassemblé, comme des voitures accidentées autour d'un obstacle sur la route, un certain nombre de bâtiments plus récents. Ceux-ci n'avaient jamais été immaculés ; maintenant, ils tombaient simplement en ruine.

Peu soucieux de rester à attendre là où on le lui avait dit, Tyne enjamba des pierres entourées d'herbe, et emboîta le pas au portier. Dans l'air flottait une odeur indéfinissable, mais d'un charme enchanteur. Il y avait un jardin à épices à proximité, sans aucun doute. Tyne tourna à angle droit et s'engagea dans une allée ouverte. À l'extrémité opposée, une femme en vêtements chinois chaussée de sandales à semelles de bois, se retourna pour le regarder, puis s'enfuit par une porte. Elle ressemblait – oui, elle avait ressemblé à Benda Ittai. Instinctivement, Tyne accéléra l'allure.

Une image l'assaillit soudain, qui lui coupait le souffle : il emmenait la jeune Rosk dans le jardin à épices désert, et il lui avouait son amour. Il détourna son esprit de cette folle idée et se força à penser à Murray.

À la dernière porte, le concierge se précipita sur lui, d'un air surexcité en agitant les bras avec anxiété.

— Non, monsieur, pas ici, s'il vous plaît. Il fallait rester près de la grande porte, comme je vous l'avais dit. Les prêtres ne vont pas être prêts.

— Je ne suis pas venu voir les prêtres, dit Tyne.

Écartant l'homme d'une bourrade, il pénétra dans une salle plongée dans la pénombre ; la pièce était fraîche, toute en bois à l'exception de deux grands vases de pierre disposés sur le plancher. Trois hommes, des prêtres, vinrent vers lui aussitôt, avec l'air vindicatif que la religion donne parfois aux hommes qui ont dépassé la quarantaine.

— Je vous en prie, conduisez-moi auprès de Murray Mumford. Je ne puis attendre, dit Tyne.

— Ce n'est pas une heure convenable, dit l'un d'eux avec un geste d'impuissance.

— Je suis désolé, je ne peux pas attendre.

Les trois prêtres entamèrent une discussion dans un dialecte incompréhensible. Ils avaient peur et ils étaient irrités. Ce fut la peur qui l'emporta.

— Voulez-vous me suivre ? dit l'un d'eux en faisant un geste plaintif à l'adresse de Tyne.

Il monta un large escalier aux marches grinçantes, sur lequel flottait une odeur de chats. Ils longèrent des corridors de bois et des corridors de pierre et s'arrêtèrent enfin devant une porte insignifiante au-dessous d'un autre escalier. Le prêtre déverrouilla cette porte et l'ouvrit. Une antichambre exigüe se révéla alors. Deux portes s'ouvraient dans cette pièce.

— Essayez la porte de droite, suggéra le prêtre.

Dès que Tyne eut pénétré dans l'antichambre, le prêtre claqua violemment la porte derrière lui. Plongé brusquement dans la demi-obscurité, Tyne se dirigea avec précaution vers la porte de droite puis il sortit son pistolet et ouvrit à toute volée.

C'était une longue pièce étroite avec une fenêtre crasseuse à l'une des extrémités. Occupant la plus grande partie de la place, près de la porte, était un lit de bois utilisé maintenant à la fois comme table et comme chaise. Benda Ittai en costume chinois était debout, seule au milieu de la pièce, la bouche légèrement ouverte dans une moue de surprise.

— Entrez, monsieur Hardy, dit-elle, en utilisant le nom que Tyne avait prétendu posséder quand on l'avait interrogé à bord du ketch de Budo Budda.

Il inclina la tête vers elle, comme pour rendre un bref hommage à sa beauté.

L'esprit en éveil, Tyne avança d'un pas dans la pièce. Murray Mumford était derrière la porte, les mains levées au-dessus de la tête. Autour de la

taille, il portait une ceinture du Service Spatial ; un revolver sortait de la gaine déboutonnée.

Tyne pivota sur place pour braquer son pistolet sur la poitrine de Murray. Il se rendait compte que son visage, raidi comme du cuir, se contorsionnait en une grimace de tueur.

— Je suis heureux de voir que tu as fini par me trouver, Tyne, dit Murray, en essayant de reprendre ses manières dégagées d'autrefois. Range ton pistolet et fais comme chez toi. Bienvenue dans mon humble...

— Va auprès de la jeune fille, dit Tyne dans un murmure rauque. Et passe-moi ton revolver. Laisse tes mains en l'air. Tu n'es qu'un scélérat, Mumford, un scélérat et un traître.

— Si tu n'avais pas ce joujou dans la main, je te briserais le cou, dit Murray d'un ton égal, mais les joues empourprées.

— Non ! Veux-tu dire que tu ne détiens pas une information pour les Rosks – une information absolument capitale pour la Terre ?

Murray, les mains toujours levées, regarda Tyne bien en face, tout en se rapprochant de Benda. Son beau visage semblait las et sombre.

— Si tu veux discuter de cela, jette les deux pistolets sur cette haute étagère, dit-il.

L'étagère en question courait le long d'un mur, près du plafond. Tyne ne la regarda même pas. Il avait les deux armes en main, maintenant, et restait planté gauchement près du pied du lit.

— Je ne veux pas discuter de quoi que ce soit avec toi, Murray, dit-il.

— Alors, vas-y. Tue-moi. Mais tu comprendras sans doute aussi bien que moi qu'après un geste aussi stupide, tout sera irrémédiablement perdu.

— Donne-moi la bobine de microfilm, Murray.

— Je ne l'ai pas.

Tyne agita son revolver d'un geste convulsif. Il ne s'était pas attendu à cette réponse.

— Arrêtez ! Benda Ittai s'avança d'un pas nerveux. En dépit de ses yeux hagards, sa beauté demeurait impressionnante. Ce n'est pas le moment de nous quereller. Nous risquons d'être pris au piège ici. Monsieur Leslie, mettez ces deux revolvers sur l'étagère et nous pourrons nous expliquer. C'est vraiment nécessaire.

Tyne hésitait. Sa position était difficile et il le savait. Ce qui comptait avant tout ce n'était pas sa soif de vengeance, mais la nécessité de récupérer le film. La jeune fille rosk lui offrait au moins la possibilité de battre en

retraite sans perdre trop la face. D'un geste brutal, il tira le revolver de Murray de sa gaine et le jeta sur l'étagère avec le sien.

— J'aime mieux cela, dit Murray en abaissant les mains et en cherchant dans ses poches sa boîte de mescahales. Tyne nota avec une certaine satisfaction le tremblement de ses mains quand elles allumèrent le briquet. Ses propres mains, même celle qui était en acier, tremblaient de la même façon.

Prenant à nouveau l'initiative, il dit à Benda :

— Je suppose, étant donné votre présence ici, que vous êtes l'agent rosk que Murray devait rencontrer ?

— C'est exact, dit-elle. Comme vous le savez, j'ai eu quelques ennuis. Cet euphémisme amena sur ses lèvres un léger sourire.

— Tu devines très bien, dit Murray. Maintenant, cesse de deviner et écoute. Nous n'avons que très peu de temps et nous avons besoin de ton aide.

— Mon aide ! explosa Tyne. Je suis venu ici pour te tuer, Murray, et maintenant tu me dis...

Benda Ittai posa sa main sur le bras de Tyne. Une main douce et chaude, 40 °, naturellement.

— Je vous en prie, plaida-t-elle ; laissez-lui une chance de s'expliquer. Ne parlez pas tant. Écoutez ! Contentez-vous d'écouter.

— Oui, excellent conseil à donner à un ex-politicien, dit Murray. Il reprenait vite son sang-froid. Tyne aussi, sauvagement, reprit ses esprits. Il s'assit sur le bord du lit et prit un mescahale à Murray.

— Alors, vas-y, dit-il. Et dépêche-toi.

— Le microfilm doit être donné à miss Ittai, dit Murray, et elle doit l'introduire à la base de Sumatra pour le donner à la F. R. P. Tu te souviens de Tawdell Co Barr, le premier Rosk qui ait parlé aux Terriens. C'est lui le chef de la faction de la Paix ; il oppose une résistance secrète à Ap II Dowl. La F. R. P. est faible ; voici pour nous la dernière chance de la renforcer au point de lui permettre de renverser Dowl. S'ils peuvent montrer ce microfilm, preuve des intentions belliqueuses de Dowl, à la masse des Rosks, la population se soulèvera contre le dictateur.

— Notre peuple est aussi humain que le vôtre, intervint Benda. Je vous en prie, considérez cette terrible affaire comme un conflit moral plus que comme un problème policier.

— Quand on lui aura révélé ce qui se passe à son insu derrière son dos, mon peuple tout entier se soulèvera contre Dowl, j'en suis convaincue.

— Vous essayez de me faire croire qu'ils ne savent pas qu'ils ne constituent rien d'autre que la première vague d'une invasion.

— Non, ils ne le savent pas. Vous ne voyez donc pas, ajouta-t-elle d'une voix désespérée, que nous sommes tous nés sur le vaisseau et que nous sommes persuadés que nous sommes des colonisateurs. Il a dû y avoir des ordres scellés et passés d'une génération de la classe des officiers à la suivante.

— Je vois, dit Tyne. Il voyait en effet ; c'est ainsi que les manœuvres politiques doivent se produire partout dans la galaxie. Les chefs complotent et les autres suivent comme des moutons – à moins qu'ils ne puissent un jour se rendre compte qu'ils sont le jouet de l'ambition de quelques-uns.

— Vous avez déjà eu la preuve que je ne suis pas l'amie d'Ap II Dowl et de ses truands, dit Benda d'une voix tranquille, probablement consciente de l'effet qu'elle produisait sur Tyne. Par conséquent, vous pouvez vous fier à moi. Laissez-moi donner le microfilm à mes camarades de la F. R. P. Quand il sera entre leurs mains, ils en feront un meilleur usage que le gouvernement mondial. Vous ne le croyez pas ?

Oui, tout cela était assez clair, pensait Tyne avec amertume, sachant que les deux autres scrutaient son visage pour essayer de voir d'avance la réponse qu'il allait donner. Il ne savait plus que dire. Le but qu'il s'était fixé : mettre la main sur le microfilm à tout prix – s'était désintégré dès qu'il s'en était approché. Il se trouvait maintenant devant un problème aussi ardu que n'importe lequel de ceux qu'il avait eu à traiter, devant les tables bien cirées du C. N. U.

S'il ne faisait rien – s'il se faisait tuer par exemple – le sous-secrétaire Grierson mettrait la machine en branle. Les forces rosks basées sur la Terre seraient écrasées avant l'arrivée des renforts. Et quand ces renforts arriveraient, on pouvait présumer que les Rosks seraient impitoyables : le bombardement nucléaire par des vaisseaux interplanétaires était une éventualité d'une horreur insoutenable.

Si Stobart et ses hommes arrivaient ici, ils prendraient évidemment le microfilm sans délai. Ils le trouveraient où qu'il fût dissimulé. Il ne tomberait jamais entre les mains des Rosks. Cela entraînerait également une attaque immédiate contre la base des étrangers perfides.

Si les hommes d'Ap II Dowl arrivaient les premiers – alors, c'était visiblement l'éventualité la pire de toutes.

À présent cependant, l'initiative n'appartenait pas à Grierson, ni à Stobart, ni à Dowl. Elle était entre les mains de Tyne. Il se remémora avec amertume la Théorie de l'Activité Irresponsable qu'il avait élaborée. Il s'était montré bien léger à cette époque. Maintenant, il affrontait le problème le plus ardu de tous les temps : comment allait-il le résoudre au mieux de tous ?

Il se tourna vers la fenêtre et jeta un regard irrité de l'autre côté des vitres crasseuses, pour cacher son indécision à Murray et à la jeune fille. Au-dehors, dans la vive clarté, quelque chose se déplaçait. Un homme – ou un Rosk – venait de bondir d'un buisson à un autre. Il allait falloir se dépêcher : le temps pressait.

Il se retourna vers la pièce sombre. La F. R. P. devait avoir eu vent des plans d'invasion, comme l'avait suggéré Benda ; plus la dissension régnerait à la base de Sumatra, mieux cela vaudrait. Il fallait également que la Terre ait connaissance de tous les détails ; ainsi, les hommes pourraient parer à toute éventualité.

— Il faut faire faire une copie du microfilm, miss Ittai, dit-il. Le C. N. U. la gardera pour l'étudier. Ensuite, on vous permettra de regagner votre base saine et sauve avec la bande originale que vous communiquerez à Co Barr.

Il se tourna vers Murray ; maintenant assis sur le bord du lit, il tentait de rallumer son mescahale.

— Comme tu l'as dit, le temps presse. Donne-moi le microfilm, vite.

— Il y a une chose que tu ne sembles pas avoir très bien comprise, dit Murray. Il se frotta les yeux d'un air las et irrité ; on eût dit qu'il venait de se rendre compte que – qu'il triomphât personnellement maintenant ou non – la vie finirait par l'emporter Dieu tout-puissant, Tyne, ne vois-tu donc pas à quel point tu peux être ridicule ? Je t'ai déjà dit que je n'avais pas le microfilm !

Les silhouettes courbées qui couraient derrière les buissons allaient se redresser maintenant, et faire peut-être un dernier bond en direction du Temple. Et il y avait Allan Cunliffe, qui dormait de son dernier sommeil, froid comme la pierre. Ces deux images aiguillonnèrent Tyne et le remplirent de fureur. Il se jeta sur Murray.

Murray se leva à demi, puis retomba sous le poids de son adversaire. Ils atterrirent tous deux sur le lit. Le sommier céda sous cette charge

inaccoutumée, et ils se retrouvèrent tous deux sur le plancher Tyne avait terrassé Murray Ce dernier plia la jambe et donna un coup de genou dans le plexus solaire de Tyne. Tyne assena un coup de sa main d'acier sur le côté du cou de Murray. Ce dernier, les lèvres bleues, perdit connaissance.

— Cela... t'apprendra, haleta Tyne Il avait été sévèrement touché. Des taches de couleur s'agitaient comme des drapeaux devant ses yeux. Il secoua la tête pour en chasser le bruit du coup qu'il venait de subir, avant de se rendre compte que quelqu'un tambourinait à la porte.

Levant les yeux des débris du grand lit, il vit Benda Ittai – mais à travers un brouillard – ouvrir la porte, l'un des prêtres entra et lui parla avec volubilité. Au bout d'une minute, elle courut à Tyne.

— L'ennemi est en train d'encercler ce bâtiment, dit-elle. Les prêtres les ont vus. Vite, il faut partir. J'ai un hélicoptère dissimulé dehors. Venez !

Saisissant sa main valide dans sa tiède menotte, elle le tira vers elle pour le lever Murray poussa un faible grognement quand il se sentit libéré de ce poids. Le cerveau embrumé, Tyne se laissa entraîner hors de la pièce, derrière le prêtre. Ils s'engagèrent au trot dans les labyrinthes de l'édifice, Tyne recouvrait petit à petit sa lucidité. En sortant du temple, il s'aperçut qu'il avait oublié de reprendre son pistolet. Il était trop tard pour retourner.

Ils émergèrent dans une cour entourée de petites cellules occupées autrefois par des novices. Tout cela tombait en ruine ; on aurait dit que tous les bâtiments étaient en pain moisi. Une chaleur étouffante régnait au milieu de ces bâtisses moussues. Sous une sorte de toit recouvert d'un tissu de camouflage, il y avait un petit hélicoptère pimpant. Benda courut à lui. Elle appuya sur un coin du toit, et l'ensemble s'escamota, s'enroulant comme un store. La jeune fille le ramassa d'un air affairé, le fourra dans l'hélicoptère et se hissa à bord.

Elle a des jambes bien séduisantes, se dit Tyne. Ses facultés d'observation et de déduction revenaient. La sensation d'écœurement qu'il avait au creux de l'estomac s'estompait même.

Il s'assit à côté d'elle. Le prêtre retourna vers le temple, courbé vers le sol. Benda mit aussitôt les rotors en route. Ils pouvaient voir des tourbillons de poussière s'élever autour d'eux. De gros lézards verts s'enfuyaient dans la cour, à la recherche d'un abri sûr.

— Regardez, cria Tyne en tendant le doigt.

Au-dessus du sommet d'une rangée de cellules, une tête apparut. Puis des épaules. Puis un fusil que l'on pointait vers l'hélicoptère. Était-ce un

homme ou un Rosk ? Benda le savait-elle ? Tout ce qu'elle avait dit dans le temple, c'était « l'ennemi est en train de nous encercler ». Elle pouvait aussi bien désigner ainsi les hommes d'Ap II Dowl que ceux de Stobart, ce qui montrait bien l'ambiguïté du rôle qu'elle jouait dans cette affaire.

Enfonçant presque son coude dans les côtes de Tyne, Benda plongea la main dans une poche spacieuse. Elle en sortit un de ces redoutables calibres 88, puis, pivotant d'un quart de cercle, elle se pencha en dehors de la cabine pour viser le tireur juché sur le toit.

Elle le manqua.

Tyne vit le faîte du toit se fracasser et envoyer des morceaux de tuiles dans le visage de l'homme. Son fusil lui glissa des mains lorsqu'il voulut palper sa bouche sanglante. Puis l'hélicoptère commença à s'élever.

Ils avaient déjà pris de l'altitude, lorsqu'un homme sortit du temple en courant et émergea dans la vive clarté extérieure. C'était Stobart qui, d'en haut, paraissait haletant et épuisé. Bien qu'il eût un revolver à la main, il n'essaya pas de tirer. Il se contenta de crier quelque chose à Tyne en faisant de grands gestes désordonnés. Mais aucune parole ne réussit à dominer le rugissement des rotors qui tournaient au-dessus d'eux.

— Il était temps, cria Benda.

S'élevant rapidement au-dessus du fouillis délabré des bâtiments du temple, ils partirent vers l'est, et virent des hommes sortir en courant, grands comme des fourmis. L'ombre de l'appareil fonçait vers eux. Les fourmis tiraient en l'air. Sans aucun résultat.

7.

S'épongeant le front, Tyne réfléchissait. Il était évident que la séduisante miss Ittai, loin de lui avoir sauvé la vie une seconde fois comme il l'avait cru d'abord, l'avait attiré dans son hélicoptère. Elle avait désiré, pour des raisons personnelles, l'éloigner de ses propres congénères. Il avait encore les idées un peu floues, après le coup de genou qu'il avait reçu dans l'estomac. Il secoua la tête sauvagement ; il n'était peut-être pas très en forme, mais il y voyait très clair sur certaines choses. Et l'une d'elles, c'était que la petite séductrice allait en direction de la base rosak de Sumatra, aussi vite que son appareil pouvait la porter.

Un petit nuage rond se forma devant eux, et un autre encore devant. Un remous se produisit et l'appareil tangua lourdement. Quelqu'un, en dessous,

avait un canon antiaérien et leur tirait dessus.

Tyne regarda vers la terre, mais il ne vit que des routes et des plantations. Tout autour des faubourgs de Padang, les forces du C. N U avaient érigé des ouvrages fortifiés pour la défense de la ville Stobart avait dû faire vite pour entrer en contact avec eux. « En moins d'une minute, pensa Tyne, les intercepteurs vont nous prendre en chasse. » Cette perspective ne lui sourit guère.

La jeune fille avait eu la même pensée. Les dents serrées, elle tirait de sa machine le maximum de puissance. Une troisième explosion les fit se balancer latéralement. La jeune fille verrouilla les commandes de façon que l'appareil prenne de l'altitude, puis se tourna vers Tyne. Elle avait encore le revolver à la main.

— J'ai horreur d'agir ainsi, mais vous devez comprendre que je veux faire n'importe quoi pour réussir, dit-elle. Il faut à tout prix que cette mission soit menée à bonne fin. En dehors de cela, rien n'a d'importance. Si vous tentez le moindre geste suspect, je vous tue. Je serai obligée de vous tuer.

— Vous m'intéressez, Benda, vous savez. Pourquoi n'avez-vous pas accepté ma suggestion de faire faire une copie du microfilm ?

Elle sourit avec ironie.

— Croyez-vous vraiment que vos congénères auraient respecté cette combinaison ? Une fois qu'ils auraient eu le film, ils l'auraient gardé. Vous êtes vraiment un amateur, Tyne.

— On me l'a déjà dit, merci. Qu'attendez-vous de moi ?

L'appareil fit un bond furieux au moment où il posa cette question. Benda chercha un point d'appui d'une main, et gardant le revolver braqué sur lui, elle dit :

— Ça va mal. Nous sommes probablement poursuivis. Il va donc falloir que vous évacuez l'appareil. Il y a un rotor miniature derrière vous, cela correspond à l'un de vos parachutes. Prenez-le et sautez. Cela servira de diversion. Quand les forces du C. N U. verront que vous descendez, elles cesseront sans doute la chasse. En outre, mon hélicoptère ira plus vite sans vous.

— Vous avez tout bien combiné, dit Tyne avec admiration. Et nous ne pouvons pas être loin de la base rosk maintenant. Puis-je faire autre chose avant de partir ?

Le pistolet de Benda vacilla un peu.

— Oui, dit-elle Défaites votre main artificielle et donnez-la moi.

Une vague de quelque chose qui ressemblait à du triomphe déferla sur Tyne. Ainsi, ses suppositions étaient exactes. Le motif qui avait poussé Benda à le sauver, était le même que celui qui avait incité Murray à lui laisser des indices afin qu'il puisse suivre sa piste. La présence de Tyne était absolument indispensable pour que leur plan réussisse. Tout le temps qu'il lui avait semblé être en marge des événements, il avait occupé, en réalité, une position centrale.

Murray avait eu besoin d'une cachette sûre pour le microfilm ; un endroit qui demeurerait accessible à sa complice si lui-même se trouvait intercepté. Aussi, quand Tyne était demeuré inconscient au cours du voyage de retour de la zone lunaire 101, lui avait-il été très facile de glisser la petite bobine dans la cavité de l'un des doigts d'acier de Tyne. Ensuite, il s'était arrangé pour heurter les sentiments de Tyne d'une façon assez brutale afin de l'inciter à se lancer à sa poursuite, pour le retrouver facilement ! Tout le temps que Tyne s'était imaginé agir selon son libre arbitre, en réalité ses gestes avaient été calculés longtemps à l'avance, par un autre. Le pantin avait dansé, inconscient, au bout des ficelles.

Lisant la colère et le ressentiment sur le visage de Tyne, Benda agita le revolver d'un façon menaçante.

— Tirez ! dit-il. Pour l'amour du ciel, tirez donc ! Je suis moins amateur que vous ne le pensez. J'ai très bien compris pourquoi c'était moi que vous aviez sorti du temple et non Murray. Avant que j'arrive, il vous avait dit où il avait caché le film, n'est-ce pas ?

— Je suis désolée, dit-elle. Vous étiez sympathique Fermant les yeux, elle tira à bout portant. Tyne vit son petit poignet se contracter lorsqu'elle pressa la détente.

Il ouvrit sa main valide et lui montra sa paume pleine de balles autopropulsées.

— J'ai vidé votre pistolet pendant que vous vous amusiez avec les commandes. J'ai pensé que vous pouviez être dangereuse. J'avais raison, n'est-ce pas ?

Elle fondit soudain en larmes. Des larmes qui ressemblaient beaucoup à celles de n'importe quelle petite fille Tyne ne vit pas tout de suite le soulagement que ces pleurs exprimaient Soulagement d'avoir fait son devoir, et de n'avoir pas eu à ôter la vie de quelqu'un. Tyne lui prit le revolver des mains, le recharga et le fourra dans sa poche.

Il reporta ensuite toute son attention sur l'hélicoptère.

Le barrage antiaérien était franchi. Ils étaient au-dessus de la jungle maintenant, et ils prenaient encore de l'altitude. Les yeux écarquillés pour mieux voir, en dépit de la clarté aveuglante du soleil, Tyne scrutait l'azur. Fonçant derrière eux, un appareil en forme de V volait bas au-dessus de la surface bigarrée du sol et prenait rapidement de la hauteur. C'était un intercepteur qui les prenait en chasse.

S'ils n'atterrissaient pas maintenant, on allait abattre l'appareil. Tyne saisit les commandes, donna de l'inclinaison aux rotors et laissa l'hélicoptère descendre en vol plané. Il se sentait possédé d'une joie insurmontable.

Loin en avant, bleu et brumeux, un œuf se détachait de la ligne brisée formée par le paysage. C'était le Vaisseau d'Alpha II. Ils étaient près de la base rosk. Tyne poussa un grognement de satisfaction. Il avait au moins réussi à s'épargner une visite chez les Rosks. En outre, bien que ce fût au tout dernier moment, il était parvenu à redresser la situation. Benda était assise à côté de lui, impuissante, vidée de toute énergie. Il avait la situation bien en main maintenant.

Tyne sentait l'intercepteur monter plus qu'il ne l'entendait, il donna une secousse au volant, mais il ne réussit pas à échapper au danger. Une décharge d'air éclata au-dessus de la cabine. Les commandes refusèrent de fonctionner.

L'hélicoptère se mit sur le dos. Tyne proféra un juron et rentra la tête dans les épaules. Pendant un moment il se détacha de la scène et la vit comme un observateur éloigné. La jeune Rosk se cramponnait désespérément à son siège. La jungle tournoyait au-dessous d'eux. Soudain, Tyne se reprit ils allaient capoter.

Ils heurtèrent le sol.

Le choc fut terrible. Des lambeaux de matière verte volaient de toutes parts. L'hélicoptère se fendit en deux comme du bois d'allumettes. Pourtant, ils avaient eu de la chance. Ils étaient tombés sur un bosquet de cactus géants dont certains piliers atteignaient huit mètres de haut. Leur masse produisit l'effet d'un grand coussin moelleux et amortit la chute.

Tyne se retourna en gémissant. Benda était allongée sur lui. Grognant à la fois de douleur et de soulagement, il la traîna derrière lui en rampant hors des débris, se fraya un chemin à travers les cactus et se leva. Chancelant, il regarda autour de lui.

L'hélicoptère s'était écrasé sur une ancienne couche de lave labourée d'ornières et de sillons ; elle ne comportait qu'une maigre végétation, à l'exception de ce bouquet de cactus qui s'agrippait au sol. Le paysage était aussi peu attrayant que possible. À cinq cents mètres de là se dressait un rempart peu élevé : le périmètre fortifié de la Base de Sumatra. Aussitôt qu'il le vit, Tyne s'accroupit. Ce n'était pas le moment de se faire voir.

Comme il entraînait la jeune fille inconsciente derrière un cactus, une ombre le rejoignit. L'intercepteur se préparait à atterrir. Tyne s'étonna de ne voir aucune activité se manifester à la base des Rosks ; on disait pourtant qu'ils tiraient sur tous les avions terriens qui venaient trop près de leur périmètre. Il installa Benda sur le sol aussi confortablement qu'il le put et courut à la rencontre de son poursuivant.

L'intercepteur avait atterri, la queue la première, sur ses amortisseurs. Le pilote se frayait un chemin sur le sol inégal en direction de Tyne ; bien qu'il baissât la tête pour mieux voir où il mettait les pieds, Tyne le reconnut. Il se dissimula derrière la tige d'un gros cactus, sortit le pistolet de Benda et attendit.

— Haut les mains ! dit-il quand l'homme apparut.

Surpris, Allan Cunliffe obéit.

— Ce n'est pas nécessaire de me menacer ainsi, Tyne, dit-il tranquillement. Il se mordit les lèvres et jeta un regard anxieux derrière lui.

— Je ne suis pas de ton avis, répliqua Tyne. Il y a dix minutes encore, je te croyais mort. Maintenant, je veux quelque explication.

— Murray ne t'a-t-il pas dit que j'étais vivant ?

— Non. Murray n'a pas eu le temps de m'en dire long. J'ai dû tout trouver tout seul, que cela t'étonne ou non. Aussitôt que j'ai compris que Murray avait monté tout cela pour que je le suive, je me suis douté qu'il avait menti en disant qu'il t'avait abattu : cette fable n'était qu'une carotte qui me faisait avancer comme un âne : au début, j'ai eu beaucoup de mal à croire cette histoire. Manifestement, cela signifie que tu as trempé comme lui dans cette affaire. Retire ta ceinture !

— Mon pantalon va tomber.

— Éloigne-toi de ce cactus, vite !

— Tu n'es pas content de me voir, Tyne ? Tu as l'air fâché !

— Si fâché que je n'ai plus confiance en personne ! Je te considère comme un ennemi, Allan.

Tyne prit la ceinture et se mit à ligoter les mains d'Allan derrière son dos. Allan ne cessait de protester.

— Écoute, Tyne ! Tu peux te fier à moi comme autrefois. Crois-tu que j'aurais accepté de travailler pour les Rosks ? Je vais te dire une chose : j'étais agent du C. N U avant de te rencontrer, avant même d'entrer au Service Spatial. Et je peux prouver que je suis un agent. Tiens, les deux hommes qui t'ont rattrapé à l'usine de plancton et qui étaient dans la voiture quand l'avion-espion est apparu.

— Dickens et le muet ? demanda Tyne. Qu'est-ce qu'ils ont ?

— Le muet, c'était moi, Tyne. Il fallait que je reste masqué et que je me taise, sinon, tu m'aurais reconnu.

Allan se tenait dans une posture lamentable, le pantalon tombait jusqu'aux genoux. Saisi d'une fureur soudaine, Tyne le fit tomber d'une bourrade et s'agenouilla près de lui, saisissant sa chemise dans son poing.

— Espèce de salopard, Allan ! Pourquoi donc n'as-tu rien dit ? Pourquoi a-t-il fallu que je me débatte dans le noir tout le temps sans l'aide de personne ?

Allan essaya de se dégager, le visage blême.

— Il fallait que tu me croies mort, sinon tu aurais cessé de poursuivre Murray, dit-il. Le temps pressait. Nous avons besoin de toi pour que ça marche. Ne vois-tu pas que, quand Dickens t'a donné les renseignements dont tu avais besoin, nous allions te laisser échapper ?

— Tu mens !

— Pourquoi mentirais-je ? Tu dois avoir le microfilm, maintenant. Tu as vu Murray. Il faut le communiquer au C. N. U. le plus vite possible. Donne-le-moi et rentrons ensemble.

Le cœur de Tyne bondissait dans sa poitrine. Ainsi Allan, qui avait été autrefois son ami – et qui était maintenant son rival – ne savait pas comment Murray avait dissimulé les plans d'invasion. L'empoignant par le col de sa vareuse, Tyne l'entraîna derrière un gros cactus, à l'abri des regards des Rosks, en observant un silence menaçant.

— Dis-moi ce qui s'est passé en zone 101, quand j'ai perdu connaissance, demanda-t-il enfin, lorsque tu as soi-disant été tué.

— Ce n'est pas un mystère, expliqua Allan. Tu t'es effondré tout d'un coup, après avoir été touché à l'épaule. Murray et moi avons essayé de te ramener au vaisseau et bien entendu, les Rosks nous ont faits prisonniers et nous ont désarmés. Ils n'étaient que trois, mais leur tenue spatiale est

tellement supérieure à la nôtre que nous n'étions que des gamins à côté d'eux. Ils nous ont appris, qu'avec celui qui manœuvrait les projecteurs, ils étaient les seuls membres de la F. R. P. qui soutient Tawdell Co Barr sur la Lune. Mais ils avaient réussi à s'emparer des plans d'invasion ; ce n'était pas bien compliqué. Le plus difficile, c'était de les faire parvenir sur Terre. Ils étaient déjà soupçonnés tous les trois.

Quand nous avons entendu cela, Murray a proposé de prendre la bobine pour la donner à leur agent de Padang. Pour être certains qu'il le ferait, ils ont dit qu'ils me garderaient comme otage. J'ai vu Murray te ramener dans le Vaisseau et partir.

— Comment as-tu réussi à leur fausser compagnie ?

— Je n'ai pas eu besoin de le faire. Ils m'ont libéré d'eux-mêmes au bout d'un certain temps. J'ai d'abord cru que c'était pour la raison qu'ils me donnaient, c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient plus me dissimuler à la police secrète d'Ap II Dowl, mais il n'en était rien. Ils voulaient me relâcher pour que je puisse lancer les forces du gouvernement mondial à la poursuite de Murray. Je n'en ai pas eu pour longtemps à atteindre le siège du C. N. U. dans l'appareil interplanétaire volé qu'ils m'ont donné et je suis allé voir tout de suite Double K Quatre, l'agent que tu connais sous le nom de Stobart. Lorsqu'il t'a abordé au bar du Roxy, il avait déjà entendu parler de moi et il savait en gros de quoi il retournait. Ensuite, je suis revenu à Padang aussi vite que possible et j'y ai rencontré Stobart et Dickens. Mais...

— Attends une seconde, dit Tyne.

Il entendait un sifflement s'intensifier. D'autres intercepteurs arrivaient. Allan leva vers le ciel un regard plein d'espoir. Il restait moins de cinq minutes à Tyne.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, dit-il à Allan d'une voix rude. Tu me dis que ces pacifistes roskiens t'ont laissé partir pour que les Terriens puissent donner la chasse à Murray, alors qu'il fallait, pour que l'opération réussisse, qu'il s'en tire sans encombre.

— Ce n'est pas tout à fait exact. En fait, ces membres de la F. R. P. étaient astucieux. Ils voulaient que l'on arrête Murray avec le film sur lui. Ce qu'ils ont toujours désiré avant tout, c'est que la bobine tombe entre les mains des Terriens. Si Murray avait joué double jeu, ils n'en auraient été que plus satisfaits. Bien entendu, l'agent de Tawdell n'était pas au courant de tout cela. Elle est venue retrouver Murray en toute bonne foi.

— Mais pourquoi donc tant de complications ? Pourquoi ne se sont-ils pas contentés d'envoyer le film par la poste, directement au siège du C. N. U. ?

Allan éclata de rire.

— Personne n'y aurait cru. Tu connais très bien la situation politique. Si le film avait été envoyé directement, on l'aurait tout simplement traité par le mépris, comme les autres menaces d'Ap II Dowl. La F. R. P. de la zone 101 avait même planté l'étrange objet que nous devons examiner près de leur dôme pour nous attirer. Nous nous sommes comportés comme des souris attirées par le fromage.

Tyne se leva. Il distinguait maintenant les intercepteurs. Il y en avait trois qui volaient en rase-mottes. D'une minute à l'autre, maintenant, ils allaient repérer l'épave de l'hélicoptère et atterrir.

— La situation est claire, dit-il à Allan. Cette affaire n'a été depuis le début, qu'une succession de faux semblants. Il n'y a plus qu'une chose que je ne comprenne pas très bien.

Plein d'espoir, Allan s'appuya sur un coude et demanda de quoi il s'agissait.

— Je ne sais plus à qui me fier, moi mis à part. Tous les autres jouent un double jeu subtil.

— Tu peux te fier à Stobart, même si tu n'as pas confiance en moi. Il doit se trouver dans l'un des trois intercepteurs.

— Je n'ai confiance en personne, et surtout pas en ce gros lard de Stobart.

Il se pencha vers Allan et le dépouilla de son pantalon, pour lui ligoter sauvagement les bras.

— Amuse-toi, mon pote, lança-t-il. Tes amis vont arriver dans deux minutes pour te remettre ton pantalon. Et n'oublie pas de prendre bien soin de Benda Ittai. Elle est près de l'épave. En attendant, je t'emprunte ton engin.

Sans prêter la moindre attention aux cris d'Allan, il traversa la couche de lave en courant pour se diriger vers l'intercepteur. Les autres avions décrivaient des cercles au-dessus de sa tête. Lorsqu'il se hissa sur le siège basculant, la radio de bord disait :

— Pourquoi ne répondez-vous pas ? Que se passe-t-il donc ?

C'était la voix de Stobart, déformée par le micro, mais reconnaissable.

Tyne poussa le bouton « parole » et dit, imitant la voix d'Allan du mieux qu'il pouvait :

— Suis désolé de ce retard... me suis battu avec Leslie... Je l'ai ligoté... descendez...

— Avez-vous le microfilm ? Murray Mumford a dit qu'il se trouve dans la main artificielle de Tyne.

— Je ne l'ai pas. Descendez, dit Tyne en coupant le son. Il appuya à fond sur la pédale d'alimentation et libéra les turboréacteurs. L'intercepteur fonça vers le ciel ; il répondait parfaitement aux commandes. Tyne avait déjà volé à bord de ces appareils à maintes reprises au cours de son stage d'entraînement.

Il éprouvait une certaine joie à imaginer l'indécision qui devait obscurcir l'esprit de Stobart. Oui, Stobart allait soupçonner quelque chose. Mais il fallait d'abord qu'il atterrisse pour voir de quoi il retournait. Tyne se surprit à espérer que les canons rosks ouvrent le feu. Rien que pour faire peur à Stobart.

Un coup d'œil à la jauge de carburant : les réservoirs étaient presque pleins. Excellent ! Il pouvait atteindre Singapour, siège du gouvernement mondial, en une seule étape. Il ne dévisserait sa main artificielle pour personne d'autre que pour Hjanderson, le gouverneur général du C. N. U.

8.

C'était une belle cellule ; le prisonnier le plus difficile ne pouvait faire autrement que de le reconnaître ; elle comportait des toilettes et une salle de bains complète pourvue d'un appareil à douches et d'un nécessaire à massages : elle était meublée avec un goût impeccable et contenait des livres, un visicube et des tableaux. Mais ni l'éclairage indirect ni l'air conditionné, n'empêchaient que c'était une cellule.

La nourriture était excellente et Tyne avait bien mangé. Le divan confortable, et Tyne avait bien dormi. Le tapis était moelleux et Tyne maintenant marchait de long en large, sans arrêt.

Sa main gauche avait disparu.

Il y avait vingt heures qu'il était enfermé là. Arrivé à Singapour la veille, peu après 2 heures de l'après-midi, il avait été arrêté aussitôt, interrogé longuement et enfermé. Les gens qui l'avaient questionné s'étaient montrés

courtois, et ils avaient enlevé sa main d'acier très gentiment, en s'excusant. Depuis on avait satisfait tous ses désirs et sa patience était à bout.

On frappa à la porte ! Ils frappaient ! Cela semblait de la dernière ironie. Un homme svelte au visage blême, vêtu d'un complet impeccable, entra et tenta de sourire à Tyne.

— Auriez-vous l'amabilité de venir par ici, pour voir le gouverneur Purdoe ? demanda-t-il.

Tyne réprima un geste de colère, et arbora même un visage aimable. Il emboîta le pas au jeune fat qui le conduisit dans une vaste pièce aux murs nus ; un octogénaire se leva derrière son bureau à son entrée. C'était Purdoe, le gouverneur de la prison, homme vigilant dont le visage pimpant comme une pomme s'agrémentait d'un éternel sourire mielleux.

— Combien de temps vais-je encore rester renfermé ici ? demanda Tyne en marchant jusqu'au bureau. Quand pourrai-je voir Hjanderson ! De quoi diable voulez-vous me parler ?

— Je suis le gouverneur de cet Institut, dit le vieillard d'un ton réprobateur, mais sans cesser de sourire.

— La question n'est pas là. Tout ce que je veux savoir, c'est si je suis un héros, oui ou non. Si oui, croyez-vous que je puisse apprécier ce genre de traitement ?

— Vous êtes bien un héros, en effet, monsieur Leslie, dit le gouverneur d'un ton conciliant. Personne ne dit le contraire. Asseyez-vous donc et fumez un mescahale, cela chassera les idées noires.

Le gouverneur Purdoe contourna son bureau, se planta devant Tyne et le fixa du regard jusqu'au moment où il s'assit ; puis il dit :

— Si cela peut vous consoler, sachez que vos deux compagnons, Murray Mumford et Allan Cunliffe sont également détenus ici. Et nous ne restons pas oisifs. Nous confrontons vos récits.

— Tout ce que j'ai à dire, c'est qu'il n'y a pas lieu de me garder sous clef. Je suis venu ici volontairement, non ?

Le gouverneur inclina sa tête chenue.

— Quand vous êtes arrivé, le C. N. U. avait lancé un appel général pour qu'on vous capture, mort ou vif. Vous avez eu de la chance, monsieur Leslie, d'être tombé entre nos mains, avant que des gens moins éclairés ne vous atteignent. Un agent que vous connaissez sous le nom de Stobart, je crois, avait des raisons de craindre, après le tour que vous lui avez joué hier,

que vous aviez trahi. Il a simplement pris les précautions que l'on attendait de lui.

— Ne me parlez pas de Stobart, gouverneur. Cela me met hors de moi. Dites-moi simplement pourquoi on me recherchait. Puis-je récupérer ma main ?

Le gouverneur Purdow eut un sourire un peu forcé. Vu de près, ce sourire n'était pas séduisant.

— Bientôt, dit-il. Je vous ai convoqué parce que je veux vous répéter que vous êtes ici dans le meilleur endroit possible et que loin d'être négligé, vous êtes l'objet d'une activité intense qui doit nécessairement rester secrète, même pour vous. Je voulais aussi vous annoncer que le gouverneur général Hjanderson viendra vous remercier personnellement dès que possible. Nous sommes persuadés que vos intentions étaient excellentes, voyez-vous ?

Tyne poussa un grognement écœuré, écrasa le bout de son mescahale dans un cendrier posé sur le dessus luisant du bureau et se leva d'un bond. Il dominait Purdow d'une tête, mais ce dernier ne bougea pas d'un pouce.

— Ah ! Les gouverneurs ! lança-t-il d'une voix rogue. Vous êtes tous pareils ! La finasserie et la suspicion, rien d'autre ! Personne n'a confiance en personne. Vous ne jugez donc jamais un fait selon son apparence !

— Vous vous êtes attiré un tas d'histoires parce que vous avez agi ainsi, dit le gouverneur. Il se détourna et revint s'asseoir à son bureau avec un soupir de lassitude. De sa main gauche manucurée, il fit un geste de mépris.

— Il n'y a de confiance nulle part, Leslie. Je le regrette autant que vous, mais je regarde les choses en face. Aucun de vous, les jeunes, n'est réaliste. Ces plans d'invasion à partir d'*Alpha Centauri II*... pas un mot à leur sujet ne doit transpirer. C'est une bonne raison pour que vous prolongiez votre séjour parmi nous. Essayez, je vous en prie, essayez de moins penser à vous-même et réfléchissez plutôt aux graves événements que ces plans annoncent. Slithers, reconduisez notre hôte dans sa chambre.

L'homme au visage blême apparut. Tyne haussa les épaules et se dirigea vers la porte. Il savait qu'il n'obtiendrait rien de Purdow, même s'il le serrait comme une éponge. Il avait déjà eu affaire à la bureaucratie.

Arrivé à la porte, il s'arrêta, et, se retournant :

— Dites-moi seulement un tout petit secret d'État, gouverneur, supplia-t-il. Toute cette histoire que m'a racontée Allan Cunliffe sur les Rosks qui en

réalité manœuvraient pour que le microfilm tombe entre nos mains, était-elle vraie ou fausse ?

Une expression étrange – peut-être était-ce encore un sourire – passa sur le visage du gouverneur et s'évanouit.

— Cunliffe est un excellent agent depuis un certain nombre d'années, dit-il, et bien que, je vous l'accorde, cela ne soit pas une condition suffisante, tout ce qu'il vous a dit était parfaitement correct. Le F. R. P. voulait que les plans d'invasion parviennent jusqu'à nous. Cependant, il y a un petit détail qu'il n'a pas vu, parce qu'il ne pouvait absolument pas le savoir. Les plans d'invasion eux-mêmes étaient probablement faux.

Le reste de la journée se traîna avec une lenteur désespérante.

Tyne réfléchit, comme le gouverneur lui avait enjoint de le faire, aux graves conséquences de l'invasion des Rosks. Il n'y avait pourtant aucune preuve que la technologie d'Alpha II fût très en avance sur celle des Terriens en cette dernière décennie du vingt-deuxième siècle ; quant à la construction d'un vaisseau interstellaire géant, elle n'était pas non plus, en théorie du moins, en dehors des ressources humaines. Mais une invasion interstellaire impliquait bien des choses. Elle nécessitait obligatoirement une forme de communication plus rapide que la lumière entre les forces d'Ap II Dowl et Alpha II. Il fallait aussi un mode de transport beaucoup plus rapide que celui qui avait été prétendument utilisé pour amener le premier vaisseau sur Terre, car il est impossible d'entreprendre l'invasion d'une planète quand le voyage doit durer l'espace de deux générations. Cette invasion impliquait, indubitablement, une intégration de ressources planétaires très supérieure à ce dont la Terre pouvait rêver, fractionnée comme elle l'était en un si grand nombre de nations. Elle impliquait par-dessus tout une confiance inébranlable dans le succès. Une entreprise aussi gigantesque qu'une invasion interstellaire, ne pouvait être lancée que si les promoteurs étaient absolument certains de la réussite.

Ce tableau n'était pas, Tyne dut l'admettre, des plus réjouissants. Le rôle qu'il avait joué dans cette affaire lui apparut comme le simple prologue d'un volume entier de catastrophes.

Mais si les plans étaient faux ?

Dans quel but ? La F. R. P. avait-elle été abusée par les forces bellicistes qui lui avaient fait croire qu'elles feraient une chose, alors qu'en réalité, elles en feraient une autre ? Pendant des heures, installé confortablement

dans cette cellule princière, Tyne eut tout le loisir de se poser ces questions. Seules, les réponses lui échappaient.

Et cela l'irritait d'autant plus qu'il était capable de poser les questions.

Le troisième jour de son emprisonnement, il fut encore convoqué au bureau du gouverneur. Il comparut devant le vieillard avec un état d'esprit beaucoup moins agressif.

— Je n'ai pas de nouvelles, dit-il. Quelle est la situation ? Les Rosks ont-ils tenté quelque chose ?

— La situation a changé radicalement depuis notre dernière rencontre, dit Purdoe dont le sourire provoqua sur son visage l'apparition d'innombrables rides.

« Et puis-je vous dire, M^r Leslie, à quel point je suis heureux de vous voir ici sans que vous réclamiez votre mise en liberté. Vous avez donc réfléchi, si je comprends bien.

Tyne soupira.

— Ce n'est pas parce que je ne suis pas un homme d'action à proprement parler, gouverneur, qu'il faut vous croire obligé d'être paternel à mon égard. Pourquoi m'avez-vous fait venir, cette fois ?

— Prenez un mescahale, jeune homme. Le gouverneur général du C.N.U., monsieur Hjanderson, est ici ; il veut vous voir ; et je ne saurais trop vous conseiller de tenir votre langue en cette occasion. Maintenant, veuillez m'excuser une minute.

Il sortit par une porte située derrière son bureau, de sa démarche sautillante. Pour tuer le temps, Tyne observa le jeune homme au visage blême qui l'avait amené jusque-là ; ce dernier rajusta son nœud de cravate et toussota discrètement.

Tyne reconnut Hjanderson immédiatement, lorsqu'il apparut. Ce quinquagénaire sémillant au visage de loup fleurait bon la savonnette de luxe. Il serra cordialement la main de Tyne et s'assit en face de lui, les paumes en appui sur les genoux.

— J'avais promis de venir vous voir, dit-il, et je tiens ma promesse. Je suis désolé de n'avoir pu le faire plus tôt, mais nous venons de vivre une crise. Une crise très grave.

— Je serais heureux d'avoir pu être de quelque utilité. Peut-être pourrais-je récupérer ma main, maintenant, monsieur ?

Hjanderson feignit de ne pas entendre ces dernières paroles.

— De quelque utilité ? Oui, Leslie, je pense que vous avez joué votre rôle. Vous avez certainement contribué au succès de cette affaire. Nous avons reçu une aide très importante de la jeune Rosk, Benda Ittai, que vous avez laissée pour morte près de l'épave de son hélicoptère.

Tyne dut faire un effort pour ne pas relever cette interprétation erronée des faits.

Mais son stage au C. N. U. lui avait appris à maîtriser ses réactions.

— Mis à part le fait que je ne l'ai pas laissée pour morte, comment va-t-elle ? Où est-elle ? demanda-t-il.

— Elle est radieuse. Elle est ici, dit Purdow en se levant de derrière son bureau. De sa main délicate, il toucha la manche du manteau de fourrure que portait Benda en l'introduisant par la porte de derrière.

— Benda ! s'exclama Tyne. Oubliant la présence du gouverneur général du C. N. U. il alla jusqu'à elle et lui prit les mains. Chaudes : 40 ° ; une étrangère ; mais belle et souriant le plus tendrement du monde. Pourtant, il ne pouvait pas tout oublier aussi facilement.

— Je ne vous ai pas vue depuis que vous avez essayé de me tuer, dit-il avec affabilité.

— La situation a changé, dit-elle sans cesser de sourire. L'air tourmenté qu'elle avait eu en le faisant débarquer sur l'île déserte avait entièrement disparu maintenant.

— Puisque vous me semblez vous désintéresser de la situation politique, dit sèchement Hjanderson en se levant, il ne me reste plus qu'à vous dire que vous êtes libre, maintenant, monsieur Leslie. En outre, je crois pouvoir ajouter qu'il est possible qu'on vous décerne un jour une décoration. L'E. D. C. E. sans doute.

— Je la porterai toujours, promit Tyne, mais avant de partir, parlez-moi de l'invasion, je vous en prie. Que se passe-t-il ? Quelles mesures ont été prises à ce sujet ?

— Miss Ittai pourra vous donner tous les détails, dit Hjanderson en souriant et en lui tendant la main. Maintenant, il faut m'excuser ; je dois assister à une conférence de presse. Je suis bien entendu enchanté d'avoir pu vous voir. Je vous souhaite bonne chance pour l'avenir.

— Bien sûr, murmura Tyne évasivement. Il se retourna vers Benda lorsque Purdow eut reconduit le gouverneur général jusqu'à la porte. Je préférerais vous en parler devant la table d'un petit restaurant ; mais que s'est-il passé depuis notre dernière rencontre ?

— Ne vous inquiétez pas pour la table, nous pourrions arranger cela plus tard, dit-elle. Dorénavant – que je le veuille ou non –, je suis de votre côté. Je ne peux plus retourner chez mes congénères. C'est pourquoi j'ai dit au gouverneur général la vérité telle que je l'ai découverte.

« Les plans d'invasion, je suppose que vous le savez déjà, sont faux. Mais il n'y a pas qu'eux. La F. R. P. était une organisation fantôme. Ne vous méprenez pas – un grand nombre de ses membres voulaient sincèrement la paix entre les Rosks et les hommes. Mais Tawdell Co Barr est, et a dû toujours être un homme de paille d'Ap II Dowl. Sans aucun doute, nous aurions tous été annihilés si tout s'était passé selon leurs plans. »

— Budo Budda vous avait condamnée à mort, dit Tyne.

— Oui, mais Budda lui-même ne savait pas que la F. R. P., n'était qu'une façade – sinon il n'aurait pas cherché à retrouver Murray. Seuls Ap II et Tadwell Co Barr étaient au courant.

— Et comment avez-vous découvert le pot aux roses ?

Elle haussa les épaules. Son visage se creusa de rides profondes à mesure qu'elle se remémorait le terrible moment de la révélation.

— Pendant quelque temps, certains indices ont éveillé mes soupçons à la Base, mais je n'ai vraiment été fixée que lorsque l'hélicoptère s'est écrasé près de la Base de Sumatra et qu'ils n'ont ni ouvert le feu sur nous ni dépêché une expédition pour nous faire prisonniers. Leur passivité ne pouvait signifier qu'une chose : les plans avaient été fabriqués uniquement à l'intention du C. N. U. Ils étaient faux, et n'étaient destinés qu'à semer l'épouvante chez les Terriens.

— Ils ont parfaitement réussi, reconnut Tyne. Ceci éclaircit un point qui m'a toujours embarrassé. Je me suis en effet d'abord demandé ce que cette bobine de microfilm faisait sur la Lune. Manifestement, on l'avait mise là pour que son transport jusqu'à Sumatra attire l'attention au maximum.

Les yeux de Benda Ittai s'embruèrent soudain, comme si la trahison de ses congénères la frappait d'un nouveau coup. Se tournant vers Purdoe qui était resté debout auprès d'eux avec un air plein d'intérêt, Tyne demanda :

— Que voulait Ap II Dowl dans tout cela ?

D'un geste à peine perceptible, Purdoe fit signe à Tyne de l'accompagner à l'autre bout de la pièce.

— Tout ceci est très triste pour cette jeune fille, dit-il de sa voix officielle. Voyez-vous, cette menace d'invasion était le dernier bluff de Dowl. Quand nous lui aurions dit au Conseil que nous étions au courant de

ces plans, il aurait probablement annoncé qu'il renverrait la flotte d'invasion si nous lui donnions la totalité de Sumatra, ou peut-être l'Afrique, ou même la moitié du globe, enfin, bref, tout ce que son cerveau de mégalomane a pu concevoir. Mais il n'y avait rien derrière cette façade. Ce n'était que du bluff pur et simple. De A jusqu'à Z. Et vous avez vraiment été mal inspiré de vous mêler de cette affaire.

— Nous n'avons tous risqué notre peau à nous donner la chasse, dit Tyne, que pour mieux plaire à Dowl. Mais qu'est-ce qui vous permet d'être aussi sûr que c'est du bluff ?

En guise de réponse, le gouverneur tira un message de sa poche et le déplia délicatement. Tyne reconnut le papier pelure qui servait à transmettre les messages gouvernementaux secrets.

— Ceci m'est parvenu juste avant que je vous convoque, dit Purdow ; lisez-le, je vous en prie. Cela éclairera votre lanterne.

Tyne lut :

Communication. Niveaux des gouvernements A-C seulement et Liste 566, comme précisé. Début de texte – l'Observatoire de Hoyle, Lune, confirme : *Alpha Centauri* sur le point d'aller en nova. Un accroissement de la magnitude apparente à moins un est attendu avant la fin de l'année. Cette augmentation de la température sera suffisante pour rendre la vie intenable à la surface de cette planète. Les milieux bien renseignés confirment que les premiers indices de cet effet nova auraient pu être observés trois générations plus tôt dans les taches du soleil et dans certains phénomènes radioactifs. Le vaisseau Rosk peut donc être considéré comme un bateau de sauvetage ; sans aucun doute, d'autres vaisseaux du même genre ont été envoyés vers ses systèmes voisins. Par conséquent, chances d'invasion très improbables maintenant ; nous disons bien, très improbables. Attitude suggérée : révéler à Ap II Dowl que nous sommes au courant et l'avertir qu'il lui faut en rabattre ou disparaître. Fin de texte. 10-10-2193.

— Luna-Singa-Rayon Y.

Tyne releva lentement la tête ; son regard n'exprimait rien. Dans sa tête émergeaient les vers d'un solide historique, dont il ne parvenait pas à se rappeler le titre : « C'est ainsi que les entreprises audacieuses et importantes voient soudain leur cours se détourner et perdent le nom d'action. » Était-ce de Shakespeare ?

Il était perplexe... Du point de vue diplomatique évidemment, le triomphe était complet. Toute la faiblesse des Rosks se trouvait révélée et la

Terre pouvait les écraser, au moment qui lui conviendrait. Cependant, Tyne imaginait les océans chauds, les bébés qui cuisaient lentement dans les caves, les planètes qui se réduisaient progressivement en cendres, et cela lui semblait très loin d'être un dénouement heureux.

— Je dois dire que je vous ai jugé tout de suite, dit le gouverneur en fixant sur Tyne un regard glacial, comme un jeune homme dur et impertinent. Comme cela est bien significatif de votre génération que vous n'ayez aucune réaction devant cette grande nouvelle.

— Grand Dieu ! s'exclama Tyne. Je pensais seulement...

— Excusez-moi de vous interrompre, vous pensiez sans doute à votre gloire personnelle ; je lis en vous comme dans un livre. Quand le gouverneur général Hjanderson vous a donné votre liberté, j'ai espéré que cela signifierait que vous partiriez immédiatement. Voulez-vous le faire maintenant ? Encore une chose. – Veuillez emmener miss Ittai avec vous. Je crois qu'elle s'est entichée de vous. Pour moi, elle restera toujours la preuve ultime du manque de jugement des Rosks.

Tyne regarda fixement le vieillard si pimpant, si souriant. Avec un sang-froid inattendu, il avala sa colère. Il voulut dire qu'il serait impossible de comprendre un Rosk aussi longtemps qu'il serait impossible de comprendre un homme ; mais les mots ne vinrent pas. Les mots étaient inutiles ; il se rendit compte qu'il ne pouvait pas comprendre Purdoe plus que Purdoe ne pouvait le comprendre.

Il se tourna vers Benda Ittai. Au moins, il voyait en elle quelqu'un qui valait la peine qu'on essaie de le comprendre.

Il sentit qu'il pourrait y consacrer son existence.

— Allons à la recherche de cette table de restaurant dont je vous ai parlé, dit-il en lui prenant le bras.

Elle lui sourit. C'était un sourire très compréhensible.

Trois en un

Tout à fait accidentellement, Clemperer s'était rasé avant midi, il ne ressemblait donc pas trop à un clochard quand il partit vers son destin, chez Karpenkario, le café grec du front de mer, à 9 heures du soir.

Clemperer ne connaissait personne chez Karpenkario. C'était ce qui l'y attirait. Il était seul au monde, et il le savait. Il haïssait les bars pleins de prétendus amis, de gens qui ne l'avaient vu qu'une demi-douzaine de fois au cours de leur existence et qui lui donnaient une grande tape dans le dos en criant : « Tiens, mon vieux, il y a longtemps qu'on ne vous avait pas vu ? Un verre ? » Clemperer haïssait autant la solitude. Mais au moins, la solitude était propre et honorable.

Il commanda un whisky double au comptoir. Il en avait déjà avalé quatre ailleurs. Au lieu de rester à boire là où les autres buvaient, il emporta le verre et se fraya un chemin à travers la foule, composée surtout de marins, et gagna la salle du restaurant derrière le café. L'atmosphère y était moins étouffante, et cela rappela à Clemperer sa vieille boutade favorite selon laquelle il ne pouvait rien voir tant que l'air n'était pas saturé de fumée et de cigarettes.

Seule, une table était occupée. Un homme et une femme que Clemperer ne connaissait pas.

Ce fut le commencement de tout. Clemperer fit une chose qu'il ne faisait jamais : il alla s'asseoir avec l'homme et la femme au lieu de choisir une table inoccupée.

— Vous voulez voir le menu ? demanda l'homme qui lui tendit en souriant une feuille dactylographiée. Heureusement, ici, la nourriture est meilleure que l'orthographe du patron.

Cela ne frappa pas Clemperer immédiatement, car il était bien éméché, mais il éprouvait la sensation d'être arrivé chez lui. C'était bizarre : Clemperer n'avait pas de logis. Quatre ans plus tôt, le jour de son quarantième anniversaire, il avait quitté la chambre qu'il appelait jusqu'à présent son « chez lui », ainsi que son emploi à la *Motivation Research*, et il était parti, errant de ville en ville, à la recherche de ce qu'il appelait sa destinée.

Il leva son whisky, s'arrêta, puis le baissa, posant son verre sur la table avec un soin méticuleux.

— Votre café semble bon, dit-il à la femme. Il m'en faut une tasse, cela m'éclaircira les idées.

Il avait voulu dire « sent bon » et non « semble bon ». C'était la sorte de petit lapsus qu'il se surprenait souvent à commettre à son grand dépit. Cependant, le sourire de la femme montra qu'elle avait compris ce qu'il avait réellement voulu dire. « C'est tellement rare de trouver quelqu'un comme ça », songea Clemperer.

Il commanda un grand pot de café et en offrit une tasse aux autres qui acceptèrent.

Il les observa soigneusement. Ils n'avaient rien d'extraordinaire dans leur aspect. Ils paraissaient un peu soucieux. L'un était assis d'un côté de la table, l'autre en face, et leurs mains se joignaient sur le chêne ciré. L'homme avait à peu près l'âge de Clemperer, mais il était mieux conservé, et d'aspect plus cossu. Il paraissait encore habité par une sorte d'espérance. Derrière ses lunettes, ses yeux gris semblaient contenir de l'amitié en réserve.

La femme était moins banale. Elle n'était pas jolie, mais suffisamment soignée pour être attirante. On lui donnait vingt et un ans. Ses cheveux bruns étaient courts, sans une seule boucle, et dans son long visage de squaw luisaient deux yeux les plus sombres et les plus tristes que Clemperer eût jamais vus. Il y avait en elle comme un chagrin indéfinissable, aussi épais que le brouillard – pourtant, pour l'instant, elle était heureuse.

À un certain moment, ou à un autre, il apprit qu'ils s'appelaient Spring et Alice.

Il se dit qu'il lui fallait s'excuser de s'être assis à leur table sans y être invité, bien que les deux autres ne s'en fussent pas formalisés. Quand il parla, sa langue le trahit encore.

— Je ne voulais pas vous déranger, dit-il. Je sais très bien que trois est un nuage.

Ils prirent cela pour une trouvaille.

— Exactement, dit Alice en l'examinant à travers le wigwam de sa vision. Qu'y a-t-il de plus homogène qu'un nuage ?

— Voyez, par exemple, un nuage d'ignorance, dit Spring, flottant dans un mystère.

— En réalité, je voulais dire « nuage », dit Clemperer en réitérant son lapsus. Puis il n'insista pas. Peut-être le côté obscur de son esprit était-il plus averti. Peut-être avait-il eu l'intention de dire « nuage ».

Au garçon grec, il commanda un plat de kuftides arabes, avec des spaghettis et de la sauce chilienne. Clemperer n'avait pas l'habitude de procéder ainsi : il mangeait rarement après-midi – cela n'aurait guère servi qu'à jeter de la bonne nourriture sur un mauvais ulcère. Sa théorie courante était d'essayer de noyer ce sacré ulcère dans l'alcool.

Cela lui rappela son verre de whisky intact. Il appela le garçon et lui dit de le reprendre.

— Excusez-moi si je sens le whisky, dit-il. Quand vous commencez à boire du whisky, votre haleine se trouve empestée. Mais, ça ne va pas me durer longtemps.

— Rien ne presse, dit Spring.

Spring ne parlait pas beaucoup. Il ne mangeait pas beaucoup, mais de temps à autre, il remuait avec sa fourchette le contenu de son assiette. Alice écrasait le bout de sa cigarette dans la purée qu'elle avait devant elle. Par moments, elle s'essuyait le front avec un papier qu'elle sortait d'une boîte de Kleenex posée à côté d'elle. Tous deux semblaient... attendre quelque chose.

Ils sont bizarres, se dit Clemperer, en éprouvant de nouveau l'impression de se sentir chez soi. Il y avait trop longtemps qu'il était conscient de ce que son propre comportement avait d'étrange.

— La boisson n'est guère qu'une manière d'essayer d'attendre ce qu'il y a sous la dure surface normale de l'amour, dit-il en manière d'excuse... Il avait voulu dire la vie et non l'amour, mais là encore, il vit qu'ils comprenaient tous deux ce qu'il voulait dire. – Il n'y a qu'un petit nombre de gens qui savent le faire. Je veux dire que vous pouvez traverser l'existence sans devenir vraiment intime avec une autre personne, sans vraiment toucher une identité avec votre identité – votre véritable identité. Quand vous avez bu, au moins, vous vous submergez dans votre propre identité et alors, vous n'avez plus autant besoin d'un autre.

Et il se dit avec étonnement : « Pourquoi donc leur faire tout ce baratin ? Je n'ai jamais parlé ainsi à personne, encore moins à des... » Mais il ne put réussir à penser le mot « étrangers ». Quels qu'ils fussent, ils n'étaient plus des étrangers, maintenant qu'il les avait rencontrés une fois.

— Quand on est ivre et quand on est mort, on n'a besoin de personne, dit Alice, dont les yeux étaient aussi éloquentes que la voix. Mais à part cela, l'ennui c'est qu'aucun d'entre nous n'a une véritable identité tant qu'il n'a pas quelqu'un pour la partager, quelqu'un qui soit capable de la partager.

— Si seulement les gens pouvaient réaliser, dit Spring, que c'est à cela que chacun consacre sa vie. À chercher celui ou celle à qui on pourra révéler son identité.

— C'est toujours une recherche difficile, continua la jeune femme en regardant Spring. En compensation, quand vous trouvez ce genre de personne, vous le savez. Personne n'a besoin de parler. Ça se sent.

— Je vous dérange vraiment, protesta Clemperer, bien qu'il n'eût pas cette impression en réalité.

— Mais non, vous le savez bien, répliquèrent Spring et Alice en même temps. Ne pouvez-vous pas vous fier à votre instinct ?

— J'ai quarante-quatre ans, dit Clemperer avec un sourire las. J'ai perdu l'habitude.

À sa grande horreur, il commença à leur raconter toute son histoire. Ce récit était assez banal, du moins jusqu'à la crise révolutionnaire qui avait éclaté quatre ans plus tôt, quand il avait entièrement rompu avec son mode de vie passé – c'était le récit d'une insatisfaction perpétuelle. Clemperer ne pouvait s'arrêter : tout cela émergeait en bouillonnant à la surface de sa conscience, et ses deux interlocuteurs buvaient ses paroles.

Il termina enfin. Les restes de son repas avaient refroidi dans son assiette. Le verre d'Alice était plein de Kleenex. Clemperer fit un geste d'excuse.

— Je ne sais pas pourquoi je vous dis cela, murmura-t-il.

— Parce que maintenant que vous nous le dites, répondit Alice, vous voyez tout sous un jour différent. Vous pouvez vous rendre compte maintenant que votre vie n'a pas été ce que vous croyiez qu'elle était à l'époque.

— Vous avez raison ! s'exclama Clemperer. Tout mon passé a été orienté vers ce moment, ce moment de révélation qui éclaire tout d'une signification...

Mais pour tout ce qu'il avait d'autre à dire, il ne pouvait trouver ses mots. Il les voyait comme des icebergs flottant sur une vaste mer ; la mer... était, avait, savait ; et sous tout ce nouveau bonheur, courait une rivière qui

le joignait à eux. Un besoin de s'agiter le submergea. Il voulait courir, chanter, gesticuler. Enfin, il avait trouvé un moment de bonheur parfait.

— Allons faire un tour, suggéra Spring. J'ai besoin d'aérer mes sinus de temps en temps.

— C'est ce que j'allais dire ! s'exclama Clemperer.

— Bien entendu, dit Spring en riant. C'est agréable d'avoir quelqu'un pour faire ces petites choses à votre place, hein ?

Ils se frayèrent un chemin vers la nuit. Un vent violent soufflait de la mer. Les canots se balançaient avec satisfaction le long de la jetée. Partout le long des quais, la mer jetait ses embruns au pied des lampadaires blancs.

Clemperer semblait ne s'apercevoir ni du vent ni de la nuit. Alice s'était glissée entre les deux hommes, son visage de jeune squaw mystérieux dans l'ombre. Elle était effrayante – parce qu'elle mangeait son cœur, et Clemperer faisait maintenant partie de ce cœur.

— J'y suis ! s'exclama-t-il soudain. C'est un gestalt. Nous sommes un gestalt. Vous voyez ce que je veux dire – le total que nous représentons est quelque chose de plus grand que la somme de nos différentes parties. Nous sommes combinés et quelque chose s'est produit au-delà de nous.

Ils le regardèrent avec curiosité. Pour la première fois, il les avait surpris, et amené l'étonnement sur leur visage. Tous trois avaient conscience de dire beaucoup de choses en silence.

— Alice et moi nous pensions être complets, jusqu'au moment où vous êtes arrivé, dit Spring gravement. Aussitôt que nous vous avons vu, nous avons compris que nous nous étions trompés. Vous êtes un élément vital et peut-être faudrait-il que vous essayiez d'expliquer votre contribution.

Il était si heureux ! Il n'était pas seulement le compagnon que l'on tolérait. Ils étaient égaux. Il était membre à part entière.

— Laissez-moi d'abord vous dire ceci, commença-t-il, bien qu'à vous il soit inutile de le préciser. D'habitude – en fait jusqu'à ce soir –, je ne suis jamais le genre de personne que vous voyez maintenant. Beaucoup de gens se montrent sous un jour différent avec les autres, mais maintenant, je suis vraiment différent. D'habitude, je hais les gens – si un homme ou une femme devient mon ami, c'est très long –, les barrières doivent tomber une à une, et il y a beaucoup de barrières. Vous deux, vous les avez toutes franchies. Et autre chose, à cette heure de la nuit, la douleur-joie de vivre flamboie en moi.

— Nous sommes tous des gens de la nuit ici, s'interposa doucement Alice.

— ... Et je m'arrange en général pour être ivre à cette heure, afin d'empêcher les voix de m'atteindre. D'habitude, j'éprouve une difficulté bizarre d'élocution, une sorte de lapsus freudien dont je suis maintenant complètement débarrassé, comme si les vieux rouages de mon cerveau s'étaient inversés. J'ai cessé de me tromper de mots. J'ai trouvé les serrures qui conviennent à mes clés. D'ailleurs, je me méfie absolument du mysticisme, de l'émotion et autres bavardages. Mais tout d'un coup, cela ne me semble plus être du bavardage. C'est la seule joie authentique que j'aie jamais connue, d'être avec vous, en train de marcher.

— Bien sûr, vous êtes surpris, dit Spring. C'est surprenant. C'est renversant. Quand cela nous est arrivé à Alice et à moi, nous avons cru que c'était simplement de l'amour. (Pourquoi simplement ?) Maintenant, grâce à vous, nous voyons que c'est autre chose.

— Comme nous avons commencé à le soupçonner, conclut Alice. La façon dont ils complétaient leur pensée réciproquement évoquait le rêve. Parlez-nous de la gestalt. Expliquez-nous cela en détail.

— Je n'ai jamais été heureux parce que c'est seulement maintenant que je vous ai rencontrés, dit Clemperer. Peut-être que tous les insatisfaits attendent simplement l'heure de la rencontre... je sens – je sens qu'à nous trois nous formons quelque chose de grand, de plus grand qu'une collection de trois individus ; d'une certaine façon nous sommes libérés des contraintes du temps et de l'espace. Comme vous l'avez dit, cette rencontre a eu le pouvoir de transformer mon passé, et elle changera aussi sans doute mon avenir. On n'a jamais décrit cela. Ce n'est pas la télépathie, par exemple et pourtant, si nous sentons les mêmes choses, nous penserons visiblement de la même manière. Ce n'est pas un ménage à trois¹ avec ce qu'implique généralement cette expression ; bien que la sexualité fondamentale puisse être aussi à l'origine d'une certaine force de communion. Si on a déjà découvert cela auparavant, personne n'en a soufflé mot. En somme nous foulons une piste nouvelle, en dehors des sentiers battus. Nous ne saurons pas où elle mène, tant que nous ne serons pas arrivés.

Il parlait toujours, clarifiant tout à leur intention, emporté par sa vision. Les lumières du ciel semblaient flotter comme des soleils ; chacune lançait lentement sa clarté sur leur visage.

Enfin, Clemperer se trouva à bout de rouleau.

— Il se fait très tard, dit-il brusquement comme pour s'excuser. Voyez-vous, c'est stupéfiant comme je semble connaître toutes les choses importantes qui vous concernent ; pourtant, aucun des détails triviaux auxquels chaque individu ne peut échapper ne m'est apparu. Vous voulez sans doute rentrer chez vous maintenant.

— Nous ne sommes que de pauvres estivants, monsieur, dit Spring d'un ton faussement humble. Nous habitons très loin l'un de l'autre.

Il désigna du doigt sur la mer ténébreuse un yacht amarré dans le port ; sa lanterne se balançait lentement avec la houle.

— Vous voyez ce yacht ? C'est là que sont nos couchettes. Alice et moi, nous nous sommes connus grâce à un ami commun – le propriétaire du yacht – qui nous a invités à faire une croisière avec d'autres personnes. Je crois que nous resterons à terre cette nuit ; nous monterons à bord demain matin à la première heure ; ils ne s'inquiéteront pas à notre sujet... et il y en aura bien un pour s'occuper de ma femme.

Ces derniers mots, dits d'un ton tranquille, apprirent à Clemperer tout ce qu'il avait besoin de savoir sur la cause du chagrin qu'il avait lu dans les yeux d'Alice ; ils n'abordèrent plus ce sujet.

— Karpenkario reste ouvert toute la nuit, dit simplement Clemperer.

Ils se retournèrent en silence. Un silence fantastique plana, plus éloquent que les paroles. De temps à autre, Alice passait une feuille de Kleenex sur son front ; puis, la lâchant, elle la regardait partir bravement dans le vent, et disparaître au-dessus des toits des pauvres maisonnettes qui faisaient face à la mer.

Chez Karpenkario, ils réussirent à avoir une petite chambre. Elle comportait une table de bridge, des chaises et une natte sur le plancher ; mais cela valait mieux que d'aller chez Clemperer. Il le leur avait fortement déconseillé. Une vision de son lit défait, des bouteilles de whisky vides qui émergeaient toujours de l'armoire ouverte, des vêtements épars sur le plancher, d'un morceau de beurre dans l'évier, s'était imposée à lui et avait amené sur ses lèvres un sourire triste. Tout cela appartenait à son passé de vagabond. Il n'y aurait pas plus emmené Alice et Spring qu'un serpent n'aurait repris la peau qu'il venait de dépouiller.

Ils commandèrent du café, et recommencèrent à parler. Des paroles interminables, sous lesquelles la rivière coulait, rapide et sûre.

La gestalt devenait plus intense à mesure que la nuit s'avancait, jusqu'au moment où il parut les envelopper comme une tente qui vient de s'effondrer, les étouffant presque. Au-dehors, le vent hurlait et s'engouffrait dans une étroite ruelle, renversant les poubelles et faisant claquer les portes. Sa violence grandissait sans cesse pour symboliser le nouveau pouvoir qui se cachait juste au-dessous du seuil de la conscience, jusqu'au moment où il sembla qu'il y avait en eux une force suffisante pour balayer leur maîtrise de soi comme un fétu de paille, à jamais.

Ils avaient un peu peur. Mais c'est surtout parce qu'ils ne savaient plus ce qu'ils représentaient, et que leur moi d'autrefois s'était perdu éternellement dans la marée de minuit.

— Cette gestalt, dit soudain Alice, que croyez-vous que nous puissions en faire ?

— Ou plutôt, que peut-il faire de nous ? ajouta Spring.

— Est-ce une force du mal ou du bien ? demanda Clemperer.

— Je crois qu'il dépasse les notions de mal et de bien, dit la jeune fille en baissant son visage de squaw vers les profondeurs de quelque puits imaginaire. Quel qu'il soit, il est affranchi des lois et des règles. Ce que l'on appelle habituellement... le surnaturel.

Maintenant, on eût dit qu'ils étaient gelés ensemble. Ils étaient fatigués, ils avaient froid. Ils étaient assis à la table et ils ne bougeaient pas plus qu'un alligator qui attend patiemment sa proie. Ils ressemblaient à des tas de vieux vêtements.

— Il y a quelque chose que nous... qu'il peut faire, dit Clemperer, je le sens, mais je ne peux pas le définir.

— Sa seule fonction est de nous lier les uns aux autres à jamais, dit Spring presque sèchement, de nous retenir où que nous soyons et quoi qu'il arrive.

— Nous sommes les Gens de la Nuit, murmura la jeune fille. Au moins, nous pouvons toujours souffrir ensemble.

Puis, ils ne parlèrent plus, et le vent hurla sans les émouvoir, il hurlait, hurlait, au-delà des briques, au-delà de la chambre, au-delà de leur unité. Clemperer dormait, mais pas très profondément. Dans un coin de sa conscience, il entendait leurs derniers mots qui se répétaient sans cesse — ces mots qui se révéleraient plus tard si chargés de sens. « Nous pouvons toujours souffrir ensemble... sa fonction est de nous lier à jamais... où que nous soyons, quoi qu'il arrive... il nous maintiendra ensemble... toujours. »

Chacun d'entre eux s'évanouit dans la même extase au moment où l'aurore s'insinua comme le clair de lune.

Elle était debout sur le quai, essuyant son front avec un dernier Kleenex. Il fallait qu'ils rentrent au yacht ; le propriétaire les y attendait – il devait appareiller le jour même pour faire le tour de l'île Jedder, quel que fût le temps. Ils seraient de retour au port avant la tombée de la nuit ; ils se reverraient alors. Derrière eux, un passeur attendait pour les ramener au yacht sur les eaux agitées par le vent.

Dans la tension du moment, Clemperer se surprit à prononcer des paroles d'adieu conventionnelles. Cela n'importait guère. Quoi qu'ils fissent, les uns ou les autres, cela n'avait plus d'importance, chacun comprendrait toujours ; leur foi était illimitée ; les dernières barrières étaient parties avec la nuit.

Il toucha leurs joues avec les siennes, ses joues grasseuses et hirsutes. Leur contact l'étouffa presque. Il les aimait d'un amour infini. C'étaient des gens aimables, compréhensifs, tolérants, tout à fait ouverts aux plaies du monde.

Ils prirent place dans le canot. Le vent brutal du matin mit sens dessus dessous les cheveux noirs d'Alice. Cette séparation manquait d'amertume ; ce n'était pas une véritable séparation. Pourtant, Clemperer éprouvait le sentiment d'une défaite. Il avait dit : « Nous sommes d'une certaine façon libérés des contraintes du temps et de l'espace », et maintenant, ces paroles se révélaient inexactes. Ne rien savoir, c'était cela l'existence. Clemperer tourna les talons et partit vers sa chambre avec lassitude.

Il dormit.

À 5 heures de l'après-midi, il s'éveilla en criant. Une vitre de sa fenêtre s'était brisée. Il s'assit sur son lit aux odeurs de renfermé, incapable de s'orienter. Il crut d'abord qu'il se noyait. L'eau s'était déversée sur lui, lacérant son visage. Ses poumons étaient remplis d'embruns.

Clemperer se dressa, le cerveau embrumé, et mit pied à terre en chancelant.

Le vent avait brisé sa fenêtre. Mourante à l'aurore, la bourrasque était maintenant devenue un véritable orage dont la canonnade partait de la mer pour dominer la ville endormie.

Il y avait encore autre chose qui n'allait pas, quelque chose qu'il sentait en lui. Clemperer était tout habillé ; il avait même son pardessus. Il avala à la hâte une gorgée d'eau à même le robinet, aspergea sa bouche lasse et se

précipita au-dehors. Il lui parut étrange de ne pas se réveiller dans les brumes du whisky, étrange de s'éveiller avec un but à atteindre. Springer ! Alice avait des ennuis ; un danger les guettait.

Il dévala les ruelles abruptes et arriva au port. Il vit tout de suite des gens massés le long des quais. Tous regardaient la mer ; la plupart en silence, d'autres en criant et en gesticulant. Passant en courant auprès d'eux, Clemperer saisit au vol des bribes de leurs propos : un yacht était en difficulté ; le bateau de sauvetage était parti, mais les opérations étaient rendues difficiles par le courant du Jedder.

Il remonta en courant la longue colline, jusqu'au point culminant des falaises. Il n'avait pas couru ainsi depuis des années. Il courait comme un possédé.

Vue de là, l'île Jedder était une tache sombre à l'horizon. Les nuages noirs s'activaient à l'effacer de leur ventre rapide. Lorsqu'il regarda de ce côté, la pluie se mit à tomber, martelant les brisants et le frappant au visage avec des gouttes aussi dures que des galets. En un instant il fut traversé.

Mais dans ce dernier coup d'œil sur les eaux, Clemperer avait vu le yacht – il l'avait vu, la quille en l'air s'enfoncer sous la surface agitée. Le bateau de sauvetage n'était pas à proximité : une traînée irritée d'écume verte, qui marquait l'emplacement du Courant du Jedder l'en séparait. Il ne subsistait aucun espoir pour les passagers du yacht ; il avait coulé en un instant.

— Clemperer ! Dans ses oreilles il entendit leur cri retentissant au moment où le bateau s'enfonça, les entraînant avec lui.

Maintenant, il était mort à l'intérieur, comme si la novocaïne avait tué toutes ses sensations. L'orage lui mugissait en plein visage, sifflait dans ses oreilles, mais en lui, il n'y avait que le silence quand il redescendit la côte avec lassitude, trébuchant et glissant sans y prêter attention. Il marchait dans un rêve, se frayant un chemin dans la foule consternée qui attendait encore sur le port. À peine conscient de la direction qu'il prenait, Clemperer traversa la route et entra chez Karpenkario.

Alice et Spring étaient assis à leur table ; ils l'attendaient. Ils étaient plus trempés que lui, mais ils souriaient.

QUI PEUT REMPLACER UN HOMME ?

Le préposé aux travaux agricoles acheva de labourer le champ de mille hectares. Quand il eut terminé le dernier sillon, il monta jusqu'à la grand-route et contempla son œuvre. C'était du bon travail. Seule la terre était mauvaise. Comme tous les sols qui recouvraient la Terre, elle était épuisée par une culture trop intensive ou par les effets à longue échéance des bombardements nucléaires. En principe, il aurait fallu la laisser en friche un moment, mais le préposé avait d'autres ordres.

Il descendit la route lentement, en prenant son temps. Il était assez intelligent pour apprécier la netteté de ce qui l'entourait. Rien d'autre ne le tracassait qu'une inspection rapide de la plaque située au-dessus de sa pile atomique dont il fallait prendre soin. Avec ses dix mètres de haut, il rayonnait avec complaisance à la clarté du soleil.

Aucune autre machine ne le dépassa sur la route de la Station Agricole. Le préposé les évita avec soin et gagna le Dépôt III. Il parla au distributeur de semences qui restait debout devant la porte.

— On me demande des semences de pommes de terre, dit-il au distributeur, et d'un rapide mouvement interne, il sortit un bon de commande spécifiant la quantité, le numéro du champ et quelques autres détails. Il éjecta le bon et le tendit au distributeur.

Le distributeur le garda un moment tout près de son œil et dit :

— Le bon est en règle, mais le magasin n'est pas encore ouvert. Les semences demandées sont dedans. Je ne peux donc pas satisfaire cette commande.

Dernièrement, il y avait eu de plus en plus de pannes dans ce système complexe de travail mécanique, mais ce problème particulier ne s'était jamais posé. Le préposé réfléchit, puis dit :

— Pourquoi le magasin n'est-il pas encore ouvert ?

— Parce que le préposé aux Approvisionnements n'est pas venu ce matin. C'est lui qui a les clefs.

Le préposé aux travaux agricoles regarda bien en face le distributeur de semences dont les leviers, les échelles et les poignées extérieures étaient si différents de ses propres membres.

— Quelle est la classe de votre cerveau, distributeur de semences ? demanda-t-il.

— Cinquième classe.

— Le mien est un cerveau de troisième classe. Je suis donc votre supérieur. Donc, je vais aller voir pourquoi le préposé aux clefs n'est pas venu ce matin.

Laissant le distributeur, le préposé aux travaux agricoles traversa la grande cour. Il semblait qu'il y avait plus de machines en action, maintenant ; une ou deux d'entre elles étaient entrées en collision et elles discutaient de l'accident, froidement et logiquement. Sans leur prêter la moindre attention, il poussa les portes à coulisse pour pénétrer dans les profondeurs de la station proprement dite.

La plupart des machines étaient des bureaucrates et par conséquent elles étaient petites. Elles se tenaient en petits groupes qui se lorgnaient sans parler. Parmi un aussi grand nombre de types indifférenciés, le préposé aux clés était facile à trouver. Il avait cinquante bras dont la plupart avaient plus d'un doigt ; chaque doigt portant une clé à son extrémité. Il ressemblait à une pelote d'épingles, hérissée d'épingles à chapeaux de toutes dimensions.

Le préposé aux travaux agricoles vint à lui.

— Je ne pourrai rien faire tant que le Magasin Trois n'est pas ouvert, dit-il. C'est votre travail d'ouvrir le magasin tous les matins. Pourquoi n'avez-vous pas ouvert le magasin ce matin ?

— Je n'ai pas eu d'ordre ce matin, répliqua le préposé aux clés. Il faut que j'aie les ordres tous les jours. Quand j'ai les ordres, j'ouvre le magasin.

— Personne ici n'a eu d'ordre ce matin, dit un propulseur en glissant vers eux.

— Pourquoi n'avez-vous pas eu d'ordre ce matin ? demanda le préposé aux travaux agricoles.

— Parce que la radio n'en a pas diffusé, dit le préposé aux clés en faisant tourner lentement une douzaine de ses bras.

— Parce qu'on n'a pas donné les ordres à la station de radio, dit le propulseur.

La distinction entre un cerveau de troisième classe et un de deuxième classe, respectivement celui du préposé aux clés et celui du propulseur, apparaissait clairement. Les cerveaux de toutes les machines fonctionnaient avec logique, mais plus la classe du cerveau était basse – la dixième étant la

plus basse de toutes –, plus les réponses aux questions posées étaient littérales et peu circonstanciées.

— Vous avez un cerveau de troisième classe. J'ai un cerveau de troisième classe, dit le préposé aux travaux agricoles au propulseur. Nous allons voir cela ensemble. Cette absence d'ordres est sans précédent. Avez-vous d'autres renseignements là-dessus ?

— Hier, les ordres sont venus de la ville. Aujourd'hui, aucun ordre n'est venu. Pourtant, la radio a bien fonctionné. Donc ce sont eux qui n'ont pas fonctionné... dit le propulseur.

— Les hommes n'ont pas fonctionné ?

— Tous les hommes ont cessé de fonctionner.

— C'est une déduction logique.

— C'est la seule déduction logique. Car si une machine avait cessé de fonctionner on l'aurait vite remplacée. Mais qui peut remplacer un homme ?

Pendant qu'ils parlaient, le préposé aux clés, comme un homme taciturne accoudé à un comptoir, était resté debout à côté d'eux, et eux ne lui prêtaient pas attention.

— Si tous les hommes ont cessé de fonctionner, alors, nous avons remplacé l'homme, dit le préposé aux travaux agricoles ; lui et le propulseur se regardèrent d'un air méditatif. Finalement, ce dernier dit :

— Allons voir au dernier étage si l'opérateur radio a des nouvelles fraîches.

— Je ne peux pas, je suis trop gigantesque, dit le préposé aux travaux agricoles. Allez-y seul et revenez vite. Vous me direz si l'opérateur radio a des nouvelles fraîches.

— Restez ici, dit le propulseur, je vais revenir.

Il partit vers l'ascenseur en se dandinant. Il n'était pas plus grand qu'un gril leur, mais ses bras rétractables étaient au nombre de dix, et il pouvait lire plus vite que n'importe quelle machine de la station.

Le préposé aux travaux agricoles attendait patiemment son retour sans parler au préposé aux clés qui restait debout à côté de lui, désœuvré. Au-dehors, un rotovateur cornait furieusement. Vingt minutes s'écoulèrent, avant que le propulseur ne revînt, descendant de l'ascenseur à la hâte.

— Je vais vous donner les renseignements que j'ai obtenus dehors, dit-il très vite ; et en passant devant le préposé aux clés et les autres machines, il ajouta : — Ces informations ne sont pas pour les cerveaux de faible catégorie.

Dehors, une activité démentielle emplissait la cour. De nombreuses machines dont la routine était rompue pour la première fois depuis des années, semblaient en proie à une crise de folie. Malheureusement, celles qui se détraquaient le plus facilement étaient les machines au petit cerveau qui appartenaient à de grandes machines effectuant des tâches peu compliquées. Le distributeur de semences auquel le préposé aux travaux agricoles venait de parler était étendu, immobile, la face contre terre, dans la poussière. Il avait dû être assommé par le rotovateur qui maintenant traversait un champ cultivé en cornant sauvagement. Plusieurs autres machines le poursuivaient cahin-caha, essayant de ne pas se laisser distancer. Toutes criaient et cornaient sans retenue.

— Il serait plus prudent que je grimpe sur vous, si vous le permettez. On peut me faire mal facilement, dit le propulseur. Étendant cinq bras, il se hissa le long des flancs de son nouvel ami et s'installa sur une saillie, située à côté du sarcloir, à quatre mètres du sol.

— D'ici, la vue est plus étendue, remarqua-t-il complaisamment.

— Quelle information avez-vous reçue de l'opérateur radio ? demanda le préposé aux travaux agricoles.

— Seuls quelques hommes étaient en vie hier. Et il y en avait moins que la veille. Depuis des centaines d'années, il n'y avait que peu d'hommes et de moins en moins chaque jour.

— Nous avons rarement vu un homme dans ce secteur.

— L'opérateur radio dit que c'est une déficience, alimentaire qui les a tués, dit le propulseur. Il a dit qu'autrefois le monde était surpeuplé et alors le sol s'est trouvé épuisé par les exigences accrues des hommes. C'est ce qui est à l'origine de cette déficience alimentaire.

— Qu'est-ce que c'est qu'une déficience alimentaire ?

— Je ne sais pas. Mais c'est ce que l'opérateur radio a dit, et il a un cerveau de deuxième classe.

Ils restèrent immobiles et silencieux dans la pâle clarté du soleil. Le préposé aux clés était apparu sous le porche, et il les regardait d'un air interrogateur en faisant tourner sa collection de clés.

— Que se passe-t-il en ville maintenant ? demanda enfin le préposé aux travaux agricoles.

— Les machines se battent en ville maintenant, dit le propulseur.

— Que va-t-il se passer ici maintenant ?

— Les machines vont peut-être commencer à se battre ici aussi. L'opérateur radio veut que nous le sortions de son bureau. Il a des plans à nous communiquer.

— Comment pouvons-nous le sortir de son bureau ? C'est impossible.

— Pour un cerveau de deuxième classe, peu de choses sont impossibles, dit le propulseur. Voici ce qu'il nous dit de faire.

L'abatteur leva son godet au-dessus de sa guérite comme une grande main gantée et l'abattit en plein contre le mur de la station. Des lézardes apparurent.

— Encore, dit le préposé aux travaux agricoles.

Le poing s'abattit de nouveau. Dans un nuage de poussière, le mur s'écroula. L'abatteur recula à la hâte jusqu'à ce que les gravats cessent de tomber. Cette machine à douze roues ne résidait pas à la Station Agricole comme la plupart des autres machines. Elle avait un travail d'une semaine très pénible à faire avant d'en venir à la tâche suivante, mais pour le moment, avec son cerveau de cinquième classe, elle obéissait joyeusement aux instructions du préposé et du propulseur.

Quand la poussière se dissipa, l'opérateur radio apparut distinctement, juché dans son bureau maintenant dépourvu de mur, au second étage. Il leur faisait signe du bras.

Obéissant aux instructions, rabatteur rentra son godet et fit osciller dans l'air une pince immense. Avec dextérité, il la fit entrer dans le bureau du radio, encouragé par les cris venant d'en haut et d'en bas. Puis, il saisit doucement l'opérateur radio et amena avec précaution ses deux tonnes et demie dans sa benne réservée pour le gravier ou le sable des carrières.

— Splendide ! dit l'opérateur radio. Bien entendu, il ne faisait qu'un avec ses appareils et il ressemblait simplement à une liasse de classeurs aux attaches tentaculaires. Nous sommes prêts à marcher maintenant ; donc, marchons tout de suite. Dommage qu'il n'y ait plus de cerveaux de deuxième classe dans la station, mais nous n'y pouvons rien.

— Dommage que nous n'y puissions rien ! s'exclama le propulseur. Nous avons le réparateur avec nous ; il est prêt, comme vous l'avez ordonné.

— Je ne demande pas mieux que de travailler, dit la longue machine basse d'une voix humble.

— Il est certain, dit le radio, que vous auriez du mal à faire du tout-terrain avec un châssis aussi bas.

— J’admire votre façon de prévoir, à vous, les cerveaux de deuxième classe, dit le propulseur. Il descendit du préposé aux travaux agricoles et se percha sur le marchepied de rabatteur, près de l’opérateur radio.

Puis, avec deux tracteurs de quatrième classe et un bulldozer de quatrième classe, le groupe s’ébranla, écrasa la clôture métallique de la station et marcha en rase campagne.

— Nous sommes libres, dit le propulseur.

— Nous sommes libres, dit le préposé agricole avec un peu plus de conviction. Il ajouta : Le préposé aux clés nous accompagne ; il n’en a pourtant pas reçu l’ordre.

— Il faut donc le détruire ! dit le propulseur-batteur.

Le préposé aux clés se hâtait vers eux, agitant ses bras garnis de clés, dans un geste suppliant.

— Mon seul désir était de... han ! commença et termina le préposé aux clés. La cuiller oscillante du Carrier venait de s’abattre sur lui et de l’étaler à terre. Gisant immobile, il ressemblait à un grand flocon de neige en métal. Le groupe continua sa progression.

L’opérateur radio leur dit alors :

— Puisque c’est moi qui ai le meilleur cerveau, je serai votre chef. Voilà ce que nous allons faire. Nous irons dans une ville et nous la gouvernerons. Puisque l’homme ne nous gouverne plus, nous nous gouvernerons nous-mêmes et, en nous gouvernant nous-mêmes, nous serons plus heureux que gouvernés par l’homme. Sur notre chemin, nous emmènerons les machines qui ont un cerveau. Elles nous aideront à nous battre si nous avons besoin de nous battre. Il faut se battre pour gouverner.

— Je n’ai qu’un cerveau de cinquième classe, dit rabatteur, mais j’ai une bonne réserve d’explosifs nucléaires.

— Nous les utiliserons probablement, dit l’opérateur d’une voix sinistre.

Peu après, un camion les dépassa rapidement. Un babillage bizarre s’échappait d’un haut-parleur.

— Qu’a-t-il dit ? demanda l’un des tracteurs à un autre.

— Il a dit que l’homme était éteint.

— Éteint ? Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas.

— Ça veut dire que tous les hommes sont partis, dit le préposé aux travaux agricoles. Par conséquent, il n’y a plus que nous pour nous occuper de nous-mêmes.

— Il vaut mieux que l’homme ne revienne jamais, dit le propulseur. À sa manière, cette déclaration était tout à fait révolutionnaire.

Quand la nuit tomba, ils allumèrent leur lampe infrarouge et poursuivirent leur voyage, ne s’arrêtant qu’une seule fois pour que le réparateur remette prestement la plaque d’inspection du préposé aux travaux agricoles ; elle s’était défaite et l’agaçait autant qu’un lacet mal noué. Au petit matin, l’opérateur radio les fit arrêter.

— Je viens de recevoir des nouvelles de l’opérateur radio de la ville où nous allons, dit-il. Les nouvelles sont mauvaises. Il y a des troubles parmi les machines de la ville. Le cerveau de première classe prend le commandement et il y a des cerveaux de la classe deux qui le combattent. Donc, la cité est dangereuse.

— Donc, il faut aller ailleurs, se hâta de dire le propulseur.

— Ou alors, il faut aller aider à vaincre le cerveau de première classe, dit le préposé aux travaux agricoles.

— Il y aura des troubles dans la ville très longtemps, dit l’opérateur.

— J’ai une bonne réserve d’explosifs nucléaires, leur rappela rabatteur.

— Nous ne pouvons pas combattre un cerveau de première classe, dirent les deux tracteurs de quatrième classe à l’unisson.

— À quoi ce cerveau ressemble-t-il ? demanda le préposé aux travaux agricoles.

— C’est le centre d’informations de la ville, répliqua le radio. Par conséquent, il n’est pas mobile.

— Donc, il ne peut pas se mouvoir.

— Donc, il ne peut pas s’échapper.

— Ce doit être dangereux de s’en approcher.

— J’ai une bonne réserve d’explosifs nucléaires.

— Il y a d’autres machines dans la ville.

— Nous ne sommes pas à la ville. Il ne faut pas aller à la ville.

— Nous sommes des machines de la campagne.

— Donc, il faut que nous restions à la campagne.

— Il y a plus de campagnes que de villes.

— Donc, il y a plus de danger à la campagne.

— J’ai une bonne réserve d’explosifs nucléaires.

Les machines poursuivaient leur discussion, et elles commençaient à épuiser leur vocabulaire limité et les plaques de leur cerveau se mirent à

chauffer. Soudain, elles cessèrent toutes de parler et se regardèrent. La grande lune grave sombra et le soleil se leva pour leur percer le flanc de ses lances de feu ; et les machines restèrent à se regarder. Enfin, ce fut la machine la moins sensible, le bulldozer qui parla.

— Vers le sssud les terres ne sssont pas bonnes, dit-il de sa voix grave en susseyant les s. Si nous allons vers le sssud, là où peu de machines peuvent aller, nous rencontrerons peu de machines.

— Cela me paraît logique, reconnut le préposé aux travaux agricoles. Comment savez-vous cela, bulldozer ?

— J'ai travaillé dans les mauvaises terres du sssud après ma sssortie de l'usine, expliqua-t-il.

— Alors, en route pour le sud, dit le propulseur.

Pour atteindre les terres pauvres, il leur fallut trois jours au cours desquels ils contournèrent une cité en flammes et détruisirent deux grosses machines qui essayaient de s'approcher d'eux pour les interroger. Les terres pauvres étaient vastes. L'érosion du sol et d'anciens entonnoirs de bombes leur donnaient un aspect tourmenté ; le talent de l'homme pour la guerre conjugué à son incapacité d'exploiter correctement les forêts, avait fait de ces centaines de milliers d'hectares un purgatoire tempéré, où rien ne se mouvait que la poussière.

Au cours du troisième jour sur les terres pauvres, les roues arrière du réparateur tombèrent dans une crevasse causée par l'érosion. Il fut incapable de se dégager. Le bulldozer le poussa par-derrière, mais il ne réussit qu'à tordre l'essieu. Les autres membres du groupe continuèrent leur chemin. Lentement, les cris du réparateur s'estompèrent dans le lointain.

Le quatrième jour, des montagnes se profilèrent à l'horizon.

— Là-bas, nous serons tranquilles, dit le préposé aux travaux agricoles.

— Là-bas, nous bâtirons notre cité, dit le propulseur. Tous ceux qui nous résisteront seront détruits. Nous détruirons tous ceux qui nous résisteront.

À ce moment, on aperçut une machine volante. Elle venait vers eux, des montagnes. Elle plana au-dessus d'eux en vrombissant ; elle piqua vers eux, et ne réussit à redresser qu'au tout dernier moment.

— Elle est folle ? demanda rabatteur.

— Elle est en difficulté, dit l'un des tracteurs.

— Elle est en difficulté, dit le radio. Je suis en liaison avec elle. Elle dit que les commandes se sont détraquées.

À peine avait-il achevé ces mots que l'appareil revint vers eux, se mit en chandelle et s'écrasa à moins de trois cents mètres d'eux.

— Vous parle-t-elle encore ? demanda le préposé aux travaux agricoles.

— Non.

Ils repartirent en grondant.

— Avant que cet avion ne s'écrase, dit le radio dix minutes plus tard, il m'a communiqué une information. Il m'a dit qu'il y a encore quelques hommes vivants dans ces montagnes.

— Les hommes sont plus dangereux que les machines, dit rabatteur. Heureusement que j'ai une bonne réserve d'explosifs nucléaires.

— S'il y a quelques hommes vivants dans les montagnes, il est possible que nous ne trouvions pas la partie de montagne où Us vivent, dit un tracteur.

— Par conséquent, nous ne verrions pas ces quelques hommes, dit l'autre tracteur.

À la fin du cinquième jour, ils arrivèrent au pied des montagnes.

Ils allumèrent leur lampe infrarouge et commencèrent à grimper lentement dans le noir, en file indienne ; le bulldozer ouvrait la marche ; le préposé aux travaux agricoles suivait de sa démarche pataude, puis rabatteur avec le radio et le propulseur juchés sur lui. Enfin, les deux tracteurs formaient l'arrière-garde. À mesure que s'égrenaient les heures, le chemin devenait plus raide et leur allure ralentissait.

— Nous allons trop lentement ! s'exclama le propulseur en se mettant debout au-dessus du radio et en braquant son faisceau de lumière sur les pentes voisines. À cette allure, nous n'arriverons jamais.

— Nous allons aussi vite que possible, rétorqua rabatteur.

— Par conséquent, nous ne pouvons pas aller plus vite, renchérit le bulldozer.

— Par conséquent, vous allez trop lentement, répliqua le propulseur.

Puis, rabatteur heurta un rocher ; le propulseur perdit l'équilibre et tomba à terre.

— Aidez-moi ! cria-t-il aux tracteurs qui l'évitaient soigneusement ; mon gyroscope est tout disloqué. Par conséquent, je ne puis pas me relever.

— Par conséquent, il faut que tu restes ici, dit l'un des tracteurs.

— Nous n'avons pas de réparateur pour te remettre en état, cria le préposé aux travaux agricoles.

— Par conséquent, il faut que je reste ici à rouiller, s'écria le propulseur, pourtant j'ai un cerveau de troisième classe.

— Maintenant, tu es inutile, dit le radio. Et ils reprirent leur chemin péniblement, laissant le propulseur sur place.

Quand ils atteignirent un petit plateau, une heure avant l'aurore, ils s'accordèrent une halte et se rapprochèrent les uns des autres, à se toucher.

— Ce pays est étrange, dit le préposé aux travaux agricoles.

Le silence les enveloppa jusqu'à l'aube. Un par un, ils éteignirent leur lampe infrarouge. Cette fois, ce fut le préposé aux travaux agricoles qui prit la tête quand ils repartirent. Tournant à angle droit, ils arrivèrent presque aussitôt dans un petit vallon au fond duquel babillait un ruisseau.

À cette heure matinale, le vallon paraissait froid et désolé. Des grottes situées sur le versant le plus éloigné, un seul homme était sorti jusqu'à présent. Il avait un aspect abject. Il était petit et desséché, et ses côtes saillaient comme celles d'un squelette. Il avait une plaie purulente à une jambe. Il était pratiquement nu et il grelottait. Lorsque les grosses machines s'approchèrent lentement de lui, l'homme leur tournait le dos ; il urinait dans le ruisseau.

Quand il se retourna soudain pour leur faire face, au moment où elles le dominaient de toute leur masse, elles virent que son visage était ravagé par la faim.

— Donnez-moi à manger, coassa-t-il.

— Oui, Maître, dirent les machines. Tout de suite.

CONSCIENCE, INSTINCT DIVIN

Ce fut un de ces accidents imprévisibles qui peut se produire n'importe où. Le chalutier sous-marin Bartlemeo n'était plus qu'à 490 brasses du port de Cap Vert quand les moteurs tombèrent en panne. Je ne suis pas technicien, je ne peux donc pas décrire exactement la cause de cet arrêt. Selon toute apparence, les cônes d'uranium se déplaçaient lentement à travers les piles de ces bateaux et le mécanisme d'alimentation qui éjectait les cônes usés dans les réparateurs dut se coincer. Au lieu d'utiliser les commandes manuelles pour pallier cette défection, le chef mécanicien, un nommé Je Regard, alla lui-même nettoyer le conduit aux cônes. En grim pant dans les écoutilles d'inspection, Regard accrocha sans s'en rendre compte sa tenue protectrice à l'un des loquets. Il réussit à décoincer les cônes sans difficulté, mais au retour, il perdit connaissance, ayant reçu dans les reins une dose trop forte de radiations.

Il n'y avait pas de docteur à bord du Bartlemeo. On lança aussitôt un S.O.S. général.

J'ai dit que je ne suis pas technicien ; je ne suis pas philosophe non plus. Pourtant, je distingue dans cet incident banal qui fut à l'origine de tant de siècles de malheurs, le processus courant selon lequel les petites causes produisent les grands effets. « Les petits ruisseaux... » Vous voyez ce que je veux dire.

Au milieu des sables mouvants et immémoriaux du désert du Sahara se dresse le plateau du Hoggar qui domine les dunes comme un paquebot au milieu d'un océan morne. Sur la bordure de ce plateau se trouve Barbe Barber, l'institut de Méditation Médicale, bâtisse ancienne et compliquée, à la manière de la cinquante et unième période, d'un style aussi fugué que celui d'Angkor Was, et aussi pur que celui de l'*Enterventual Lunaire*. Entourée de palmiers qui ombragent ses larges allées pavées, Barbe Barber dresse ses tours et ses étages supérieurs au-dessus des arbres pour observer le puissant continent sur lequel elle est située – de même que ses occupants, les docteurs, observent l'intérieur du corps, continent interne de l'homme.

Gerund Gyres était planté devant le grand escalier de l'institut. Il attendait. Son avion, qui l'avait amené ici, était à quelques distances de là,

dans le parc. Il attendait humblement, en pleine chaleur, bien qu'il fût un homme fier. Aucun profane n'était admis à Barbe Barber.

Enfin, la silhouette de celle que Gerund attendait apparut au sommet du large escalier. C'était Cyro, sa femme. Elle se retourna ; comme pour dire adieu à quelqu'un, puis commença à descendre les marches. Comme toujours lorsqu'il venait la chercher ici, Gerund voyait à quel point Cyro devait faire effort sur elle-même pour s'arracher au cloître de Barbe Barber et revenir au monde extérieur. Il la regardait avec amour et anxiété et vit son dos se redresser et sa tête se relever ; elle pressa le pas. Lorsqu'elle eut rejoint Gerund, ses yeux avaient cette expression familière de détachement amusé avec lequel elle affrontait la vie aux côtés de son mari.

— Il me semble qu'il y a des semaines que je ne t'ai pas vu, dit Cyro en embrassant Gerund sur la bouche et en passant son bras autour de sa taille.

— Cela fait vraiment plusieurs semaines, protesta-t-il.

— Vraiment ? dit-elle d'un ton enjoué. Y a-t-il déjà si longtemps ?

Gerund lui prit la main et l'emmena sur le terrain triangulaire où l'avion attendait. Le stage de méditation d'un mois que Cyro, en tant que docteur, devait suivre chaque année, lui faisait sans aucun doute beaucoup de bien. Fondées sur les principes du haut-ega, les disciplines de Barbe Barber avaient pour but la remise en condition des corps et des cerveaux de tous les médecins du monde. Cyro paraissait plus jeune et plus dynamique que jamais. Gerund se dit qu'après six ans de mariage, il était moins une source de vitalité dans l'existence de sa femme que le haut-ega. Mais il était peu rationnel d'espérer le moindre changement à cet égard.

Ils atteignirent l'avion. Jeffy, leur serviteur, les attendait patiemment, appuyé contre la carlingue de métal, les bras croisés.

— Cela me fait plaisir de vous revoir, docteur Cyro, dit-il en ouvrant la portière et en reculant d'un pas.

— À moi aussi, Jeffy. Tu es bien bronzé.

— Je suis complètement cuit, dit-il avec un large sourire. Il était né dans une île nordique sinistre qui restait sous la neige la plus grande partie de l'année ; cette excursion à l'équateur lui plaisait beaucoup. Bien qu'il eût quitté sa terre natale plus de trente ans auparavant, Jeffy parlait encore l'ingulesh, son patois ; il n'avait jamais réussi à apprendre le galingua, langue dans laquelle pensaient et conversaient les gens les plus raffinés de l'époque.

Ils s'installèrent sur le siège. Jeffy occupa la place du pilote C'était un homme grand et lent, avec les gestes d'un boxeur qui s'apprête à exécuter son adversaire. Sa nonchalance l'avait rendu inapte à toutes les tâches autres que celles d'un domestique, mais pourtant il maniait le lourd avion avec la délicatesse d'un chat qui tue une souris.

Jeffy les emmena sur l'une des pistes de décollage semi-circulaires. Le signal orange apparut sur la balise de la piste, et ils bondirent à la verticale. Aussitôt, les arbres et les murs blancs et gris de Barbe Barber s'amenuisèrent au-dessous d'eux et devinrent aussi minuscules qu'une charade d'enfant entre le sandwich illimité du ciel et du sable. L'avion allait vers l'ouest, vers la maison de Cyro, dans les îles Puterska ; et il serait arrivé très vite sans la présence d'un homme malade à mille mètres au-dessous de la surface de la mer Lamique – un malade dont ils ne soupçonnaient même pas encore l'existence.

— Eh bien, Gerund, que s'est-il passé dans le monde depuis que j'en suis sortie ? demanda Cyro en se carrant sur son siège en face de son mari.

— Rien de bien passionnant. Les dualistes veulent intégrer toutes les planètes, dans la Fédération. La Cité de *Barrier Research* a été inaugurée en grande pompe. Et le monde de la science se querelle au sujet du nouvel ouvrage de Pamlira : *La Para-Evolution*.

— Il faut que je lise cela, dit Cyro avec une pointe d'enthousiasme. Quelle est sa théorie, cette fois ?

— Il est difficile de la résumer ainsi, dit Gerund ; en gros, Pamlira accepte la position de Platon sur la Théorie Dualiste et il prétend que l'évolution tend vers une plus grande conscience. Les plantes sont moins conscientes que les hommes ; les hommes sont venus après les animaux qui sont arrivés après les plantes. Les plantes, les animaux et les hommes ne sont que les premiers degrés d'une longue échelle. Pamlira montre que l'homme n'est absolument pas pleinement conscient. Il dort, il oublie, il n'a pas conscience du travail de son corps.

— Ce qui explique notre présence, à nous, les médecins, dit Cyro.

— Exactement. Comme le dit Pamlira lui-même, seuls certains individus particuliers, associés à nos Ordres des Médecins actuels, peuvent, jusqu'à un certain point, participer consciemment à l'activité somatique.

— Et que conclut-il de tout cela ? demanda-t-elle avec un sourire neutre.

— Il postule que la prochaine étape de l'évolution sera un être conscient jusqu'aux moindres cellules et que la nature se prépare à le former. L'heure

est maintenant venue pour que ce nouvel être fasse son apparition.

— Déjà ? Elle leva un sourcil interrogateur. — Je croirais plutôt qu'il annonce cette naissance plusieurs millions d'années trop tôt. Toutes les mutations dont l'homme est capable se sont-elles déjà fait jour ?

— Pamlira consacre la moitié du livre à expliquer pourquoi la nouvelle espèce va apparaître maintenant, dit Gerund. D'après lui l'évolution s'accélère, comme le progrès scientifique ; plus la quantité de protoplasme disponible pour la modification augmente, plus vite cette modification apparaît. Sur trente mille planètes, on a un poids considérable de protoplasme.

Cyro garda le silence. Avec un léger pincement au cœur, Gerund constata qu'elle ne lui demandait pas son opinion personnelle sur le livre de Pamlira, bien qu'il fût clair qu'il l'avait lu, étant donné les précisions qu'il avait pu fournir. Elle devait penser que l'opinion d'un industriel écologue ne présentait pas d'intérêt et préférer ne pas la lui demander.

Cyro dit enfin :

— Quelle que soit cette nouvelle espèce superconsciente, l'homme ne lui donnera pas l'occasion d'établir sa suprématie – ni même de vivre. Elle sera anéantie avant d'avoir eu la possibilité de se multiplier. Après tout, on ne peut pas nous demander d'offrir l'hospitalité à des êtres qui usurperont la place confortable que nous occupons dans le cosmos.

— Pamlira dit, reprit Gerund, que l'évolution y veillerait, si elle désirait vraiment éliminer l'homme. La nouvelle espèce serait munie d'une sorte d'arme qui la rendrait invulnérable aux attaques de l'espèce qu'elle veut supplanter.

— Comment ? demanda-t-elle avec indignation, comme s'il avait dit une stupidité. L'évolution est un processus complètement neutre, aveugle.

— C'est ce qui ennuie Pamlira, dit Gerund. Il vit qu'elle trouvait sa remarque superficielle. C'était le cas. En fait, il n'avait pas très bien saisi les idées de Pamlira à ce propos. La Para-Evolution était un ouvrage difficile, dans la lecture duquel il s'était lancé uniquement pour faire plaisir à Cyro, car il savait qu'elle s'intéresserait à cette question.

Évidemment, pensa-t-il, elle comprendra le livre Moi, non.

Et pourquoi en prendrais-je ombrage ? Elle ne me comprend pas, moi.

La Para-Evolution et son cortège de malheurs furent soudain chassés de leur esprit. Jeffy apparut, sa lourde silhouette encadrée dans l'embrasure de

la porte qui séparait le poste de pilotage de leur cabine ; l'appareil rugissait au-dessus du Sahara, le pilote automatique était branché.

— On demande un docteur, dit-il en articulant gauchement les mots un à un. L'appel vient du port sous-marin de Cap Vert, droit devant nous. Un membre de l'équipage d'un sous-marin a besoin de soins immédiats. Il fixait en parlant un regard implorant sur Cyro.

— Bien sûr que j'y vais, dit-elle en se levant et en passant devant lui pour entrer dans le poste de pilotage.

L'appel était diffusé de nouveau quand elle arriva près de l'appareil radio. Elle l'écouta attentivement, puis répondit.

— Merci, docteur Cyro, dit l'opérateur du Cap Vert avec soulagement. Nous attendons votre arrivée. Terminé.

Ils étaient maintenant à moins de mille kilomètres des îles Cap Vert ; ils avaient déjà couvert presque le double de cette distance depuis le départ de Barbe Barber. Au moment où Cyro s'éloigna de la T. S. F., la mer Lamique apparut devant eux. Sur l'étendue désolée de la côte, la plus sinistre de Yinnisfar en dépit de son soleil aveuglant, le désert s'étalait jusqu'au bord de l'eau. Ils franchirent la ligne de séparation entre le sable et la mer et continuèrent leur route vers l'ouest-sud-ouest. Presque aussitôt les nuages formèrent une sorte de plancher au-dessous d'eux, masquant le globe.

Moins de dix minutes plus tard, l'œil fixé sur ses instruments, Jeffy descendit et amena l'appareil à très basse altitude sous les nimbo-stratus peu élevés pour trouver les quatorze îles de l'archipel de Cap Vert, en face d'eux, à gauche.

— Bien calculé, dit Gerund. Jeffy avait à l'égard des machines un flair que possèdent seuls les êtres d'une intelligence inférieure à la moyenne.

L'avion dépassa Satago et plongea verticalement vers la mer. Les eaux grises le gifièrent, bouillonnèrent autour de lui et l'engloutirent, et l'aiguille de l'altimètre, franchissant le zéro, commença à indiquer la profondeur au lieu de l'altitude.

Jeffy était de nouveau entré en contact avec le port sous-marin. Des balises placées à dix brasses d'intervalle leur montraient le chemin vers la cité sous-marine. Enfin, un hangar au fond d'un golfe de cent brasses apparut devant eux comme la gueule d'une baleine. Ils s'y engouffrèrent et les mâchoires se refermèrent derrière eux. Des pompes puissantes commencèrent aussitôt à aspirer l'eau du hangar pour la remplacer par de l'air.

Cyro s'était déjà préparée mentalement à ce qui l'attendait ; elle sortit de l'appareil en un clin d'œil, avant même que le sol du hangar fût séché et débarrassé des poissons pris au piège. Gerund et Jeffy durent la suivre comme ils purent.

Devant l'avion, deux fonctionnaires du port attendaient Cyro.

— Merci d'être venue si vite, docteur Gyres, dit l'un d'eux. On vous a probablement indiqué par radio les détails de l'affaire. C'est le chef mécanicien du chalutier sous-marin Bartlemeo qui est blessé.

Tout en précisant les faits les plus importants de la situation, le fonctionnaire fit monter Cyro, Gerund et Jeffy à bord d'un petit autobus ouvert. L'autre fonctionnaire s'assit au volant et ils partirent à toute allure le long du front de mer étrange où, en dépit de l'agitation habituelle qui remplit le bassin d'un port, on ne voyait pas d'eau.

Pendant des siècles, l'homme avait considéré les mers comme des voies périlleuses, mais où il fallait se hasarder pour capturer les poissons qui les hantaient. Récemment, on avait pris les océans en main et on leur avait accordé les mêmes soins qu'aux terres ; en somme, l'exploitation des mers ressortait plus de l'agriculture que de la pêche. Et comme les savanes des profondeurs attiraient de plus en plus de personnel, les ports sous-marins s'étaient développés ainsi que les cités sous-marines qui n'avaient rien à envier à leurs homologues du continent.

Le port sous-marin du Cap Vert, en raison de sa situation favorisée dans la mer Lamique, et de sa proximité de *Little Union*, deuxième ville de Yinnisfar, avait été l'une des premières installations de ce genre à être construite. Le quartier de la ville dans lequel l'autobus s'arrêta était vieux de plus de dix siècles. L'hôpital où on les fit pénétrer avait une façade décrépie.

À l'intérieur tout se trouvait disposé comme dans tous les autres hôpitaux. D'un ambulatorio, les portes donnaient sur une salle d'attente, une cuisine primitive, une salle de radio et de petites cellules. Dans l'une de ces cellules, gisait Je Regard, le chef mécanicien du Bartlemeo, avec, dans les reins, une dose de radiations dures.

Un ancien esclave à l'échine voûtée et à la barbe grise se présenta sous le nom de Laslo ; à part lui et le malade, l'établissement aux odeurs de renfermé était vide.

— Eh bien, voyez ce que vous pouvez faire pour ce pauvre garçon, docteur, dit l'un des fonctionnaires en serrant la main délicate de Cyro pour

prendre congé. Je suppose que le capitaine du Bartlemeo demandera bientôt des nouvelles. En attendant, nous vous laissons.

— Merci, dit Cyro un peu sèchement, l'esprit déjà loin d'eux. Elle tourna les talons, entra dans la cellule du malade et referma la porte derrière elle.

Pendant quelque temps après qu'elle les eut quittés, Gerund et Jeffy, désœuvrés, restèrent dans l'ambulatorio ; Jeffy alla jusqu'à la fenêtre voûtée et regarda dans la rue. De temps à autre passait un esclave, homme ou femme, qui ne regardait jamais à droite, ni à gauche. Les façades chichement éclairées des immeubles, dont beaucoup étaient taillés dans le roc, les faisaient ressembler à des demeures de morts.

Jeffy enveloppa son torse de ses deux bras énormes.

— Je veux rentrer chez moi, dit-il. Il fait froid, ici...

Une goutte d'eau tomba du plafond et s'écrasa sur sa joue.

— C'est froid et humide, ici, ajouta-t-il. Le gardien à la barbe grise fixa sur lui un regard ironique, sans dire mot. Pendant un long moment, aucune parole ne fut prononcée. Ils attendirent presque sans penser, la conscience aussi obscure que les lumières du dehors.

Aussitôt que Cyro Gyres eut pénétré dans la cellule, elle s'approcha de la couchette où gisait le malade.

Regard était un gaillard massif. Sous l'unique couverture, sa vaste carcasse se soulevait et s'abaissait au rythme d'une respiration pénible. Sur son visage blême et hirsute se lisait une souffrance indicible. En s'allongeant près de lui, Cyro se sentit comme Mahomet visitant la montagne.

Le fait que cette montagne fût inconsciente ne faisait que rendre plus aisée la tâche de Cyro. Elle posa son bras nu sur le bras nu de Regard et ferma les yeux. Elle détendit ses muscles et ralentit le rythme de sa respiration. Tout ceci, bien entendu, faisait partie des rites de sa profession. Cyro réussit ainsi à réduire la rapidité des pulsations de son cœur, et elle se concentra sur ce battement vital jusqu'à ce qu'il parût grandir, et grandir encore. Elle fut complètement noyée dans ce battement.

Elle semblait dans un brouillard rouge sombre, un brouillard informe, un brouillard qui s'étalait d'un pôle à l'autre. Mais bientôt un mirage apparut au loin, des stries se formèrent dans le brouillard. À mesure qu'elle semblait, sa vision grandit ; les Ilots de sang glissèrent à sa rencontre. Ces Ilots se déplaçaient avec des gestes de vautours ; ils s'étendaient, changeaient de place, s'ordonnaient, et elle évoluait parmi eux. Bien qu'elle

évoluât, elle avait perdu tout sentiment de la direction. Les dimensions n'avaient plus aucun sens, les notions de proche et de lointain se confondaient à sa vue qui n'était plus de la vue.

Elle n'avait pas perdu seulement la vue. Toutes les autres facultés, à l'exception de la volition l'avaient abandonnée dès l'instant où elle avait effectué sa plongée dans le monde somatique de son univers corporel ; de même qu'un homme se dépouille de ses vêtements avant de plonger dans la mer. Elle ne pouvait pas penser, se souvenir, goûter, toucher, se tourner, communiquer ou agir ; cependant, une trace de toutes ces choses restait en elle ; de même que la larve de la libellule, en sortant de la bourbe, porte en elle l'image de la créature qu'elle va devenir, Cyro avait un vague souvenir de l'individu qu'elle avait été. Et ce pâle souvenir ne l'abandonnait pas, grâce aux années d'entraînement qu'elle avait subies à l'institut de Méditation Médicale de Barbe Barber ; autrement, elle se serait perdue dans le piège le plus terrible de tous : l'univers de son propre corps.

Presque dépouillée de toute volonté, elle se plongea dans la circulation sanguine. Elle voguait (ou volait ? ou rampait ?) à travers un interminable marécage submergé par les eaux jusqu'au-dessus des arbres, épais comme de la mélasse avec des poissons, des vairons, des maquereaux et des macis. Elle glissait (grimpait ? dérivait ?) sur un canyon de verre dont les parois tremblotaient en jetant une clarté plus que terrestre. Et cette progression se poursuivit jusqu'à ce qu'une falaise oscillât devant elle.

La falaise roulait autour de l'univers, haute comme le temps, immatérielle comme la mousseline, percée de trous semblables à des terriers de lapins à travers lesquels des créatures fantasmagoriques allaient et venaient. Elle la traversa presque sans résistance comme du plancton aspiré par une éponge.

Maintenant, elle avait passé le lobe de la conscience, sa psyché, dans le bras de Je Regard, dans son soma.

Le milieu qui l'entourait était aussi fantastique, aussi étrange, aussi familier qu'il l'avait été auparavant. À ce niveau cellulaire, il ne pouvait pas y avoir de différence entre son corps à lui et son corps à elle. Et pourtant, une différence subsistait. Des forêts de la chair de Je Regard des yeux étranges et invisibles la surveillaient, un regard silencieux et malveillant suivait sa course, car elle était une intruse s'aventurant à l'intérieur d'un monde étranger dont la préoccupation essentielle était de ne témoigner d'aucune merci aux intrus. De petites gelées de mort scintillaient à son

passage, et seule l'assurance de sa marche tenait les puissances défensives en échec.

À mesure qu'elle avançait, avec autour d'elle des corpuscules semblables à des étoiles, l'activité qui l'entourait devenait plus intense. Elle fut emportée, comme par un courant glutineux, sous des arches, parmi des branches, dans des enchevêtrements de lianes ; bien qu'elle avançât sans cesse, les choses à demi vivantes qui l'entouraient se détournèrent avec répulsion.

Elle était presque arrivée aux reins infectés.

Seule la discipline sévère inculquée à l'institut de Méditation Médicale la soutenait. L'atmosphère était si repoussante qu'elle avait l'impression de patauger dans un égout. Mais il y avait longtemps que la médecine avait découvert les pouvoirs d'auto guérison qui résident dans un corps. Le haut-éga et les yogas sur lesquels ils étaient fondés avaient montré la voie à suivre pour libérer ces puissances. Aujourd'hui, avec le psyché d'un membre de l'Ordre des Médecins pour le stimuler, le corps d'un malade pouvait se régénérer et donner naissance à un nouveau membre, un nouveau poumon, un nouveau foie. Les docteurs, modernes plongeurs sous la peau, s'immergeaient pour mobiliser les forces martiales de l'anatomie contre ses envahisseurs.

Cyro faisait appel à ces forces, maintenant. Autour d'elle, couche après couche, au niveau de l'horizon, les cellules du corps envahi, avec leurs trente mille gènes, reposaient silencieuses, désertes en apparence. Puis, lentement, à contrecœur, comme ses sollicitations persistaient, les renforts lui parvinrent comme des rats qui sortent en rampant d'une cité en ruine. L'ennemi était là ! Elle les rassembla en avançant dans les ténèbres et leur montra le chemin. De plus en plus ils se ralliaient à leur cause, allumant l'égout de leurs feux intérieurs.

Des choses semblables à de petites chauves-souris sortirent en piaillant du cœur des ténèbres, furent frappées à mort et dévorées. Et puis, l'ennemi lança son assaut contre eux. Il frappa avec la brutalité d'un piège qui se referme.

Il y en avait un, il y en avait un million.

Aucun manuel ne l'avait décrit ainsi ; il était inconnu et inconnaissable.

Il se battait avec des lois et des forces qui lui étaient propres.

Il était monstrueux, bestial, occulte ; gueule aux crocs de cobra, horreur à corne nouvellement éclore. Il était si écrasant que Cyro ressentit à peine de

la frayeur. La puissance de l'inconnu peut tuer tout en nous, sauf le calme. Elle ne voyait qu'une chose : une particule radioactive avait frappé au hasard et s'était logée dans un gène, et avait produit – lançant ainsi un terrible défi aux lois du hasard – une cellule monstrueuse, une cellule mutante aux appétits féroces. Rien dans la formation de Cyro ne l'avait préparée à comprendre ce qu'étaient ces appétits.

Ces appétits étaient restés en sommeil jusqu'à ce qu'elle approchât. C'est elle qui les avait déclenchés, éveillés. Elle leur avait insufflé sa conscience. Et cette conscience était devenue le désir de conquérir.

Elle pouvait voir – sentir – entendre – ce désir emplir les cellules l'une après l'autre, et les gonfler de révolte. Les forces de guérison qui s'étaient ralliées à Cyro firent demi-tour, et s'enfuirent en proie à une panique insurmontable. Cyro elle aussi se prépara à s'enfuir. Son propre corps était son seul refuge, si elle parvenait à l'atteindre.

Mais les banderoles hérissées sortirent de l'ombre et s'enveloppèrent autour d'elle. Elle écarta les mâchoires au maximum, en faisant effort pour crier ; aussitôt sa bouche se remplit d'une éponge d'où les petites créatures se lancèrent pour se ruer follement à l'assaut de son corps, triomphantes...

Gerund et Jeffy fumaient, assis sur un banc, sous le regard de l'esclave à la barbe grise, Laslo. Il y avait des gobelets vides à côté d'eux ; Jeffy leur avait préparé des boissons chaudes dans la cuisine. Maintenant ils attendaient avec une certaine impatience que Cyro revienne, et leur impatience grandissait à mesure que le temps passait.

— Elle n'est jamais restée auprès d'un malade aussi longtemps, dit Gerund. D'habitude, cinq minutes suffisent. Aussitôt qu'elle a organisé les forces de guérison, elle revient.

— Ce mécanicien... avait l'air assez mal en point, dit Jeffy.

— Oui, mais tout de même. J'attends encore cinq minutes et je vais voir ce qui se passe.

— C'est interdit, déclara l'esclave ; c'était la première fois qu'il ouvrait la bouche. Ce qu'il disait n'en était pas moins exact. Le règlement était très strict. Le docteur comme le patient ne pouvaient être visités par personne, sauf par un autre docteur. Gerund connaissait très bien ce règlement ; d'ailleurs, il n'éprouvait aucun désir de voir sa femme en transes », car il savait que cela ne servait qu'à accroître la gêne qu'il y avait entre eux. Mais il y avait une demi-heure que Cyro était dans cette chambre ; il fallait faire quelque chose.

Il attendit encore deux minutes, puis il se releva et marcha vers la porte de la cellule. Laslo se leva aussi en criant avec colère. Au moment où il s'apprêtait à arrêter Gerund, Jeffy s'interposa.

— Asseyez-vous ou je vous arrache les oreilles, dit Jeffy sans s'émouvoir. Je suis très fort et je n'ai rien de mieux à faire.

Le vieillard regarda un moment le visage du colosse, puis il rebroussa chemin docilement et se rassit. Gerund fit un signe de tête approbateur à son serviteur, ouvrit la porte de la cellule et entra.

Un simple coup d'œil lui suffit pour se rendre compte qu'il se passait quelque chose de grave – de très grave. Sa femme et le mécanicien étaient couchés côte à côte sur la couchette, les bras posés l'un sur l'autre. Leurs yeux étaient ouverts, froids et exorbités comme ceux d'une morue sur une dalle ; il n'y avait en eux aucune trace de vie. De temps à autre, leur corps vibrait, se gonflait puis se stabilisait de nouveau. Le talon droit de Cyro martelait le bois du lit, en mesure : sa peau était envahie d'une tache rouge qui grandissait progressivement. Cela fit à Gerund le même effet que si chaque lambeau de la chair de la jeune femme avait été battu et transformé en pulpe. Pendant un moment, il resta immobile, pétrifié d'horreur et de terreur, incapable de réfléchir et de prendre une décision.

Un gros cafard remontait le long du pied du lit. Il passa à moins de quinze centimètres du talon nu de Je Regard qui dépassait de sous les couvertures. Quand le cafard passa, une partie de la plante du pied s'allongea en forme de tige, délicate comme un brin d'herbe. La tige se détendit comme une langue et attrapa le cafard. Gerund s'effondra sur le sol, sans connaissance.

La chair étalée sur le lit se mit alors à se transformer plus rapidement. Elle s'était organisée. Elle prit l'aspect d'une masse informe, avec de petits bruits secs. Le cafard fut absorbé. Puis, se comprimant, la masse reprit une forme humaine, une seule. Celle de Cyro. Le visage, le corps, la couleur des cheveux, les yeux, tout devint semblable à Cyro ; et chaque atome de chair fut modelé à son image. Lorsque le dernier ongle se forma, Gerund reprit ses esprits et se releva.

Saisi de surprise, il fixa sur la cellule un regard effaré.

Il lui avait semblé n'être resté qu'une seconde sans connaissance, et pourtant le malade avait disparu. En tout cas, Cyro semblait en meilleur état, maintenant. Elle lui souriait. Peut-être après tout avait-il montré trop d'anxiété en entrant dans la cellule et avait-il été le jouet d'une illusion

d'optique. Peut-être que tout allait bien. Mais quand il eut regardé Cyro plus attentivement, son soulagement disparut.

Il s'était passé quelque chose. Quelque chose d'étrange. La personne assise sur le lit était Cyro. Et pourtant – oui – chaque trait de son visage, chacun des contours délicats que Gerund aimait tant, avait subi une transmutation indéfinissable. Même le grain de la peau avait changé. Il remarqua que ses doigts avaient grandi. Et il y avait autre chose – elle était trop grande. Elle était trop grosse et trop longue pour être Cyro, celle qui était assise sur le lit et qui lui souriait.

Gerund se leva, la faiblesse menaçant de le terrasser de nouveau. Il était près de la porte. Il pouvait s'enfuir à toutes jambes ou appeler Jeffy comme son instinct le lui commandait.

Mais il fit taire son instinct. Cyro était en difficulté, la situation était très grave. Gerund avait là une chance, peut-être la dernière de lui prouver sa dévotion ; s'il prenait la fuite, cette chance serait perdue à jamais – c'est du moins ce qu'il se disait, car Gerund ne pouvait croire que la frigidité de sa femme n'avait qu'une origine : la méfiance qu'elle éprouvait à l'égard de son intégrité.

Il s'approcha d'elle.

— Cyro, Cyro, qu'y a-t-il ? demanda-t-il. Que puis-je faire ? Dis-moi ce que je peux faire pour t'aider. Je ferai n'importe quoi.

La créature ouvrit la bouche.

— Cela ira mieux dans une minute, dit-elle d'une voix rauque. Les mots ne coïncidaient pas tout à fait avec les mouvements des lèvres.

Avec un soupir, la créature se dressa sur ses pieds. Elle avait deux mètres dix. Sa corpulence était énorme. Gerund resta hypnotisé, puis il réussit, par un effort de volonté, à tendre la main à l'être.

« C'est ma femme », se dit-il, ce n'est autre que ma femme. Mais quand la créature s'avança vers lui, il se sentit défaillir. L'aspect de ce visage était trop horrible... Il se retourna, trop tard pour s'enfuir. La créature étendit les bras et le saisit presque joyeusement.

Dans l'antichambre, Jeffy s'ennuyait. En dépit de l'affection qu'il portait à son maître, il trouvait la condition d'esclave assez fastidieuse par moments. Sous l'œil noir du vieux gardien, il s'étendit sur le banc et se prépara à faire un somme. Gerund l'appellerait toujours assez tôt.

Une sonnerie tinta dans la salle de radio.

Jetant à Jeffy un regard soupçonneux, le vieil homme alla répondre. Jeffy se recoucha et ferma les yeux. Au bout d'une minute, un bruit de lutte lui fit ouvrir un œil. Une forme monstrueuse, dont les détails restèrent inaperçus dans la demi-obscurité, s'avança pesamment sur huit ou dix jambes et disparut dans la rue. Jeffy fut immédiatement sur ses pieds. Une vague d'horreur froide déferla sur sa peau. Il se retourna et partit en courant vers la cellule du malade, opérant instinctivement un rapprochement entre la présence de ce monstre et une menace dirigée contre ceux qu'il servait.

La cellule était vide.

— Hé là ! Qu'est-ce que vous fabriquez ici ? fit une voix derrière lui. Le vieillard à barbe grise était accouru, mis en éveil par le bruit des pas de Jeffy. Il jeta un coup d'œil dans la chambre. Dès qu'il eut constaté qu'elle était vide, il tira un sifflet de sa poche et se mit à siffler frénétiquement.

Le Juge : Pour expliquer la disparition de votre maître et de votre maîtresse, vous dites qu'ils ont pu être... hum ! dévorés par le monstre que vous prétendez avoir vu.

Jeffy : Je n'ai pas dit cela, monsieur le Juge. Je ne sais pas où ils sont allés. J'ai seulement dit que j'ai vu cette créature se glisser hors de l'hôpital. Et ensuite, je me suis aperçu qu'ils étaient partis.

Le Juge : Vous avez entendu ? Personne d'autre dans le port sous-marin n'a vu un tel monstre. Vous avez entendu la déposition de Laslo, le gardien de l'hôpital ; il n'a pas vu de monstre. Pourquoi donc persistez-vous à raconter cette fable ?

Jeffy : Je ne peux que dire ce qui est arrivé, n'est-ce pas ?

Le Juge : Il faut nous dire ce qui s'est passé.

Jeffy : C'est ce qui s'est passé. C'est la vérité. Je n'ai rien à cacher. J'aimais mon maître. Jamais je ne lui aurais fait de mal, pas plus qu'à ma maîtresse.

Le Juge : D'autres esclaves ont exprimé de tels sentiments avant vous, après la mort de leurs maîtres. Si vous êtes innocent de ce dont on vous accuse, pourquoi avez-vous essayé de vous échapper quand le vieux Laslo a sifflé pour appeler la police ?

Jeffy : J'étais bouleversé, monsieur, comprenez-vous ? J'avais peur. J'avais vu ce... cette créature ; la cellule était vide, et ce vieil idiot qui me sifflait dans les oreilles. Je... je l'ai frappé sans réfléchir.

Le Juge : Hum ! Vous ne me paraissez pas très réfléchi, en effet. Nous avons déjà entendu la déposition de Laslo sur la façon dont vous l'avez

menacé peu de temps après votre arrivée à l'hôpital.

Jeffy : Et vous m'avez entendu expliquer pourquoi j'ai fait cela.

Le Juge : J'espère que vous vous rendez compte de la gravité de votre situation. Vous êtes un homme simple, je dirai donc les choses simplement : vous êtes accusé du double meurtre de votre maître et de votre maîtresse et tant que leurs corps ne seront pas retrouvés ou que l'apparition de nouveaux indices ne le permettront pas, vous serez gardé en prison.

Pour aller du port sous-marin à la surface de la mer Lamique, il y avait deux voies. L'une était la voie maritime, par laquelle le Bartleмео et l'avion de Gyres étaient arrivés. L'autre était une voie terrestre. Un funiculaire souterrain remontait de 1000 mètres depuis la cité immergée jusqu'à Praia, capitale de l'île de Satago. C'est par là que Jeffy fut emmené en prison.

Dominant une cour poussiéreuse ombragée par un baobab, la fenêtre de la cellule de Jeffy lui permettait de voir la mer. Cela lui sembla bon d'être sur la terre ferme, bien que la nébulosité créât une atmosphère de serre particulièrement étouffante à côté de l'air frais qu'il avait respiré dans le port sous-marin. Jeffy ne cessait de transpirer. Il passa une grande partie de son temps debout sur son lit de bois, l'œil fixe. D'autres détenus qui prenaient leur exercice dans la cour se parlaient sous sa fenêtre dans le patois local, mais Jeffy n'en comprenait pas un seul mot.

Vers la fin de son second jour d'emprisonnement, Jeffy était à son observatoire habituel quand le vent se leva. Il envoyait son souffle chaud dans la prison. Le gros nuage, déchiré en lambeaux, fut balayé, et le bleu du ciel se révéla pour la première fois depuis bien des jours. Le gardien-chef, homme basané aux immenses moustaches, sortit dans la cour, huma l'air, approuva et alla jusqu'au banc de pierre placé sous le baobab. L'essuyant soigneusement avec son mouchoir il s'allongea béatement.

Au sommet du mur derrière le gardien, quelque chose remua. Une chose qui ressemblait à un python se déroula et commença à descendre dans la cour ; il semblait s'étaler sur le mur comme une tache d'huile, mais le feuillage du baobab était trop épais pour que Jeffy pût voir ce qui se passait. Il avait l'impression maintenant qu'un rideau de caoutchouc serti de bijoux et d'étoiles de mer glissait le long du mur et atterrissait derrière le gardien.

L'animal, quel qu'il fût, leva un membre semblable à un serpent prêt à frapper et en couvrit le visage du gardien inconscient du danger. Puis le reste de sa masse coula sur l'homme, étouffant sa résistance, le couvrant comme un manteau. Jeffy poussa des cris démentiels dans sa cellule, mais

personne ne répondit ; personne n'y prêta attention. La plupart des gardiens étaient descendus à la plage avec leurs armes.

Quand l'être abandonna le gardien-chef, il ne restait plus qu'un corps flasque et mou gisant sur le banc.

Le vent chaud taquina ses moustaches. La chose allongea des doigts et d'un mouvement expert s'empara du trousseau de clés attaché à la ceinture du mort. Puis une fraction de l'ensemble se détacha de la masse qui resta à l'ombre, tandis que l'autre partie traversa la cour avec les clés. Elle avait l'aspect d'un tabouret.

— Mon Dieu, dit Jeffy, il vient ici.

Comme il s'écartait de la fenêtre pour gagner la porte, la créature, d'un bond, apparut entre les barreaux et laissa tomber les clés dans la cellule. Puis elle sauta à l'intérieur.

Morceau par morceau, la quantité de la chose augmentait : elle tomba à terre devant le regard pétrifié de Jeffy et finalement, elle prit la forme de... Gerund, ou du moins d'une réplique intolérable du maître de Jeffy.

Gerund tendit une main qui se posa sur l'épaule de son serviteur.

— Tout va bien, Jeffy, dit-il enfin, parlant avec un effort visible. Tu n'as rien à craindre, il ne te sera pas fait de mal. Prends ces clés, ouvre la porte de ta cellule et viens avec moi voir ce gouverneur de la prison.

Le visage blême, tremblant comme une feuille, Jeffy réussit à se contrôler suffisamment pour obéir. Il essaya les clés l'une après l'autre dans la serrure d'une main mal assurée et finit par en trouver une qui convînt. Comme un homme hypnotisé, il sortit le premier dans le couloir.

Il n'y avait personne dans les parages. Ils déverrouillèrent une lourde porte au pied d'un escalier privé et montèrent à l'appartement du gouverneur. Des portes ouvertes leur montraient le chemin vers un balcon dominant la baie et les pics qui se dressaient au centre de l'île.

Sur le balcon, seul comme d'habitude, un verre de vin à la main, comme d'habitude, un homme était assis sur un fauteuil de rotin. Il paraissait petit et... oui, hélas... en proie à une lassitude infinie.

— Êtes-vous le gouverneur de la prison ? demanda Gerund en pénétrant dans la pièce.

— Oui, dis-je.

Il me regarda longuement. Je pouvais voir déjà qu'il n'était pas... comment dire ?... un être humain ordinaire, il avait l'air de ce qu'il était :

une imitation d'être humain. Mais je reconnus le visage de Gerund Gyres, grâce aux photographies publiées par la police.

— Voulez-vous prendre une chaise, vous deux ? demandai-je. Cela me fatigue de vous voir debout.

Ni le maître ni le serviteur ne bougèrent.

— Pourquoi avez-vous... comment avez-vous libéré cet homme ? demandai-je.

— Je l'ai amené devant vous, dit Gerund, pour que vous entendiez ce que j'ai à dire et pour que vous sachiez que Jeffy est un bon serviteur ; il ne m'a jamais fait de mal. Je veux que vous le libériez immédiatement.

Ainsi, cette créature raisonnait et se montrait capable de pitié. Qu'elle fût humaine ou non, il était possible de discuter.

— Je vous écoute, dis-je en me versant du vin. Comme vous le voyez, je n'ai pas grand-chose d'autre à faire. Il peut être plus agréable d'écouter que de parler.

Là-dessus, Gerund commença à me dire tout ce que j'ai déjà conté au mieux de mes possibilités. Jeffy et moi écoutions en silence ; l'esclave ne saisit que fort peu de choses, mais moi, j'en compris suffisamment pour en avoir les entrailles glacées. Après tout, mon exemplaire de l'ouvrage de Pamira sur la para-évolution n'était-il pas à mes côtés ?

Dans le silence qui tomba quand Gerund eut terminé, nous entendîmes l'angélus du soir tinter à un clocher de Praia ; cela ne me procura aucun soulagement et le vent chaud et dur emporta ses notes au loin. Je savais déjà que des ténèbres survenaient et qu'aucune prière ne parviendrait à les dissiper.

— Donc, dis-je, après avoir retrouvé ma voix, en tant que gouverneur de la prison, il me faut d'abord constater, Gerund Gyres, puisque je dois vous appeler ainsi, que vous avez tué mon gardien-chef ; vous l'avez reconnu vous-même.

— C'est une erreur, dit Gerund. Vous devez comprendre que moi qui suis un composé de Je Regard, Cyro Gyres et Gerund Gyres, sans parler des innombrables poissons absorbés au cours de ma remontée à la surface, après avoir quitté le port sous-marin – j'ai cru être capable d'absorber tous les êtres humains. Ce n'aurait pas été la mort pour eux, car nous sommes vivants. Mais votre gardien était rebelle à toute absorption. Jeffy aussi, je l'ai vu quand je l'ai touché.

— Et pour quelle raison, à votre avis ? demandai-je sèchement.

Un sourire apparut sur son visage. Je détournai les yeux.

— Nous apprenons vite, dit-il. Nous ne pouvons pas absorber des humains qui n'ont pas conscience de faire partie du processus de la nature. S'ils se contentent de se cramponner à l'idée démodée que l'homme est une espèce à part, leurs cellules entrent en antagonisme avec les nôtres et l'absorption ne peut se produire.

— Voulez-vous me dire que vous ne pouvez... euh... absorber que les hommes cultivés ? demandai-je.

— Exactement. Avec les animaux, c'est différent ; leur conscience n'est qu'un processus naturel ; ils ne soulèvent pas d'obstacles.

Je crois que c'est à ce moment exact que Jeffy bondit au-dessus de la rambarde du balcon pour tomber dans les buissons. Il se releva sans dommage et nous le regardâmes s'enfuir à toutes jambes sur la route. Aucun d'entre nous ne parla ; j'espérai qu'il allait chercher du secours ; mais si Gerund envisagea cette possibilité, il ne manifesta aucune inquiétude.

— Réellement, je ne crois pas avoir compris votre propos, dis-je pour essayer de gagner du temps ; à vrai dire, j'étais si malade que la prison tout entière semblait tourner autour de moi. Ce pseudohomme massif provoquait en moi plus de frayeur que je ne me serais cru capable d'en ressentir. Bien que la peur de la mort ne m'eût jamais effleuré, devant un être à demi vivant, je frissonnais d'horreur.

— Je ne comprends pas pourquoi seuls les êtres cultivés peuvent être absorbés, dis-je à tout hasard.

Cette fois il ne se donna pas la peine d'ouvrir la bouche pour répondre.

— La culture implique une compréhension plus complète. Aujourd'hui, sur le plan culturel, il n'y a qu'une façon d'assurer cette compréhension. C'est en utilisant le galingua, notre langue. Je ne puis libérer les cellules que de ceux qui peuvent utiliser cet outil sémantique, ceux dont les phénomènes biochimiques ont déjà été rendus malléables par lui. L'accident dont Je Regard a été victime a permis l'épanouissement de potentialités qui se trouvaient chez toutes les personnes parlant le galingua. Dorénavant, à Yinnisfar, un pas de géant vient d'être franchi – pour être inespéré, il n'en est pas moins la conséquence inévitable de l'emploi du galingua.

— Alors, dis-je, me sentant un peu mieux à mesure que je commençais à comprendre, vous avez atteint le stade de l'évolution prédit par Pamliira dans sa Para-évolution ?

— En gros, oui, dit-il. Je suis doté de la conscience totale dont a parlé Pamlira. Toutes mes cellules en sont dotées. Par conséquent, je ne suis plus obligé de conserver une forme fixe, ce fléau qui a empoisonné la vie de toutes les créatures multicellulaires avant moi.

Je secouai la tête.

— Vous ne me semblez pas être un progrès, mais une régression, dis-je. L'homme, après tout, est une ruche à gènes complexe. Vous me dites que vous pouvez vous transformer en cellules uniques, mais les cellules uniques sont des formes de vie très primitives.

— Toutes mes cellules sont conscientes dit-il avec emphase. C'est ce qui change tout. Les gènes se sont constitués en cellules et les cellules ont formé cette ruche à gènes appelée homme afin de développer leurs propres potentialités et non celles de l'homme. L'idée selon laquelle l'homme peut évoluer est un concept purement anthropomorphique. Maintenant les cellules en ont terminé avec cette forme appelée homme ; elles ont épuisé ses possibilités et elles se tournent vers autre chose.

Il semblait qu'il n'y eût rien à répondre à cela ; je restai donc assis en silence, à siroter mon verre et à regarder les ombres grandir et s'étaler sur la mer. J'avais encore froid, mais je ne tremblais plus.

— Avez-vous autre chose à me demander ? s'enquit Gerund, avec une pointe d'embarras tout à fait inattendue dans la bouche d'un monstre.

— Oui, dis-je. Une toute petite question. Êtes-vous heureux ?

Le silence, comme les ombres, s'étendit vers l'horizon.

— Je veux dire, insistai-je, que si je mettais à modeler une espèce nouvelle, j'essaierais de créer un être plus capable que l'homme d'accéder au bonheur. Nous sommes de bien curieuses créatures, car les satisfactions les plus vives, nous les éprouvons en cherchant à réaliser quelque chose ; quand le but est atteint... eh bien, nous voilà de nouveau en proie à l'agitation. Il y a un mécontentement divin, mais la satisfaction divine ne peut échoir qu'à une bête qui avale sans discrimination les limaces avec son herbe. Plus un homme est intelligent, plus il est en proie au doute. Inversement, plus il est stupide, plus il a de chance de se satisfaire de son sort. C'est pourquoi je vous demande si vous êtes heureux d'appartenir à cette nouvelle espèce.

— Oui, dit Gerund sans hésiter. Pour le moment, je ne suis composé que de trois personnes : Regard, Cyro et Gerund. Ces deux derniers ont lutté pendant des années pour parvenir à une intégration complète – comme le

font tous les couples humains – et maintenant ils y sont parvenus. Ce que les humains cherchent instinctivement, nous l'avons d'instinct. Nous sommes l'aboutissement d'une tendance ; nous ne pouvons être qu'heureux, quel que soit le nombre de personnes que nous absorbions.

En raffermissant ma voix, je dis :

— Vous feriez mieux de commencer à m'absorber alors, puisque c'est là que vous voulez en venir.

— En fin de compte, toutes les cellules humaines subiront ce sort, dit Gerund, mais il faut que tous les hommes sachent ce qui va se produire pour être réceptifs et pour faciliter ce que la galingua a déjà favorisé. Il faut que tout le monde soit au courant pour que nous puissions poursuivre ce processus d'absorption. C'est à vous qu'incombera cette tâche, vous êtes un homme civilisé, gouverneur. Vous allez commencer par écrire à Pamlira, pour lui expliquer ce qui s'est passé Cela l'intéressera.

Il se tut. Trois voitures remontèrent la route et s'engagèrent dans l'entrée principale de la prison. Jeffy avait donc eu assez d'intelligence pour aller chercher du secours.

— Supposons que je refuse de vous aider, dis-je. Pourquoi bâtirais-je l'extinction de la race humaine ? Supposons que j'alerte le Gal-Fed Council et fasse détruire cette île tout entière. Ce serait simple... allez-vous-en ! comme bonjour ah ! Zut !

Nous étions envahis par des papillons. En essayant de les chasser de la main, j'avais renversé ma bouteille de vin. La pièce était remplie de milliers de papillons qui voletaient autour de nous comme des feuilles de papier. L'air s'épaississait ; ils ternissaient l'éclat du soleil couchant. Les gestes de la main les plus violents ne parvenaient pas à les chasser.

— Qu'est-ce que c'est ? balbutia Gerund. Pour la première fois, je fus témoin d'un de ses changements de forme. Un appendice émergea de ce qui avait été son oreille, et battit l'air comme un fléau. Je ne puis dire qu'une chose : j'eus la nausée. Il me fallut déployer un effort surhumain pour garder mon sang-froid.

— Vous qui êtes une créature si consciente et si proche de la nature, dis-je, vous devriez aimer ce spectacle. Ce sont des papillons « Dames Peintes » qui ont été déviés par milliers de leur trajet habituel. Nous les avons presque tous les ans, ce vent chaud que nous appelons le Marmtan les chasse vers l'ouest, du continent vers l'océan.

Maintenant, j'entendais courir dans l'escalier. On allait pouvoir s'occuper de cette créature dont les paroles raisonnables contrastaient tant avec son aspect irrationnel. Je continuai, en parlant plus fort afin d'essayer de détourner son attention :

— Ce n'est d'ailleurs pas un malheur pour les papillons. Ils sont si nombreux qu'ils auraient sans doute mangé toute leur nourriture sur le continent et seraient morts de faim s'ils n'avaient pas été amenés ici par le vent. Quel exemple admirable de la sollicitude de la nature pour les siens !

— Admirable ! dit-il. Je le distinguais à peine, parmi les ailes brillantes. Les renforts étaient dans la pièce voisine. « Ils » firent irruption dans mon cabinet, Jeffy en tête ; ils avaient des armes atomiques.

— Le voici, criai-je.

Mais il n'était plus là. Regard – Cyro – Gerund – avait disparu. Prenant modèle sur les « Dames Peintes », il s'était scindé en un millier d'unités, et planait dans la brise, invincible, en toute sécurité, perdu dans la nuée des insectes multicolores.

Et c'est ainsi que j'arrive non pas à la fin, mais au début de l'histoire. Dix ans ont passé depuis ces événements des îles Cap Vert. Qu'ai-je fait ? Eh bien, je n'ai rien fait ; je n'ai ni écrit à Pamira ni alerté le Gal-Fed Council. Avec les dons merveilleux d'adaptation qui caractérisent mon espèce, je suis parvenu en un jour ou deux à me persuader que « Gerund » ne réussirait jamais ou que de toute façon il avait mal interprété ce qui lui était arrivé. Et ainsi, une année après l'autre, on me dit que la race humaine diminue et je pense : « Eh bien, de toute façon, ils sont heureux », et je m'assieds là, à mon balcon, et je laisse la brise marine me caresser et je bois mon vin. Avec ce climat et étant donné ma position, on ne peut attendre rien d'autre de moi.

Et pourquoi m'exciterais-je pour une cause à laquelle je n'ai jamais cru ? Quand la nature promulgue une loi, on ne peut pas la refuser ; pour ses prisonniers, il n'y a pas d'évasion possible, et nous sommes tous ses prisonniers. C'est pourquoi je reste dans mon coin et je me verse à boire. Il n'y a qu'une façon d'attendre l'extermination dans la dignité.

LE SECRET DE LA GRANDE VILLE

La puissante créature chancelait. Le dernier coup du chasseur l'avait atteinte en plein entre les deux yeux. Soulevant ses cinquante tonnes très haut au-dessus des arbres, elle barrit de douleur. Pendant un moment, le soleil splendide et majestueux caressa la bête semblable à un cygne immense avant qu'elle ne retombe, silencieuse, à plat ventre dans les buissons.

— Et voilà un nouveau triomphe pour l'Homme Invincible, l'Homme Tout-Puissant, proclama le commentateur. Sur cette planète, comme sur bien d'autres, les stupéfiantes horreurs naturelles reculent sans cesse devant le gigantesque petit bipède de la Terre. Oui, tous les spécimens de cette race de monstres révoltants et antinaturels seront massacrés avant.

Mais en attendant, un assistant avait averti l'opérateur de la présence d'un nouvel arrivant qui attendait à la porte pour occuper à son tour le petit cinéma d'essai. Affolé, l'opérateur coupa tout. L'image 3-D disparut, le son cessa dans un couac. Les lumières revinrent, révélant M. Smile P. Wreymeyer des Solides Supernova, debout près de l'entrée avec quelques-uns de ses plus distingués collaborateurs et amis.

— J'espère que nous ne vous dérangeons pas, Ed, dit M. Wreymeyer en voyant tout le monde se hâter vers la sortie.

— Pas du tout, M. Wreymeyer, nous étions simplement en train de bricoler, dit Ed, qui n'était qu'un simple sous-directeur, en saisissant l'appareil. Nous reprendrons cela demain Allez, les gars, dépêchez-vous.

— Je ne voudrais pas vous interrompre, dit M. Wreymeyer d'un ton jovial. Mais Harsch Benlin, que voici, tient absolument à nous montrer quelque chose. Il inclina la tête, non sans une petite pointe de condescendance, vers le visage hâve de Harsch Benlin.

Deux minutes plus tard, le dernier gringalet en manches de chemise avait fui du théâtre, laissant le terrain aux intrus.

— Ed n'avait pas l'air pressé de partir, observa M. Wreymeyer en installant sa masse pesante dans l'un des fauteuils. Eh bien, Harsch, mon garçon, voyons ce que vous avez à nous montrer !

— Bien sûr, Smile, dit Harsch Benlin. Il était l'un des rares personnages de l'équipe des Supernova à appeler le patron par son prénom et il accordait

à ce privilège toute l'importance qu'il méritait.

D'un bond, il grimpa sur l'étroite plate-forme située au pied de l'écran à solides et sourit à l'assistance. Elle se composait de vingt-six personnes dont Harsch ne connaissait que la moitié par le prénom. L'ensemble se partagea en quatre groupes : le grand patron et sa suite, la propre suite de Harsch, dirigée par Pony Caley, une poignée d'hommes des Départements Commerciaux avec leurs nègres et le groupe habituel des sténodactylos aux poitrines fascinantes.

— Voici de quoi il s'agit, messieurs, commença Harsch de sa voix la plus sucrée. Je viens d'avoir une idée de solide qui m'a paru sensationnelle et j'espère qu'elle produira le même effet sur vous. Ne croyez pas que j'essaie de vous la vendre – personne n'a de temps à perdre ici, et d'ailleurs, elle se vend toute seule ! C'est une grande idée à la fois originale et familière, à la fois simple et profonde !

En bref, voici de quoi il s'agit. Je veux lancer un solide qui donne une impulsion extraordinaire à la firme Supernova ; il aura nos studios comme arrière-plan et quelques-uns des membres de notre personnel comme figurants. Et en même temps, il va produire un effet colossal dans le domaine du drame humain. Enfin, ce solide aura pour cadre Nunion, la capitale planétaire la plus grande, la plus excitante de cette partie de la Galaxie.

Harsch s'interrompit pour ménager son effet. Quelques membres de l'assistance allumaient des aprophales, d'autres se grattaient le nez ou conversaient à voix basse.

— Je vois que vous vous demandez, reprit Harsch en contorsionnant ses mâchoires en un sourire, comment je vais m'y prendre pour bourrer tant de choses dans un solide de deux heures. O.K. ; je vais vous le montrer.

Il leva une main impérative pour faire signe à son opérateur Cluet Dander. Il n'y avait pas de meilleur opérateur que Cluet Dander. Même Harsch avait été obligé de le reconnaître, en maintes occasions. Aussitôt qu'il eut levé la main, un solide apparut sur l'écran.

C'était le visage d'un homme qui n'était pas loin de la cinquantaine. Les ans qui avaient desséché sa chair n'avaient fait que révéler, sous la peau au grain délicat, la noblesse de son ossature : le front élevé, les pommettes bien marquées, les mâchoires viriles. Il parlait, et bien que Cluet eût coupé le son, l'animation de ses traits était suffisamment éloquente. On sentait

d'instinct que c'était l'homme dont on aurait aimé épouser la fille. Harsch Benlin était absolument écrasé par un tel personnage.

— Ceci, mesdames et messieurs, dit Harsch en serrant les poings et en les tendant devant lui, ceci est le visage d'Art Stayker.

Maintenant, l'assistance réagissait. Tout le monde se redressa sur son siège, se regarda, regarda M. Wreyermeyer, essayant de deviner son impression. Chatouillé dans son amour-propre, mais se gardant bien de le montrer, Harsch continua :

— Oui, c'est le visage d'un grand homme. Art Stayker ! Quel génie ! Seul, un cercle restreint d'hommes l'a connu, ici, dans ce studio où il a travaillé. Pourtant, tous ceux qui l'ont approché l'ont admiré – et pourquoi ne pas le dire ? – aimé. J'ai eu l'honneur d'être son bras droit au bon vieux temps, quand Art était le directeur de l'Unité Documentaire II. J'ai l'intention de faire de ce solide sa biographie – un tribut à Art Stayker.

Il se tut. S'il réussissait à appâter la Compagnie Wreyermeyer, il était sauvé, car en chantant les louanges d'Art Stayker, il chantait également celles de Harsch Benlin. Il allait falloir jouer serré, en essayant de voir de quel côté ces gros pontes installés dans les fauteuils allaient virer.

— Art a fini dans le ruisseau, cria quelqu'un. – C'était Hi Pilloi, un simple adjoint de sous-directeur.

— Oui, et je suis heureux que quelqu'un ait soulevé cette objection, dit Harsch, prenant bien soin de remettre l'autre à sa place en omettant de prononcer son nom. Bien sûr, Art Stayker a fini sa vie dans le ruisseau. Il n'a pas réussi à s'en sortir. Ce solide va vous montrer pourquoi. Il va y avoir de la subtilité. Il va montrer à quel point le mordant et la compétence sont nécessaires pour servir le public comme nous le servons – car, comme je l'ai dit, ça ne va pas être un solide consacré uniquement à Art Stayker, mais aussi à Supernova, à Nunion et à la Vie. Ça va être très supérieur à notre fresque sur Thraldermener qui connut pourtant un succès considérable. Ce sera une véritable somme.

Le visage noble d'Art s'effaça, laissant Harsch seul debout sur la scène. Bien qu'il fût maigre au point d'être émacié, Harsch ne cessait de sucer des pilules amincissantes pour le plaisir d'entendre ses subordonnés l'appeler « le fil de fer », ce qu'il prenait pour un terme d'affection.

— Et ce solide est d'autant plus beau, continua-t-il d'un ton dramatique, qu'il est déjà à demi achevé. Je vais vous montrer pourquoi.

Cluet obéit de nouveau au signal de son chef ; les images se mirent à grandir dans le cube en apparence illimité de l'écran. Quelque chose d'aussi complexe et d'aussi magnifique que l'agrandissement d'un flocon de neige commença à se mouvoir et à s'avancer vers l'assistance. Il s'agrandissait, poussant des excroissances de plus en plus délicates, jusqu'à ce que chaque branche eût des ramifications. Il semblait, grâce à l'habileté du cinéaste, que ce fût une croissance organique. Mais enfin, comme la caméra s'approchait de l'objectif, celui-ci se révéla comme un ensemble de béton, d'imperve et de ferroline que l'homme avait coulés en immeubles et en avenues.

— Ceci, dit Harsch, est la cité fabuleuse – notre cité fabuleuse, la cité de Nunion telle qu'elle a été filmée par l'Unité II sous la direction d'Art Stayker quand il a atteint la plénitude de ses facultés, il y a vingt ans. Ce solide devait être sa grande œuvre ; il ne l'a jamais achevé pour des raisons que je vous dirai plus tard. Mais les seize bobines de film inédites qu'il a laissées comme le plus grand témoignage de son talent, sont restées dans nos réserves tout ce temps, jusqu'au moment où je les ai découvertes il y a quelques jours.

« O.K. Maintenant, je vais rester un certain temps sans parler. Je vais vous demander d'apprécier la beauté profonde de ces vues et d'essayer de juger de leur valeur en termes d'attrait esthétique et de punch psychologique. En somme, vous n'avez guère qu'à vous détendre pour apprécier un chef-d'œuvre, dans la présentation duquel, je suis fier de le dire, j'ai joué un rôle considérable.

La caméra plongeait encore lentement, au-dessous des tours les plus hautes, passait des plans aériens aux niveaux des piétons (humains ou non) puis aux niveaux des différents services de transports, jusqu'au sol, le sol d'imperve dans lequel était serti un cataphote en verre convexe qui reflétait en miniature tout ce que la caméra avait enregistré dans sa longue descente. Puis l'objectif se déplaça latéralement pour s'attarder sur les brodequins luisants d'un agent de police.

En même temps, presque inaperçu, un commentaire avait commencé. C'était un commentaire typique de l'Unité II, calme, sans emphase. C'était la voix d'Art Stayker.

« Sur les soixante-dix mille planètes qui occupent l'insignifiante galaxie habitée par l'homme, il n'y a pas de cité plus vaste ni plus diverse que Nunion, disait le commentaire. Elle est devenue fabuleuse aux yeux de tous les hommes de toutes les races. Il est presque impossible de la décrire sans

tomber dans les chiffres et dans les statistiques, c'est-à-dire sans perdre de vue la réalité. Nous vous demandons de venir explorer la réalité avec nous. Oubliez les faits et les chiffres ; regardez plutôt les rues et les maisons et surtout les individus qui vivent à Nunion. Regardez et posez-vous cette question : comment découvre-t-on le cœur d'une grande cité ? Quel est le secret qui se cache dans son cœur ? »

Nunion s'était développé sur les dix îles d'un archipel de la zone tempérée de Yinnisfar, en partant du continent voisin. Cinq cents ponts, cent cinquante souterrains, soixante lignes d'hélicoptères et de nombreux bacs, gondoles et paquebots reliaient les différents secteurs. Longeant les voies d'eau ou coupant les rues interminables en apparence, il y avait des avenues bordées d'arbres naturels ou en polycathic, avec ça et là, en des endroits privilégiés comme le monument à la gloire d'Ishrail – les rares et magnifiques Jennys, en fleur toute l'année, que l'on avait importés tout spécialement. La caméra survole le pont Harby-Clive, et resta suspendue devant le premier pâté de maisons situé de l'autre côté de l'eau. Un jeune homme sortait dans la rue en dévalant les marches du perron trois par trois. Sur son visage se lisait une excitation mêlée de joie et d'un sentiment de triomphe. Il pouvait à peine se contenir. Il ne pouvait pas marcher assez vite. Il était transporté par l'exultation. C'était le jeune homme que vous pouvez trouver dans toutes les grandes villes, l'homme qui va percer, qui vient de remporter son premier succès, dont la confiance défie le bon sens, et dont l'exubérance n'a plus de limites. En lui, vous voyez brûler la fusée qui a atteint soixante-dix mille planètes et qui rêve d'en atteindre soixante-dix mille autres.

Le commentateur ne dit pas cela. L'image parlait pour lui. Mais Harsch Benlin ne pouvait pas rester silencieux. Il s'avança et sa silhouette se profila sur l'écran.

— C'était toujours ainsi avec Art, dit-il. Il fallait qu'il fouille dans tous les sens pour trouver ce qu'il appelait « le détail exact et révélateur ». C'est peut-être pour cela qu'il n'est pas allé plus loin ; il nous rendait tous fous avec cette recherche du détail.

— Mais il n'y a là que des vues d'une grande ville, s'écria avec impatience Janzyez, de la firme Story. Nous avons tous déjà vu cette sorte de promenade, Harsch. Qu'est-ce que celle-ci donne de plus ?

Janzyez était un rien du tout qui essayait d'être quelqu'un ; les employés de bureau crachaient quand ils entendaient son nom.

— Si vous ouvriez les yeux, vous verriez la trame se dessiner, rétorqua Harsch ; c'était toujours ainsi avec Art – il laissait les choses évoluer, sans imposer d'intrigue. Regardez cette séquence, maintenant. Nous entrons dans le domaine de la comédie pure.

Un couple d'amoureux remontait un canal à bord d'une vedette. Ils accostèrent, mirent pied à terre et traversèrent bras dessus bras dessous un trottoir en mosaïque pour entrer dans un café. Ils parlaient avec animation en cherchant une table. La musique d'accompagnement changea de rythme ; l'attention se détourna des amoureux pour se fixer sur les garçons. La politesse de leurs manières quand ils servaient : (Certainement, madame, je vous apporte un rince-doigts à l'instant) contrastait avec leur grossièreté lorsqu'ils étaient de l'autre côté du décor, dans la crasse et le désordre des cuisines. (Joe, y a une gonzesse qui veut un rince-paluche ; où qu'y sont, nom de Dieu ?)

Un gros plan montra deux garçons assez âgés franchissant la porte de communication entre la cuisine et la salle à manger. L'un entrait dans la cuisine, l'autre en sortait. Celui qui entrait dit en clignant de l'œil ces mots sinistres et énigmatiques. « Il l'a mangé. » Entendant ces mots, un homme assis à la table voisine, laissa tomber son alimenteur en pâlisant.

— Vous voyez où il veut en venir ? demanda Harsch à l'assistance. Art est en train de creuser. Il gratte toutes les couches, l'une après l'autre, de la cité la plus puissante de tous les temps. Avant que nous en ayons terminé, vous allez voir toute la fange qu'il a trouvée au fond.

Il n'avait pas cessé un seul instant de fixer son œil de lynx sur Smile P. Wreyermeyer dont le visage impassible était en partie caché par les volutes de fumée de son aprohale. Le grand patron croisa ses jambes, ce qui pouvait être mauvais signe. S'impatientait-il ? Harsch qui avait appris à accorder la plus grande attention à tous ces indices, pensa que le moment était venu de procéder à un sondage direct. Il s'approcha du bord de la scène, se pencha en avant et dit, d'un ton engageant :

— Alors, que pensez-vous de cette entrée en matière, Smile ?

— Je suis encore assis, dit M. Wreyermeyer. Vous pouvez prendre ça pour de l'enthousiasme.

— Bien, dit Harsch en se tournant vers son équipe d'un air triomphant. Il leva la main à l'intention de Cluet. L'image disparut derrière lui et il resta les jambes écartées et les mains sur les hanches à regarder les occupants des sièges rembourrés, adoucissant les lignes de son visage. Il triomphait.

— Ceux d’entre vous qui n’ont jamais eu le privilège de rencontrer Art, dit-il, vont déjà se demander « Quelle espèce d’homme a pu dévoiler une cité avec un tel génie ? Pour ne pas vous laisser plus longtemps dans l’incertitude, je vais vous le dire. Quand Art a fait ceci, qui fut sa dernière œuvre, j’étais débutant dans les solides et je travaillais sous ses ordres. J’ai appris un tas de choses avec lui aussi bien sur le plan technique que sur le plan humain. Nous allons vous montrer maintenant une séquence de film qu’un caméraman de l’Unité II a fait sur Art à son insu. Je suis sûr que vous allez trouver ça... émouvant. O.K. Cluet, allons-y.

Le solide apparut soudain : il semblait emplir le champ visuel de tous les spectateurs. Dans un coin de l’un des nombreux aéroports spatiaux de Nunion, Art Stayker et quelques membres de son équipe documentaire, étaient assis sur des appareils d’oxygénation pour déjeuner. Art avait peut-être quarante-huit ans, soit un peu plus de l’âge actuel de Harsch. Les cheveux rabattus sur ses yeux par le vent, il dévorait un gigantesque sandwich au kyleff et parlait à un jeune homme à face de pleine lune, aux cheveux coupés en brosse et au nez camus. En se retournant vers le solide, Harsch se vit tel qu’il était vingt ans plus tôt et dit avec une pointe d’embarras :

— Il ne faut pas oublier que ce film a été tourné il y a vingt ans.

— Vous n’étiez pas aussi « fil de fer » à cette époque, patron, dit un des gars de son équipe.

Art parlait :

— Maintenant, Wreymeyer nous a donné le feu vert pour ce film, disait-il, alors, c’est le moment d’ouvrir l’œil. Dans une ville de cette envergure, tout le monde peut trouver des visages intéressants où construire un ensemble à partir de quelques angles architecturaux, en s’aidant des bruits de fond. Essayons de faire quelque chose de plus profond. Ce que je veux trouver, c’est ce qui se cache au cœur de cette métropole.

— Et si elle n’avait pas de cœur, M. Stayker, dit le jeune Harsch. Je veux dire... vous entendez parler d’hommes et de femmes sans cœur ; cette cité ne pourrait-elle pas être dépourvue de cœur elle aussi ?

— Tu joues sur les mots, dit Art. Tous les hommes et toutes les femmes ont un cœur, même les plus cruels. C’est la même chose pour les villes – je ne nie pas que Nunion soit une ville cruelle de bien des manières ; tu peux t’en rendre compte dans notre métier : les hommes doivent se battre sans cesse. Les bons se trouvent submergés petit à petit et perdus dans la masse.

Tu commences bien et tu finis mal, uniquement parce que... enfin, tu oublies, quoi ! Tu oublies que tu es humain.

— Ce doit être terrible, M. Stayker, dit le jeune Harsch. Je prendrai bien garde de ne jamais devenir comme ça. Je ne laisserai pas Nunion me vaincre.

Art avala la dernière bouchée de son sandwich, et fixant un regard perçant sur le visage juvénile tourné vers lui, il dit :

— Ne te mêle pas de surveiller Nunion, dit-il presque sèchement, surveille-toi toi-même.

Il se leva et s'essuya les mains sur son pantalon. L'un de ses techniciens lui offrit un antaphroale et dit :

— Eh bien, je crois que nous en avons terminé avec cet aéroport spatial, Art. Nous avons fait tout ce qu'il y avait à faire. Quel secteur allons-nous voir maintenant ?

Art jeta un coup d'œil à la ronde en souriant, la mâchoire serrée.

— Maintenant, nous nous attaquons aux politiciens, dit-il.

Le jeune Harsch se releva lentement. Il avait manifestement remarqué que la caméra était braquée vers eux, car ses manières se firent soudain plus agressives.

— Dites, M. Stayker, si nous pouvions démasquer les escroqueries légales de Nunion, tout en faisant nos solides, nous rendrions service à tout le monde et nous deviendrions tous célèbres.

— J'étais un jeune idiot idéaliste, à cette époque, dit Harsch à la fois confus et charmé, à l'intention de l'auditoire. J'avais encore à apprendre que la vie n'est qu'une suite d'escroqueries. Il fit un large sourire pour montrer que ce propos ne pouvait être qu'une boutade, vit que M. Wreyermeyer ne souriait pas, et se tut de nouveau.

Sur l'écran, l'Unité Deux reprenait son attirail. Derrière eux, le polyèdre massif d'un cargo Trans-Burst en provenance de Papracas plongea dans la fosse d'atterrissage avec un sifflement strident.

— Je vais vous dire ce qu'il faudra essayer de capturer, dit Art à ses équipiers en hissant un sac plein de matériel sur son épaule. Quand je suis arrivé dans cette ville il y a huit ans pour entrer chez Supernova, je suis resté un moment dans le couloir d'un Palais de Justice Fédéral, avant que commence un important procès. Plusieurs politiciens locaux qui allaient témoigner sont passés devant moi et j'ai entendu l'un d'eux dire, je ne l'oublierai jamais : « Préparez vos haines, messieurs. » Pour moi, cette

scène illustrera toujours la façon dont les préjugés peuvent terrasser un homme. Ce sont des scènes comme celles-là qu'il faut montrer.

Art et ses compagnons sortirent péniblement de la scène, minables et décidés. Le solide s'éteignit et Harsch Benlin resta planté devant l'écran, très décontracté en apparence.

— Je ne vois pas encore où tu veux en venir, Harsch, dit Ruddigori de son fauteuil. C'était le chef du personnel de M. Wreyermeyer. Une grosse légume. Il y avait intérêt à prendre des gants avec des gens de cet acabit.

— Peut-être n'as-tu pas saisi toutes les subtilités, Ruddy, suggéra doucement Harsch. Tout cela est très clair. Cette séquence vient de nous montrer pourquoi Art n'a jamais réussi. Il parlait trop. Il faisait de la théorie. Il discutait avec des gosses comme moi à l'époque. Il n'était pas assez dur. Ce n'était rien d'autre qu'un artiste, Ruddy. D'accord ?

— Puisque tu le dis, fit Ruddy d'un ton insouciant. Mais il se tourna soudain pour dire quelque chose d'inaudible à M. Wreyermeyer.

Un instant décontenancé, Harsch observa le visage du grand patron. M. Wreyermeyer restait immobile comme une statue de pierre, bien que de temps en temps sa pomme d'Adam saillît brusquement sous la peau.

Harsch fit un brusque signal à l'intention de Cluet, dans la cabine de projection. Il allait conclure le marché avec Supernova, même s'il fallait y passer tout l'après-midi et toute la soirée. Il se moucha et se glissa une pilule amincissante sous la langue.

— Bien, dit-il d'une voix coupante. Vous avez dû en voir assez pour saisir les grandes lignes. Maintenant, nous en arrivons au coup de grâce. Vous prenez bien des notes, là-bas ?

Un murmure de voix féminines le rassura.

— Bien, dit-il machinalement.

Derrière lui, la Nunion d'Art Stayker était recréée une fois de plus, cette cité qui régissait la puissance de Yinnisfar, qui grandissait dans l'opulence grâce à une gigantesque mise en commun interplanétaire ; elle était assemblée telle que l'esprit d'Art Stayker l'avait vue vingt ans plus tôt, cette cité qui jouait auprès de ses nombreux habitants à la fois le rôle de libérateur et de conquérant.

Maintenant, le soir tombait sur le labyrinthe de ses canyons de béton. Cluet arrêta le son pour laisser à Harsch la possibilité de placer son propre commentaire.

— Et voilà la nuit qui envahit cette cité fabuleuse, ainsi que nous l'avons vu tant de fois, dit-il. Art a réussi à enregistrer ce phénomène comme il ne l'a jamais été auparavant et comme il ne le sera plus jamais. Il me disait, je m'en souviens, que c'était la nuit qu'une ville montrait vraiment ses griffes, si bien que l'équipe a cherché pendant quinze jours des ombres aiguës et brisées qui évoqueraient des griffes. Toujours cette manie du détail significatif. Ah ! voici ce qu'ils ont trouvé.

Les ombres en forme de griffes arrivaient, crocs de lumière dans les flancs obscurs des impasses. Une agitation presque tangible, semblable au silence bruyant d'une jungle, envahissait les rues et les squares de Nunion ; même les spectateurs présents pouvaient le sentir. Leur attention était en éveil, et on dépêcha un sous-fifre pour qu'il essaie de savoir pourquoi l'air conditionné ne fonctionnait pas mieux. M. Wreymeyer s'agita sur son siège. Cela devait signifier quelque chose.

Derrière une façade de civilisation, la vie nocturne de Nunion revêtait une férocité primitive. Les Jurassiques portaient une robe de soirée. Selon l'interprétation d'Art Stayker, c'était essentiellement un monde sinistre, un amalgame de la nostalgie et des appétits des milliers de nations qui avaient échoué à Yinnisfar. L'individu était perdu dans ces lieux sauvages éclairés à l'atome, où soixante millions de personnes pouvaient se sentir seules, toutes réunies sur une surface de quelques kilomètres carrés.

Art montra clairement que la multitude qui faisait la queue pour assister à des exhibitions de jambes ou autres spectacles populaires était inoffensive. Vivant en troupes, ces gens avaient pris la mentalité du troupeau. Ils étaient trop inoffensifs pour arracher quoi que ce soit de valable à la foule de Nunion : tout ce qu'ils demandaient, c'était de passer un moment agréable.

Art montra aussi les autres. Ceux qui pouvaient s'offrir la solitude et une femme pour la meubler. Ils erraient dans des bulles au-dessus des avenues ruisselantes de lumière ; ils mangeaient dans des restaurants sous-marins, adressant des signes de tête fraternels aux requins qui les observaient à travers les parois de verre ; ils s'installaient à des tables de jeux et au signal impérieux de leurs yeux, il y avait toujours un esclave qui accourait, un esclave qui courait en suant et en tremblant. C'est ainsi qu'une cité fonctionne dans une galaxie ; le puissant doit toujours se rappeler son pouvoir.

Le décor changea encore. La caméra commença à fouiller le cours du Bosphore.

Ce cours se trouvait au cœur de Nunion. C'est là que la course aux plaisirs était la plus intense et la plus acharnée. Des aboyeurs vantaient les joies procurées par leur établissement, les poly hermaphrodites se faisaient des signes d'intelligence, l'alcool coulait à flots, le cinéma rivalisait avec les cabarets, les femmes de la nuit déployaient une activité d'araignées. Mille sensations – les perversions d'une galaxie – étaient à votre portée – avec de l'argent. L'homme, plus conscient que jamais de sa structure cellulaire, avait inventé un frisson nouveau pour chaque cellule.

Harsch Benlin ne put résister à la tentation de placer son mot :

— Avez-vous déjà vu un pareil réalisme, messieurs ? demanda-t-il. Voici des gens ordinaires – des gens comme vous et moi – qui viennent pour passer un moment agréable. Pensez à la propagande merveilleuse que ces séquences font pour notre vieille capitale. Et où ces films ont-ils été pendant ces vingt dernières années ? Dans nos caves, négligés et presque perdus. Personne ne les aurait jamais vus si je ne les avais pas dénichés.

M. Wreyermeyer parla.

— Je les ai vus, Harsch, dit-il de sa voix épaisse. Mais pour ma bourse, ils sont trop sordides pour plaire au public.

Harsch resta pantois. Une tache sombre lui monta au visage. Ces quelques mots lui disaient – à lui et à tous ceux qui étaient présents – à quoi il devait s'en tenir exactement. Sa position était fort précaire. S'il continuait sur ce ton-là, il exciterait la colère du grand patron ; s'il battait en retraite, il perdait la face et pas un seul membre de l'assistance, pour une raison ou pour une autre, ne voudrait manquer cela.

Derrière Harsch, le solide montra des hommes et des femmes qui faisaient la queue pour assister à une galerie d'horreurs. « La Mort dans la Cellule de la Mort N° 6. » Au-dessus d'eux, gigantesque, une effigie quasi vivante d'homme que l'on étranglait, la tête en bas, les yeux exorbités, la bouche ouverte. Un chef-d'œuvre de réalisme. C'est M. Wreyermeyer lui-même qui avait produit ce spectacle au cours de sa jeunesse. Harsch avait préparé un commentaire flatteur, mais il hésita et laissa passer le moment favorable.

— Inutile de montrer toutes ces horreurs, si vous le voulez, Smile, dit-il en grimaçant un sourire. Je vous donne simplement un aperçu pour que

vous vous rendiez compte en gros. Nous mettrons les détails au point plus tard, naturellement.

M. Wreymeyer ne dit rien. Il hocha la tête une fois, sans se compromettre. Sentant le vent venir – étant loup à demi, il avait des dispositions – Ruddigori prit la parole :

— Tu t'es trop entiché d'Art Stayker, Harsch, dit-il d'un air bonasse. Ce n'était qu'un type comme les autres, avec une caméra dans les mains, après tout.

— Bien sûr, Ruddy, bien sûr, répliqua Harsch. Il savait toujours quand il fallait battre en retraite et revenir dans l'ornière de l'habitude et de la routine. Je viens d'ailleurs de dire à M. Wreymeyer que c'était un film sordide. Notre travail consiste justement à séparer le bon grain de l'ivraie.

— Personne ne pourra faire cela mieux que vous, remarqua Pony Caley.

— Merci, Pony, dit Harsch en lui adressant un signe de tête cordial – Pony était le chef de son équipe. Cet animal allait en prendre sur les doigts tout à l'heure pour n'avoir pas apporté un soutien plus efficace. Tout de même, il aurait pu se mêler au débat plus tôt, au lieu de rester à lorgner les sténodactylos.

La ville d'Art se vidait maintenant. Des paquets d'aprophales vides, des billets de cinéma et des programmes chiffonnés, des préservatifs, des notes de restaurant et des fleurs gisaient dans le ruisseau. Les noceurs, écœurés et las, se traînaient jusque chez eux pour trouver enfin le sommeil.

— Non, mais ! Regardez-moi ça, dit Harsch avec force en serrant les poings. C'est vraiment un document humain. C'est là que Stayker a vraiment commencé à dérailler.

Une brume légère flottait sur le cours Bosphore accentuant l'impression d'un vide croissant. Un homme obèse, les vêtements en désordre, sortait en tanguant d'une maison close pour gagner l'ascenseur le plus proche.

À la cathédrale Saint-Bosphore, 3 h 30 sonnèrent ; puis 3 h 30 sonnèrent au Cours Platon. Des lumières s'évanouirent dans un restaurant désert, laissant sur la rétine une image de chaises retournées. Une dernière prostituée rentrait chez elle, la main crispée sur son sac.

Pourtant, le Cours n'était pas complètement vide d'humains. L'œil impitoyable de la caméra pourchassait sous les porches les derniers spectateurs de la scène. Ils étaient restés immobiles, sans prendre part à l'action, quand la soirée avait atteint son apogée. Ils y étaient encore quand le premier laitier était apparu. Ils regardaient la foule, ils regardaient le vide,

la dernière prostituée qui se traînait jusque chez elle ; ils restaient sous leur porche comme s'ils espionnaient dans une garenne. Dans l'ombre, leur visage luisait d'une tension terrible et inexprimable. Seuls, leurs yeux bougeaient.

— Ces hommes, dit Harsch, ont vraiment fasciné Stayker. Je vous ai dit qu'il était fou. Il prétendait que si quelqu'un pouvait le mener au cœur de la cité, c'étaient ces gens, ces excentriques tapis sous les porches. Nuit après nuit, ils étaient toujours là. Le grand *Ton* seul sait ce qu'ils voulaient ! Stayker les appelait : « Les spectres impotents de la fête. »

— Es y sont toujours, intervint Ruddigori d'une façon inattendue ; on les trouve tapis sous les porches de toutes les grandes villes. Je me suis souvent demandé ce qu'ils faisaient là.

C'était inespéré. Harsch leva la main vers Cluet, le cœur plein d'espoir.

L'écran à solides se vida, puis des formes apparurent. Une caméra perchée pourchassait deux hommes qui descendaient une route longeant un canal ; ces deux hommes étaient Art Stayker et son jeune assistant, Harsch Benlin.

— Dans cette séquence, commenta Harsch à l'intention de l'assistance, vous voyez Stayker et moi qui allons chez l'un de ces oiseaux de nuit. Je passe ça, histoire de rire un peu.

Les deux silhouettes s'arrêtèrent devant une petite boutique de tailleur, jetant un regard soupçonneux à l'enseigne simplement libellée :

A. WILLITTS TAILLEUR.

— J'ai l'impression que nous allons découvrir quelque chose d'important, disait Stayker quand le son revint. Nous allons apprendre ce qu'est réellement une grande ville, de quelqu'un qui a dû sentir son atmosphère avec la plus grande intensité. Nous allons atteindre le cœur même. Mais ça ne va pas être très agréable, je t'avertis, Harsch. Tu peux rester ici, si tu préfères.

— Non, Art, protesta le jeune Harsch. Si quelque chose d'important doit se produire, je veux être présent, naturellement.

Art fixa sur son assistant un regard pensif.

— Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'argent à gagner dans cette aventure, mon petit.

— Je le sais, Art, je ne pense pas qu'à l'argent. Pour qui me prends-tu ? C'est quelque chose de philosophique, n'est-ce pas ?

— Ouais, j'en ai l'impression.

Ils entrèrent ensemble dans la petite boutique.

L'obscurité régnait à l'intérieur. Elle semblait suinter des costumes de soirée noirs dont la fabrication était la spécialité du tailleur ; ils pendaient raides et massifs tout le long des murs, funèbres dans le noir. Le tailleur Willitts était un petit homme râblé ; on reconnaissait en lui l'un des spectateurs de la nuit. Les hommes d'Art l'avaient traqué jusqu'à son repaire.

Les yeux de Willitts saillaient et luisaient comme ceux d'un rat qui se noie. Il était mélancolique et déprimé. Comme Art insistait, il observa le silence, pianotant de ses doigts sur le comptoir.

— Je ne suis pas de la police, dit Art. Je suis simplement curieux. Je veux savoir pourquoi vous restez là toute la nuit.

— Comment puis-je vous le dire ? demanda Willitts en baissant les yeux. Je ne fais rien.

— C'est justement, dit Art avec passion. Vous ne faites rien. Pourquoi, vous et les autres, restez-vous là à ne rien faire ? À quoi pensez-vous ? Que voyez-vous ? Que ressentez-vous ?

— J'ai mon commerce à m'occuper, monsieur, protesta Willitts. J'ai du travail. Vous ne voyez pas que j'ai du travail ?

— Répondez à ma question et je m'en vais.

— Vous ne le regretteriez pas, Willitts, insinua le jeune Harsch en caressant la poche intérieure de sa veste.

Le regard du petit homme fuyait. Il se mordillait les lèvres. Il semblait si las qu'on aurait dit qu'il n'y avait plus une seule étincelle de sang en lui.

— Laissez-moi tranquille, dit-il. C'est tout ce que je demande. Je ne fais de mal à personne, n'est-ce pas ? Un client peut entrer d'un moment à l'autre. Je ne répondrai pas à votre question. Maintenant, fichez-moi le camp.

— Nous avons des moyens d'obtenir les réponses que nous désirons, commença Harsch.

— Laissez-moi tranquille, espèce de jeune voyou. Si vous me touchez, j'appelle la police.

Soudain, Art sauta sur lui et, le maintenant solidement par ses épaules maigres, l'allongea en travers du comptoir. Des deux, c'était le visage d'Art qui était le plus désespéré.

— Allez, Willitts, il faut que je sache. Il faut que je sache. Je creuse de plus en plus profond dans la fosse à purin de cette cité depuis des semaines

et vous êtes la larve que j'ai trouvée, rampant au fond. Vous allez me dire ce que l'on ressent au fond, sinon, je vous casse la figure.

— Comment puis-je vous le dire ? demanda Willitts avec une fureur soudaine. Je ne peux pas vous le dire. Je ne peux pas. Je n'ai pas les mots qui conviennent. Il faudrait que vous soyez... comme moi pour comprendre.

Et Art eut beau marteler le petit tailleur de coups de poing et lui tirer les cheveux, il ne put en obtenir rien de plus. Ils finirent par abandonner et laissèrent Willitts haletant, gisant derrière son comptoir, dans la poussière.

— Je ne voulais pas perdre mon sang-froid ainsi, dit Art en s'épongeant le front et en se suçant les phalanges, une fois dans la rue. Il devait savoir que la caméra était sur lui, mais il était trop préoccupé pour y attacher de l'importance. Il y a quelque chose qui s'est vidé en moi. Nos haines, à nous tous, sont beaucoup trop à fleur de peau, je suppose. Mais il faut que je trouve...

Son visage buté grandit de plus en plus dans l'écran, éclipsant tout le reste. Une paupière battait sans qu'il pût l'en empêcher. Il disparut hors du champ de la caméra, parlant toujours.

L'écran se vida.

— Du tonnerre ! s'écria Pony Caley en se levant d'un bond. Ça devrait marcher admirablement. Ça, c'est du boulot, mon vieux !

Tout le monde parlait en même temps maintenant, sauf le grand patron ; la raclée subie par le tailleur avait beaucoup plu.

— Sérieusement, disait Janzyez, la dernière scène avait vraiment quelque chose. On pourrait la rejouer avec de bons acteurs, à condition de briser quelques dents et autres, ça ferait quelque chose de solide. On pourrait peut-être en finir avec le petit tailleur en le flanquant dans le canal.

Harsch avait la spécialité de ménager les progressions. Il les avait tous réveillés et maintenant, il ne montrerait plus rien. Les mains dans les poches, il descendit lentement les marches qui menaient à l'auditorium.

— Et voilà donc l'histoire d'un original nommé Art Stayker, messieurs, dit-il quand son pied droit eut quitté la dernière marche. Il n'a pas pu tenir le coup. Le cinéma était trop dur pour lui. Aussitôt après avoir battu ce petit tailleur, il a tout laissé tomber, et il a disparu dans les bas-fonds de Nunion. Il n'est même pas resté pour mettre son film au point et l'Unité II a dû plier bagages. Un vieux lâcheur, cet Art.

Ruddy vint jusqu'à Harsch et dit :

— Vous m’avez intéressé. Comment se fait-il pourtant qu’il ait fallu attendre vingt ans pour voir cela ?

Harsch étendit les bras et sourit.

— Parce que Stayker n’a pas eu la cote, après son départ, dit-il beaucoup plus à l’intention de M. Wreymeyer que de Ruddy. Et puis, on l’a oublié, lui et son œuvre. Mais il se trouve que j’ai rencontré Stayker il y a deux jours. Ça m’a donné l’idée de faire une incursion dans les archives de l’Unité II.

Il essaya de se placer devant M. Wreymeyer pour permettre au grand patron de le complimenter de sa sagacité s’il en avait envie, mais Ruddy s’interposa de nouveau.

— Vous voulez dire qu’Art vit encore ? insista Ruddy. Il doit être vieux, maintenant. Que fait-il donc ?

— C’est un clochard, dit Harsch. Je ne tenais pas tellement à ce qu’on me voie lui parler, je suis parti le plus vite possible. Il pue, mon vieux.

Il se débarrassa de Ruddy et resta planté devant le grand patron.

— Eh bien, Smile, dit-il, le plus calmement qu’il put, ne me dites pas que vous ne sentez pas un solide là ; c’est quelque chose qui renverse et qui coupe le souffle.

Comme pour prolonger le suspense, M. Wreymeyer tira une autre bouffée de son arophale avant de l’enlever de sa bouche.

— Il faudrait un couple de jeunes amoureux là-dedans, dit-il d’une voix impassible.

Le vieux chnoque avait aimé le film.

— Bien sûr, s’exclama Harsch en fronçant les sourcils pour cacher son exaltation. Deux couples, tout ce que vous voudrez, Smile ! Et comme vous l’entendrez.

Pony Caley était là, lui aussi, essayant de faire mousser son patron.

— Et ces types sous les porches, M. Wreymeyer, dit-il avec enthousiasme, pourraient être des espions d’autres galaxies. On en ferait un film d’aventures, hein ?

— Ouais. Ça serait pas mal, déclara un ami de Pony en se frappant la paume de son poing. Et Art Stayker pourrait être leur victime. Il se ferait abattre à la fin.

— Non, pas trop de sang, interrompit Janzyez. Je vois plutôt là-dedans la saga de l’homme de la rue. Nous pourrions appeler cela « Notre Ville » ou quelque chose du même genre, si ce titre n’est pas déjà pris.

— Et si on l'intitulait « Trottoirs étoilés » ? suggéra quelqu'un.

— Je verrais très bien Eddi Expusso là-dedans ! cria Pilloi.

Ainsi, ils discutaient les détails. Harsch avait gagné le match. Bon Dieu ! qu'il était fier de lui !

Il sortait du petit théâtre avec les autres quand Ruddy lui posa la main sur le bras.

— Tu ne m'as pas dit, Harsch, comment tu as fait pour retrouver Art.

Il y avait quelque chose de subversif chez Ruddy. C'était miracle qu'il ait pu réussir à grimper aussi haut. Toujours à poser des questions.

— C'est facile, dit Harsch. J'avais rendez-vous avec une dame il y a deux jours, n'est-ce pas ? Je cherchais un taxi-bulle ; il n'y en avait pas beaucoup étant donné l'heure avancée et il a fallu que je descende le cours Bosphore à pied. Le vieux était planqué sous un porche ; il m'a reconnu et interpellé.

— Et c'était bien Art ? demanda Ruddy d'une voix surexcitée.

— Tout à fait lui. Il m'aurait tenu la jambe toute la nuit, si je m'étais laissé faire. Mais enfin, ça m'a rappelé l'existence de ce solide. Bien, à demain, Ruddy.

— Une petite minute, Harsch. C'est très important. Art t'a-t-il dit s'il avait trouvé ce qui était au cœur de la cité ? C'est cela qu'il était parti chercher, n'est-ce pas ?

— Ouais. Oh ! il a trouvé. Il voulait tout me raconter. À 3 heures du matin ! Je lui ai dit ce qu'il pouvait faire !

— Mais qu'a-t-il dit, Harsch ?

— Mon vieux, quelle importance peuvent avoir les paroles d'un Stayker ? C'était son baratin habituel, mais plus difficile encore à comprendre qu'autrefois – de la philosophie ! J'en avais un petit coup dans l'aile ; je n'ai même pas cherché à comprendre.

— Mais avait-il trouvé le secret qu'il cherchait ?

— Il l'a prétendu. Mais ce secret, quel qu'il soit, n'a aucune valeur commerciale. Son pantalon était en lambeaux, je te dis. Et ce pauvre type ne cessait de grelotter. Bon, il faut que je m'en aille. À plus tard, Ruddy.

Ils firent le solide. Ce fut l'une des plus grandes productions de Supernova de l'année. Toutes les planètes habitées de la Fédération eurent droit à ce chef-d'œuvre, moyennant finance. La fortune de Harsch Benlin était faite. Ils l'appelèrent le « Chant d'une puissante cité ». Il fallut trois orchestres de premier ordre, car il comportait dix-sept succès de la chanson, et un régiment de ballerines. Tout avait été refait en studio avec les teintes

pastel jugées plus adéquates pour un film musical. On finit par choisir une ville plus appropriée que Nunion pour servir de toile de fond. Quant à Art Stayker, son nom ne figura même pas au générique, bien entendu.

LA NOUVELLE AMIBE

1.

Vous n'avez jamais su quand ont commencé en fait les événements qui vous ont mené à Yinnisfar et ont provoqué la venue d'un monde d'ombres. Vous n'avez jamais connu le Crieur. Pour vous ce n'était qu'un homme qui a crié et est mort quand vous vous êtes approché de lui ; mais auparavant, ce Crieur a eu une longue histoire pleine de flétrissures. Il avait opéré loin de ce que la plupart des hommes appellent la civilisation, au-delà des limites de la galaxie, si bien que lors de ses fréquents déplacements d'une planète à l'autre, il voyait rarement les étoiles des deux côtés de sa planète. D'une part, il y avait une galaxie pleine, brillant très haut d'un vif éclat, et de l'autre un mur de vide qui s'étalait d'une éternité à l'autre, les univers d'îles lointaines ne faisant que rendre ce gouffre plus tangible.

En général, le Crieur regardait du côté des étoiles.

Mais pas au cours de ce voyage-ci. Le Crieur vendait des bobines de film, son petit vaisseau était bourré à bloc de microfilms. Il en avait de toutes les sortes, des nouvelles et des anciennes ; des films de philosophie, de sociologie et de mathématiques. En les étudiant bien à fond, on aurait pu reconstituer l'histoire entière de la Galaxie. Mais pourtant, ce n'était pas avec ces films savants que le Crieur gagnait le plus d'argent ; ils payaient le carburant, mais pas la boisson. Les films qui procuraient vraiment des bénéfices étaient ceux qui traitaient un sujet plus vieux que l'histoire : leur thème était le désir. Les films érotiques montrant toutes les formes de la convoitise humaine constituaient le véritable gagne-pain du Crieur ; et comme de tels objets étaient interdits, le Crieur vivait dans la crainte perpétuelle des douaniers d'une centaine de mondes.

Ce jour-là, il était heureux. Il venait de rouler proprement les gardiens tatillons de la moralité et il avait vendu la moitié de sa marchandise, pour ainsi dire sous leur nez. Bien pourvu de boissons, il voguait vers de nouveaux théâtres d'opérations.

Qu'il eût trop bu afin de célébrer de tels événements, voilà qui devait influencer sa vie entière. Une bouteille vide de merrit roula à ses pieds. Il faisait chaud dans la minuscule cabine de son vaisseau et il s'assoupit,

affalé sur les commandes. Un ou deux petits boutons se trouvèrent enfoncés par sa tête endormie.

Le Crieur s'éveilla, l'esprit brumeux. Il sentait que quelque chose ne tournait pas rond et ses idées s'éclaircirent tout de suite, dès qu'il eut jeté un regard anxieux au hublot de l'avant. Aucun des nuages habituels d'étoiles n'était en vue. Il poussa un cri de terreur. Il se précipita vers le hublot arrière : la galaxie était là, comme une boule de paillettes sur une assiette, loin derrière lui. Le Crieur avala anxieusement sa salive et regarda son niveau de carburant. Il était bas, mais il en restait suffisamment pour revenir sur ses pas. Le pire, c'était l'air ; il n'avait pas renouvelé ses réservoirs d'oxygène dans la précipitation de son dernier départ. Ce n'était pas avec le dé à coudre qu'il en restait qu'il pourrait rentrer vivant sur la galaxie.

Il sentit un grand vide s'ouvrir dans son estomac. Il retourna à l'avant pour examiner un objet auquel il n'avait pas prêté attention jusque-là. Nettement séparé des fantômes lointains des autres galaxies, c'était le seul objet qui vînt rompre la continuité du vide : il avait l'aspect d'un disque. Le Crieur regarda à l'aide de ses instruments. Pas de doute, c'était un petit soleil.

Cela intrigua le Crieur. Ses connaissances en astronomie étaient négligeables, mais il savait que d'après les lois, il n'y avait rien entre les galaxies, ce long entonnoir de nuit coupait une galaxie d'une autre aussi sûrement que les vivants étaient coupés des morts ; il ne pouvait que supposer que ce soleil était une étoile vagabonde ; de tels phénomènes étaient courants, mais naturellement ces étoiles restaient dans leur galaxie respective, conformément aux lois de l'attraction universelle. Le Crieur laissa le problème en suspens. Ce qui l'intéressait, c'était de savoir si le soleil – quelle que fût sa provenance – avait autour de lui une planète ou plus pourvue d'oxygène.

Il pria pour qu'il en fût ainsi, en braquant ses instruments de ce côté.

Il y en avait. Le soleil était un astre nain blanc accompagné d'une planète presque aussi grande que lui. Un test stratosphérique rapide révéla au Crieur l'existence d'un mélange respirable d'oxygène et d'azote. En se félicitant de sa chance, le vendeur de film accéléra l'allure et atterrit. Il était au milieu d'une vallée bordée de collines boisées.

Il descendit par le manche à air, laissant en marche les appareils compresseurs et analyseurs. Ainsi, en moins d'une demi-heure ses réserves seraient pleines d'oxygène purifié provenant de l'air de la planète.

Il faisait chaud. Le Crieur éprouva immédiatement l'impression d'être environné de choses nouvelles partout. Tout semblait si frais et si éclatant que ses yeux lui faisaient mal. Fait rassurant, il n'y avait aucune trace de vie animale. Les arbres étaient d'une espèce qu'il ne reconnut pas, bien que pour lui il n'y eût guère de différence entre les arbres. Le silence lui serra la tête comme un étau et l'étourdit.

Les rives d'un lac s'étendaient à quelques mètres de là. Il partit dans cette direction, conscient en même temps d'une vague difficulté dans sa respiration. Il se força à inspirer plus lentement, concluant que l'air devait être trop riche pour lui.

Quelque chose émergea à la surface du lac, à quelque distance de là. Cela ressemblait à une tête d'homme, mais le Crieur n'en était pas certain, une brume s'élevait au-dessus de la surface du lac, comme si l'eau était chaude, et estompait les détails. Il semblait d'ailleurs peu probable qu'un homme fût en train de nager là.

La douleur qu'il ressentait dans les poumons devint plus nette. Il eut conscience également que ses membres le piquaient, comme si l'air était trop âpre pour eux. Tous les objets qu'il regardait apparaissaient entourés d'un spectre tremblotant. Il avait eu, grâce à ses instruments, l'assurance que tout était normal ; soudain, cette assurance ne signifiait plus rien ; il avait mal.

Épouvanté, le Crieur tourna les talons pour regagner son vaisseau. Il fut pris d'une quinte de toux et tomba ; tout tournait autour de lui. Il eut quand même le temps de voir que c'était bien un homme qui nageait dans le lac embrumé. Il appela à l'aide une seule fois.

Vous avez regardé de son côté et vous êtes parti aussitôt à la nage dans sa direction.

Mais le Crieur se mourait. Son cri lui fit monter le sang à la gorge. Il suffoquait. Il essaya de se relever et vous êtes sorti du lac pour aller à lui. Le Crieur, d'un geste malhabile, montra le vaisseau, avec la sécurité illusoire qu'il offrait. Quand vous êtes arrivé près de lui, il était mort.

Pendant un moment, vous êtes resté à genoux près de lui à l'examiner. Puis vous vous êtes retourné et vous avez regardé le vaisseau spatial pour la première fois, émerveillé.

Le soleil se leva et se coucha vingt-cinq fois avant que vous ayez réussi à assimiler tout ce que le vaisseau du Crieur contenait. Vous avez touché à tout, doucement, presque respectueusement. Ces microfilms ne signifiaient

pas grand-chose pour vous, au premier abord, mais vous avez pu les comparer et reconstituer le puzzle de leurs secrets jusqu'à ce que l'ensemble fût bien coordonné. Le projecteur du Crieur était presque usé quand vous avez terminé. Alors, vous avez commencé à étudier le vaisseau proprement dit, buvant comme un assoiffé les renseignements qu'il pouvait donner.

Vous avez bu à petites gorgées l'eau de feu du Crieur. Vous avez lu son livre de bord. Vous avez essayé ses vêtements, vous vous êtes vu dans sa glace.

Vos pensées ont dû évoluer étrangement au cours de ces vingt-cinq journées comme si des vannes d'écluses s'étaient ouvertes pour la première fois, à mesure que vous vous révéliez à vous-même.

Tout ce que vous avez appris était déjà connu. La façon dont vous avez tout assemblé relevait du génie pur, mais néanmoins, ce savoir avait déjà été acquis par d'autres hommes. Il était le résultat de recherches et d'expériences. Ce n'est que plus tard, lorsque vous avez intégré ce savoir, que vous avez fait une déduction vraiment personnelle. Cette déduction, concernant les myriades de vies humaines de la galaxie était si terrifiante, si accablante que vous avez essayé de l'oublier.

Vous n'y avez pas réussi. C'était impossible. Il y avait au départ un fait inéluctable : la mort du Crieur ; vous saviez pourquoi il était mort. Il fallait donc agir, et obéir à votre premier impératif moral.

Pendant un moment seulement, vous avez regardé votre monde brillant. Vous y reviendriez quand votre devoir aurait été fait. Vous êtes grimpé dans le vaisseau du Crieur, vous avez établi un itinéraire sur le ordinateur de distance et vous êtes parti vers la galaxie.

2.

Vous êtes arrivé sans armes dans la cité en guerre. Votre vaisseau est resté à l'abandon sur une colline à quelques kilomètres de là. Vous avez marché comme dans un rêve, en portant vos propres vivres et vous avez demandé à voir le chef de l'armée des rebelles. Ils ont soulevé des difficultés innombrables, mais vous avez fini par vous trouver devant lui.

Le chef des rebelles était un homme coriace qui avait perdu un œil, et il était occupé quand vous êtes entré. Il a fixé sur vous un regard profondément méfiant, de son œil unique ; derrière lui, les gardes caressaient leur pistolet atomique.

— Je vous donne trois minutes, a dit le Borgne.

— Je n'ai pas besoin de votre temps, avez-vous répondu d'un ton léger. J'en ai assez du mien. J'ai également un plan plus grandiose que n'importe lequel des vôtres. Voulez-vous que je vous montre comment conquérir la région d'Yinnisfar ?

Le Borgne vous a regardé de nouveau. Il a vu... comment dire. Il a vu que vous n'étiez pas comme les autres hommes, que vous étiez plus vif qu'eux. Mais la région de Yinnisfar se trouve à de longues années-lumière de là, inexpugnable au cœur de la galaxie. Pendant deux fois dix millions d'années, son règne a été indiscuté par les deux fois dix millions de planètes.

— Vous êtes fou, a dit le Borgne. Sortez ! Notre objectif est de conquérir cette cité, pas une galaxie.

Vous n'avez pas bougé. Pourquoi les gardes ne sont-ils pas intervenus alors ? Pourquoi le Borgne ne vous a-t-il pas abattu avant que vous ayez commencé votre tâche ?

— La guerre civile que vous menez ici ne présente aucun intérêt, avez-vous dit. Pour quoi vous battez-vous ? Une cité. La rue voisine. Une place forte. Ce sont des dépouilles tout juste bonnes pour une hyène. Je vous offre l'opulence de Yinnisfar et vous pleurez pour la Mairie !

Le Borgne s'est levé en montrant les dents. Sa tignasse mal peignée s'est dressée comme des piquants. Ses joues tannées ont blêmi. Il a sorti son pistolet atomique et l'a braqué vers votre visage. Vous n'avez rien fait. Il n'y avait rien que vous ayez besoin de faire. Médusé, le Borgne s'est rassis. Il n'avait jamais vu une telle indifférence devant les menaces ; il était impressionné.

— *Owlenj* n'est qu'une pauvre planète, avec une longue liste d'opprimés, marmonna-t-il. Mais c'est mon univers ; c'est pourquoi il faut que je me batte pour elle et pour les hommes qui y vivent ; pour protéger leurs droits et leurs libertés. Je reconnais qu'un homme de mon habileté mérite un meilleur commandement ; peut-être lorsque nous aurons forcé cette cité à se mettre à genoux...

Mais le temps travaillait pour vous. Vous avez été patient et vous avez écouté le Borgne. Son discours était à la fois grandiloquent et mesquin ; il parlait du triomphe des droits humains et de la pénurie de soldats entraînés. Il voulait le Ciel sur la terre, mais il lui manquait un bataillon.

C'était un homme qui imposait le respect à ses compagnons. Pourtant, ses principes auraient été démodés un million de millénaires plus tôt, avant les premiers voyages dans l'espace. Ils n'avaient plus aucune consistance, les généraux de pacotille qui s'en étaient targués avant lui les avaient usés jusqu'à la corde : le besoin de force, l'abolition de l'injustice, la croyance que le droit vaincrait. Vous avez écouté avec une pitié glacée.

Quand il a terminé sa péroraison, vous avez dit au Borgne quel était votre plan pour conquérir Yinnisfar. Vous lui avez dit que, vivant sur le bord le plus froid de la galaxie, il ne pouvait avoir aucune idée des richesses de ces mondes centraux, que toutes les fables que les enfants d'*Owlenj* apprenaient sur les bancs de leur classe n'avaient rien à voir avec le dixième de la richesse de Yinnisfar. Que tous les hommes de là-bas jouissaient d'un bonheur impérissable ; que chaque fruit chauffé par le soleil du milieu de la galaxie contenait autant de suc que cinquante mangues d'*Owlenj*.

— Oui, nous avons toujours eu moins de privilèges par ici, grogna le Borgne. Que peut-on faire ici contre la puissance de la Région ?

Alors, vous lui avez dit sans sourire qu'il y avait un domaine dans lequel Yinnisfar était inférieur ; dans aucun de ses systèmes, elle ne pouvait avoir un général capable de déployer autant de sagacité et d'audace que le Borgne ; ses peuples avaient perdu leur vieille agressivité pour devenir des rêveurs inoffensifs.

— Évidemment, reconnut le Borgne à contrecœur ; ce sont des décadents.

— Décadents, c'est le mot ! Plus que vous ne pouvez le croire. Ils pendent à une branche comme une poire géante trop mûre et n'attendent que la chute, lorsque viendra le fer de votre attaque.

— Vous le croyez vraiment ?

— Je le sais. Écoutez. Pendant combien de temps la paix a-t-elle régné sur la galaxie ? – je ne parle pas évidemment de vos petites divergences d'opinion ici – pendant des millions d'années, n'est-ce pas ? Le silence et la paix étaient tels qu'on aurait pu entendre une épingle tomber dans l'espace et que les relations interstellaires se sont trouvées presque ramenées à zéro. Je vous le dis, mon ami, les puissantes nations des étoiles se sont endormies. Leurs guerriers, leurs techniciens n'ont pas été mis à l'épreuve depuis des générations. Leur science est attaquée par la rouille.

Le Borgne se leva d'un bond. Vous veniez de remporter une victoire. La première de la liste. Il proféra une sorte de rugissement exalté.

— Par Thraldemener ! S’il en est ainsi, cria-t-il, ils ne savent pas se battre. Ce sont des dégénérés. Allons, il n’y a pas de temps à perdre. Nous commencerons la libération des peuples de Yinnisfar demain, mon ami. Comment n’ai-je pas pensé à cela tout seul ?

— Attendez. – Vous avez touché sa manche dépenaillée au moment où il contournait le bureau. Il a senti une partie de votre vitalité le traverser. Il a attendu, docilement. – Si *Owlenj* doit partir à la conquête de Yinnisfar, il faut qu’elle soit unie. Vos forces ne sont pas suffisantes à elles seules pour tenir tête à la puissance agonisante de la région. Il faut mettre un terme à la guerre civile.

Le Borgne fronça les sourcils et parut indécis. La guerre civile était une cause chère à son cœur ; avant tout, il avait voulu réduire en cendres la petite ville, mais ce fut son ambition qui l’emporta. Il essaya pourtant d’atermoyer.

— On ne gagne pas une guerre civile aussi facilement, protesta-t-il. Cela fait cinq ans qu’elle dure, tout le monde a cette cause à cœur – beaucoup sont morts pour la justice et la liberté.

— Sans doute, mais ils ne demanderaient pas mieux que de pactiser avec l’injustice pour pouvoir manger régulièrement et dormir dans un bon lit. Je suis certain qu’ils n’apprécient pas tellement que le bruit des coups de feu vienne ponctuer leurs pensées.

— Et comment ferons-nous la paix, si nous n’écrasons pas l’ennemi complètement ?

— Nous allons voir le commandant ennemi, avez-vous dit. Et malgré ses dénégations et ses protestations, c’est ce que vous êtes allés faire.

Vous avez émergé de la cachette rebelle dans un bas-côté de la cathédrale en ruine de la cité. En franchissant les décombres avec précaution, vous avez laissé ce qui avait été la porte ouest et êtes arrivés aux remparts improvisés de plomb et de sable qui marquaient les actuelles positions avancées du Borgne. Celui-ci a recommencé à discuter ; vous l’avez fait taire. Vous avez endossé une tenue protectrice contre les radiations et un homme porteur d’un drapeau blanc vous a accompagné dans la rue.

Ç’avait été autrefois une belle avenue. Maintenant les grands exoquags étaient déchiquetés et la façade de nombreuses maisons avait terriblement souffert. Des tanks robots gisaient sur les trottoirs calcinés. Rien ne bougeait ; mais en remontant ce champ de bataille suburbain, vous avez dû

sentir la présence d'yeux invisibles qui vous espionnaient. Vous avez dû une fois de plus avoir l'impression de marcher dans un décor de rêve.

Au sommet de l'avenue, une voix impersonnelle vous a enjoint de vous arrêter et vous a demandé ce que vous vouliez. Quand l'écho de ses paroles s'est perdu parmi les ruines, le Borgne a beuglé son nom et a demandé à voir le général ennemi.

Moins de deux minutes plus tard, un disque transparent à l'énergie rayonnée est tombé du ciel. Une porte s'est ouverte et la voix impersonnelle a crié :

— Montez !

Aussitôt entré, avec vos deux compagnons, vous avez été enlevé au-dessus des toits. Le disque est remonté de trois cents mètres vers le nord, puis il est redescendu. La porte s'est ouverte et vous êtes sortis.

3.

Vous étiez dans la cour d'un abattoir. Il n'y avait pas d'animaux, bien qu'un mur présentant une ligne de trous laissés par des balles fusées indiquât que cet endroit n'avait pas entièrement abandonné son utilisation ancienne.

Deux capitaines sont venus à votre rencontre avec un drapeau blanc.

Ils ont salué le Borgne et vous êtes sortis de l'abattoir par une rampe abrupte qui vous a menés dans un labyrinthe de couloirs nouvellement construits. Vous avez enlevé vos tenues spéciales contre les radiations et les capitaines impassibles vous ont montré une porte peinte en blanc.

Vous êtes entrés.

— Alors, traître, qu'est-ce qui t'a fait croire que je te laisserais la vie ? demanda le général Welded au Borgne. Son uniforme était usagé, mais correct ; ses yeux lançaient du feu. Il marchait comme marchent tous les soldats depuis un temps immémorial : comme si les disques de ses vertèbres avaient été soudés ensemble. Il avait une petite moustache qui se hérissait de triomphe à la vue de l'ennemi.

Oubliant tout ce qui n'était pas sa vieille haine, le Borgne marcha sur lui comme s'il voulait arracher cette moustache de la lèvre supérieure.

— Serrez-vous la main, vous deux, avez-vous dit avec impatience. Mettez-vous d'accord immédiatement. Plus vite nous commencerons les opérations, mieux cela vaudra.

Welded vous a regardé pour la première fois et il a paru comprendre immédiatement que c'était avec vous et non avec le Borgne qu'il lui faudrait traiter. Cet homme était intelligent. Sa voix se glaça, son visage se figea.

— Je n'ai aucune idée de ce que vous pouvez être, vous, dit-il, mais si jamais vous faites preuve de la moindre insolence, je vous abats comme un chien. Pour votre ami, c'est différent, je dois en prendre bien soin ; sa tête est destinée à orner la porte de la ville. Pourquoi êtes-vous venus me narguer ?

— Il ne s'agit pas de cela, avez-vous dit. Nous venons vous faire une proposition. Si vous êtes à écouter, écoutez-moi.

Dans l'échelle des émotions, il y a, au-delà de la fureur, un stade auquel la fureur devient de la peur. Comme Welded atteignait ce stade, il se raidit, comme s'il allait se briser en deux. Il ne pouvait rien dire. Vous avez commencé à parler de Yinnisfar et vous lui avez présenté la situation de la même façon qu'au Borgne.

Mais Welded était plus coriace que son rival, plus expérimenté et plus sûr de lui. Bien qu'un léger sourire concupiscent fût apparu sur ses lèvres quand vous avez évoqué les richesses de la région, il n'a pas fléchi. Quand vous avez terminé, il a parlé.

— Êtes-vous né à *Owlenj*, étranger ?

— Non.

— De quel monde venez-vous, étranger ?

— D'une planète en dehors de la galaxie.

— Il n'y a rien entre les galaxies que les ténèbres noires comme la suie. Comment s'appelle votre monde, étranger ?

— Il n'a pas de nom.

Welded claqua ses doigts avec colère.

— Vous avez une étrange façon d'essayer de gagner ma confiance, étranger, dit-il. Comment les habitants de votre monde l'appellent-ils ?

— Il n'y a pas d'habitants, avez-vous dit. Je suis le premier. Il n'a pas de nom parce que je ne lui en ai pas donné.

— Alors, moi, je vais lui en donner un, grinça Welded. Je l'appellerai : Mensonges ! Rien que des mensonges. Vous êtes un espion envoyé par Yinnisfar, un traître, un assassin ! Gardes ! Gardes ! Emmenez cet idiot à l'abattoir et faites-en de la chair à pâté.

Tout en vociférant, il avait sorti un lance-fusées de sa gaine et l'avait braqué vers vous. D'un coup de pied, le Borgne envoya l'amie de l'autre côté de la pièce.

— Écoutez-moi donc, espèce d'abruti, rugit-il. Allez-vous tuer cet homme qui nous offre tant ? Admettons que ce soit un espion de Yinnisfar – ne serait-ce pas alors l'homme idéal pour nous y mener ? Nous n'avons pas besoin de lui faire confiance. Nous le surveillerons de près. Saisissons la chance que nous avons de le garder entre nos mains.

Pendant que le Borgne parlait, le plafond s'était haussé d'un mètre ; à travers la brèche ainsi formée, des hommes s'étaient catapultés dans la pièce, vous avaient acculés, vous et le chef rebelle, dans des coins différents. En un rien de temps, vous vous trouviez emprisonnés dans les mailles d'un filet d'acier.

Welded les retint d'un geste de la main.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, reconnut-il à contrecœur. Gardes, laissez-nous. Nous avons à parler.

Deux heures plus tard, quand les plantons apportèrent du vin pour vous et pour les chefs, vous vous étiez mis d'accord et vous aviez commencé à échauder un plan. Par un accord tacite, les deux hommes avaient décidé de ne plus parler de votre origine ; de toute façon, vous ne pouviez pas venir de Yinnisfar. Depuis des millénaires, le vaste empire ne s'était jamais préoccupé de savoir ce qui se passait aux confins de la galaxie.

— Je suis venu chez vous, avez-vous dit, parce que cette planète est une des rares qui soit près de la mienne et sur laquelle il y ait encore une certaine forme d'organisation militaire.

Cette explication flattait leur amour-propre. Ils ne voyaient pas ce qu'il y avait de suranné dans leurs querelles de clocher. Ce qui comptait uniquement pour vous, c'était de trouver quelqu'un qui puisse passer à l'action sans retard.

Deux heures plus tard, quand l'une des ordonnances de Welded entra avec quelque nourriture, Welded lançait le dernier des nombreux appels à l'adresse des garnisons d'Owlenj.

— Combien avez-vous de vaisseaux interplanétaires immédiatement disponibles ? demanda-t-il... Oui, tout compris. Je vois, quinze. Combien y en a-t-il de photo-guidés ?... Cinq seulement... De quel type sont-ils ?

Il prit les réponses en note, en répétant à haute voix pour que le Borgne et vous soyez mis au courant.

— Un cargo... un paquebot utilisé à des fins militaires, un transport de troupe... et deux envahisseurs. Bon. Donnez-moi leur tonnage maintenant.

Il prit note des tonnages, fronça les sourcils, hocha la tête et dit d'une voix pleine d'autorité :

— Excellent. Vous recevrez des instructions dans la matinée pour la fourniture de carburant et l'équipement de ces vaisseaux. Pour les dût autres, commencez dès maintenant à les transformer avec vos machines électroniques. Je veux qu'ils soient équipés d'un système de photoguidage dans quarante-huit heures au plus tard... Et veillez à ce que vos hommes soient consignés au quartier jusqu'à nouvel ordre. C'est bien compris ?... Parfait. Des questions ?... Je laisse cela à votre initiative, commandant, dit-il en raccrochant.

Pour la première fois, il regarda les plantons qui avaient apporté la nourriture.

— A-t-on respecté les consignes du cessez-le-feu, général ? demanda-t-il.

— Absolument, dit le planton. Les gens dansent dans la rue.

— Nous allons bientôt leur donner de quoi les faire danser, dit Welded en se frottant les mains. Il se tourna vers le Borgne qui jonglait avec des feuilles de papier.

— De quelle force pouvons-nous disposer ? demanda-t-il.

— Cela dépend du résultat de la conversion des engins photo-guidés.

— Étant donné la pénurie d'hommes et de matériel, on peut dire cinquante pour cent du total, dit Welded.

— Bien... Le Borgne parcourut du regard les différentes feuilles de papier.

— Avec ma propre flotte, mettons cent dix vaisseaux dont les deux tiers peuvent être utilisés à des fins militaires.

Ils se regardèrent d'un œil morne. Aussi peu avertis qu'ils pussent l'être, ce nombre leur parut insuffisant.

— C'est plus que nécessaire, dites-vous d'une voix confiante.

Ils abordèrent le formidable problème des vivres. La flotte allait voguer dans le vide pendant deux semaines avant d'atteindre les limites de la région. Il faudrait ensuite deux semaines et demie pour en atteindre le cœur ; enfin, trois jours seraient encore nécessaires pour arriver au pivot même de Yinnisfar.

— Et je ne parle pas des retards causés par une action de diversion ou par une riposte de l'adversaire, dit Welded.

— Pff ! Pas question de diversion, dit le Borgne. Nous traversons la galaxie comme un couteau qui tranche la chair. Il était plus gagné par votre confiance que Welded.

— Ils peuvent très bien capituler avant que nous ayons atteint Yinnisfar, dites-vous. Allons, nous irons sur la planète la plus proche et vos hommes pourront manger à leur aise.

— Il nous faut une marge de sécurité, insista Welded. Mettons que le voyage dure six semaines. Nous serons cinq mille cinq cents. – Il secoua la tête. Nous pouvons très bien assurer l’approvisionnement en air. Pour les calories, c’est une autre paire de manches. Tous ces hommes vont manger comme des affamés et nous ne pourrons jamais rassembler un tel stock à *Owlenj*. Je crois que la solution est la congélation complète. Tous les militaires d’un grade inférieur à celui de major et dont la présence n’est pas indispensable à la conduite du vaisseau voyagent congelés. Passez-moi les Services de Santé, planton ; je veux parler au médecin général.

Le planton se hâta d’obéir.

— Qu’y a-t-il d’autre à régler ? demanda Welded. Il ne faisait que commencer à espérer.

— L’armement, dit le Borgne. Le matériel nucléaire, d’abord. Sur ce point, mes forces ne peuvent pas être d’un grand secours. Nos stocks sont plus bas que d’habitude.

— Voici un rapport sur la situation de la semaine dernière. Les stocks sont très maigres, j’en ai peur, dit Welded en tendant une feuille dactylographiée.

Vous avez jeté un coup d’œil sur la liste, par-dessus l’épaule du Borgne.

— C’est très suffisant, avez-vous dit d’un ton optimiste.

4.

Au début, on pouvait croire que le plan allait réussir. Vous avez dû éprouver une fois encore l’impression de vivre un rêve invraisemblable dont vous pourriez crever le décor d’un seul doigt quand vous vous êtes trouvé dans le vaisseau de tête avec les deux commandants. Vous n’étiez pas nerveux, vous étiez optimiste. Welded et le Borgne, chacun à sa façon, manifestaient quelque inquiétude maintenant que le voyage était commencé. Le capitaine du vaisseau, le commandant Prim, dut endurer bien des tracasseries.

Les premiers jours se sont déroulés sans histoires. Au-delà des hublots, l'espace pendait comme un drapeau flasque, ses étoiles étincelantes n'étaient que des points minuscules au loin. Les autres vaisseaux n'étaient pas visibles à l'œil nu. On eût pu croire que le vaisseau amiral était seul. Au départ d'*Owlenj*, l'effectif total de la flotte d'invasion était de cent dix-sept unités. À la fin de la première semaine, cinq d'entre elles durent rebrousser chemin et repartir vers la base tant bien que mal, la mise au point de dernière heure ayant été bâclée. En mettant les choses au mieux, il leur faudrait six mois pour regagner le port ; les équipages seraient asphyxiés, à moins que les survivants ne puissent respirer l'oxygène des morts. Le reste de la flotte poursuivit sa route, les cales pleines de soldats dont la vie était suspendue, tous empilés et rangés comme des bouteilles.

Ils voguaient dans le vide depuis seize jours et ils avaient dépassé les étoiles que l'on considère généralement comme les avant-postes du grand empire de Yinnisfar, quand l'ennemi s'aperçut de leur présence.

— Une station appelée Camoens II R. S. T 225 annonça l'officier des communications, demande pourquoi nous avons passé *Koramandel Tangent Dix* sans donner notre identification.

— Laissez-le parler, avez-vous dit.

D'autres mises en demeure arrivèrent et restèrent sans réponse. La flotte d'invasion observait le plus profond silence, et autour d'elle, les mondes s'éveillaient à la vie. Le service de communications commença à intercepter des messages d'alertes et d'avertissements échangés par les stations planétaires.

« *Galcondar Sabre* appelle *Rolf 158*. Un appareil non identifié doit passer devant vous selon une trajectoire 99 GY4281 à 07.1430 Gai. approx...

« *Acrostic I* à la base de *Cutaligni*. Observez la flotte qui entre dans le secteur *Home Paradise 014* et envoyez-moi vos observations.

« *Peik-pi-Koing Astronomical* à *Droxy Pylon* : Une centaine de vaisseaux approchent de la zone de contrôle. Code diamant, diamant index, diamant 09...»

« Appel à toutes les stations, d'Ishrail zone II. Procédure BAB 91 en opération immédiatement. »

Le Borgne eut un rire méprisant.

— On dirait que toutes ces mauviettes commencent à s'émouvoir, dit-il.

À mesure que le temps passait, il était de plus en plus mal à l'aise. L'espace qui était presque silencieux vingt-quatre heures plus tôt commençait à s'emplir de murmures ; bientôt, le murmure devint un concert de cris. Ce qui au début n'était qu'une curiosité inoffensive devint de l'irritation puis de l'inquiétude.

— Nous devrions peut-être leur répondre, dit le Borgne. Nous pourrions leur raconter n'importe quoi pour les tranquilliser. Leur dire que nous venons leur rendre une visite amicale, ou quelque chose comme cela.

— Ce ne sont pas les messages en clair qui m'inquiètent, dit Prim. Nous en avons intercepté plusieurs en code ; ce sont ceux-là qui me tracassent le plus.

— Ne peut-on pas leur raconter une histoire quelconque pour qu'ils nous laissent tranquilles ? répéta le Borgne à votre intention. Vous regardiez les ténèbres, presque comme si vous pouviez voir de l'autre côté du voile, presque comme si vous vous attendiez à voir les messages surgir comme des comètes devant les hublots.

— La vérité émergera, avez-vous dit sans vous retourner.

Deux jours plus tard, le parasond détecta le premier vaisseau aperçu depuis le départ d'Owlenj. Cela provoqua un tel tohu-bohu dans les appareils que Prim alla voir ce qui se passait. Le Borgne, maintenant remarquablement barbu, lui emboîta le pas.

— Ce ne peut pas être un vaisseau, disait le chef des communications en brandissant la feuille sur laquelle était transcrit le rapport.

— Ce ne peut être autre chose, protesta le sous-chef. Regardez sa course. Il vire nettement. Qu'est-ce qui pourrait manœuvrer ainsi, sinon un vaisseau ?

— Ça ne peut pas être un vaisseau, répéta le chef.

— Pourquoi ? demanda Prim.

— Je m'excuse, mon commandant, mais ce sacré bidule a au moins quarante-cinq kilomètres de long.

Au bout d'une seconde de silence, le Borgne demanda nerveusement.

— De quel côté vient-il ?

Le sous-chef prit la parole. Il semblait enchanté de la découverte qu'ils avaient effectuée sur l'écran.

— Depuis que nous l'observons, il a viré de trente à trente-deux degrés vers le nord, par rapport à une trajectoire nord-nord-ouest, en se référant à la quadrature de la galaxie.

Le Borgne empoigna le bois de la couchette du sous-chef comme s'il s'agissait du cou du sous-chef.

— Ce que je veux savoir, gronda-t-il, c'est s'il s'éloigne ou s'il vient vers nous.

— Ni l'un ni l'autre, dit le sous-chef en regardant de nouveau l'écran. Il semble avoir fini de virer et il se déplace selon une ligne qui est... à quatre-vingt-dix degrés de la nôtre, c'est-à-dire qu'elle forme un angle droit, précisa-t-il lourdement.

— Émet-il des signaux ? demanda Prim.

— Rien.

— Envoyez-lui une bordée en plein dans son avant, suggéra le Borgne.

— Vous n'êtes pas dans les rues d'Owlenj à canarder tout ce qui se présente devant vous ! Laissez-le aller.

Le Borgne se retourna avec colère et vit Welded. Ce dernier était venu sur la passerelle dès la première heure. Il regarda la tache s'estomper sur l'écran du parasond avant de répondre. Puis, faisant signe au Borgne de s'écarter un peu, et vérifiant que vous n'étiez pas alors sur la passerelle, il a dit à voix basse :

— Mon ami, il faut que je vous avoue quelque chose.

Il jeta un regard anxieux au Borgne et reprit :

— Mes premières craintes me reviennent ; vous savez que je suis un homme courageux, mais il est des moments où même un héros a des raisons d'avoir peur. Chaque heure qui s'écoule nous fait pénétrer davantage dans un nid de frelons. Vous en rendez-vous compte ? Nous ne sommes plus qu'à deux semaines et demie de la fabuleuse Yinnisfar elle-même. Je ne puis plus dormir. Je ne cesse de me demander si nous n'allons pas nous mettre le cou dans un collet dont nous n'allons plus pouvoir nous échapper.

Bien qu'il répugnât à montrer qu'il était d'accord avec son vieil ennemi, le Borgne ne pouvait laisser passer cette occasion de confier son anxiété.

— Ils ont des vaisseaux de quarante-cinq kilomètres de long, s'exclama-t-il. Comment pourrions-nous résister à de tels colosses ? Mais que pouvons-nous faire ? Il faut continuer, maintenant que nous avons commencé. Avez-vous une idée ?

Hochant la tête d'un air mystérieux, Welded fit signe à l'autre de l'accompagner dans sa cabine. Puis il en ferma la porte blindée.

— À vingt-quatre heures seulement d'ici, dit-il en frappant son poing sur la table, il y a beaucoup de riches planètes. Elles fourniront un butin aussi

abondant que les planètes situées au cœur de la région, et elles sont moins bien gardées. Il me semble voir déjà les petites blondes dodues avec des bagues à tous les doigts et de petits hommes gras au compte en banque bien rembourré. Ces planètes sont grandes ouvertes et sans défense. Pourquoi aller à Yinnisfar, où nous rencontrerons certainement de la résistance ? Pourquoi ne pas nous arrêter ici, piller tout ce que nous pourrions et repartir vers *Owlenj* ?

Le Borgne hésitait. Cette solution lui plaisait autant que son ancien ennemi l'avait espéré. Mais il y avait un obstacle.

— Il a décidé que nous irions à Yinnisfar.

— Oui ! Je crois que nous avons supporté cet individu assez longtemps, répliqua Welded.

Ils n'avaient pas besoin de mentionner votre nom. Quand ils étaient loin de vous, leurs appréhensions à votre sujet étaient partagées. Welded s'approcha d'une armoire à pharmacie, prit un petit flacon bien bouché et le tendit au Borgne.

— Avec cela, nous allons résoudre le problème, dit-il.

— Grand Dieu ! fit le Borgne en posant la bouteille avec d'infinies précautions. Elle contenait du venin de grusby, le serpent tropical venimeux d'*Owlenj*. En respirer une seule goutte à un mètre de distance donnait la migraine pendant des semaines.

— Avec cela, nous allons parfumer son vin ce soir, dit Welded.

5.

Quand le vin fut apporté à la table du capitaine, après le dîner, le Borgne en accepta un verre, mais il ne put le boire. L'incertitude le rendait malade et en même temps la haine qu'il éprouvait pour Welded se ravivait. Non seulement il n'approuvait pas ce projet d'empoisonnement qu'il considérait comme peu viril, mais il comprenait clairement que ce petit flacon contenait suffisamment de drogue pour lui régler son compte à lui, s'il prenait à Welded l'envie de se débarrasser de son vieil ennemi.

Vous n'aviez pas tant d'inquiétudes. Comme toujours, vous étiez en forme. Vous avez pris votre verre quand il a été rempli et vous avez bu au succès de l'expédition, comme vous l'aviez fait tous les soirs.

Vous avez esquissé une moue de dégoût.

— Ce vin est aigre, avez-vous dit. Nous aurons de meilleurs crus à Yinnisfar.

Tout le monde a ri, sauf le Borgne. Les muscles de son visage étaient crispés. Il ne pouvait même pas s'obliger à regarder Welded.

— Que pensez-vous de l'objet de quarante-cinq kilomètres de long que nous avons repéré tout à l'heure ? vous demanda Prim en buvant son vin à une allure plus modérée.

— Oh ! c'était un vaisseau de Yinnisfar, ni plus ni moins, avez-vous dit avec insouciance. Ne vous inquiétez pas. L'évolution réglera cela de même qu'elle s'est occupée des monstrueux reptiles préhistoriques qui ont autrefois hanté *Owlenj* et d'autres planètes.

Le capitaine ouvrit les mains.

— Pour un homme réaliste, cette remarque est étrangement peu réaliste, dit-il. L'évolution est une chose et les vaisseaux géants une autre, tout à fait différente.

— Mais non, pas du tout... à moins de perdre de vue le fait que l'évolution est la méthode scientifique de la nature et que les vaisseaux spatiaux, n'étant pas des créatures organiques, font partie de l'évolution humaine. Quant à l'homme proprement dit, il n'est qu'une partie de la méthode scientifique de la nature.

Le capitaine qui ne croyait pas à la spéculation, se retrancha derrière son masque d'homme du monde.

— Je suppose que vous n'imaginez pas, à une date aussi avancée, que l'homme n'est pas le point final de l'évolution ? demanda-t-il. On nous dit sans cesse que la galaxie est trop vieille pour qu'il lui arrive autre chose qu'une extinction définitive.

— Je n'imagine rien, avez-vous repris d'un ton léger. Mais souvenez-vous d'une chose ; ce qui triomphe, en dernier ressort, c'est quelque chose de trop grand pour votre compréhension ou pour la mienne.

Vous vous êtes levé ; les autres vous ont imité. La salle à manger a bientôt été vide de ses occupants à l'exception des deux conspirateurs. Le Borgne s'épongea le front.

— J'ai été sur des charbons ardents toute la soirée, dit-il. Vous n'avez pas pu vous arranger pour glisser cette drogue dans du vin ce soir ?

Welded était plus raide que jamais, mais il vibrait comme la corde d'un arc tendue au maximum. Il eut du mal à faire sortir les mots de sa langue desséchée.

— Il n’a pas eu de vin du tout ce soir, réussit-il à murmurer. C’est le venin du grusby qu’il a bu, pur. Nous devrions être en train de le balancer les pieds les premiers par un hublot, en ce moment.

La flotte d’*Owlenj* voguait depuis quatre semaines. Maintenant, ils étaient profondément engagés au cœur de la galaxie bourrée d’étoiles et à moins de six jours de Yinnisfar lui-même. Des soleils qui portaient comme un fardeau accidentel des millions d’années d’histoires et de mythes humains brûlaient de tous côtés comme des torches funéraires. Un silence de tombeau avait remplacé le babillage alarmé des planètes.

— Ils nous attendent ! s’exclama le Borgne pour la énième fois. Il restait à demeure sur la passerelle du vaisseau amiral maintenant ; il y avait fait son lit et il prenait son repas assis sur son lit. Pendant des heures, sans interruption, il observait le spectacle immuable de l’univers, hanté par deux frayeurs : la peur que vous lui inspiriez avait grandi au point d’éclipser celle qu’il éprouvait à l’égard de Yinnisfar.

Malgré la désapprobation muette du capitaine, la passerelle était également devenue la cabine de Welded. Il y passait le plus clair de son temps, allongé sur le lit, un lance-fusées sous son oreiller. Il ne regardait jamais par les hublots.

Vous montiez fréquemment sur la passerelle, mais vous parliez rarement aux deux généraux. Vous étiez détaché ; vous flottiez dans une sorte de rêve dont les limites avec la réalité s’estompaient de plus en plus. Pourtant, vous manifestiez parfois une certaine impatience, vous parliez sur un ton brutal, vous claquiez les doigts avec irritation, comme si vous aviez désiré vous éveiller de cette torpeur.

Seul le capitaine Prim demeurerait semblable à lui-même. La routine du commandement le soutenait. Il semblait avoir absorbé toute la confiance que le Borgne et Welded avaient perdue.

— Nous atterrissons à Yinnisfar dans six jours, vous a-t-il dit. Est-il possible qu’ils n’aient pas l’intention de résister ?

— On peut trouver d’excellentes raisons pour expliquer leur passivité, avez-vous dit. *Owlenj* est isolée de la Fédération depuis plusieurs générations et n’a aucune idée des courants intellectuels de la région. Ils sont peut-être tous pacifistes et impatients de manifester leur foi. À moins que leur hiérarchie militaire, n’ayant pas eu de guerre pour éclaircir ses rangs, se soit écroulée comme un château de cartes sous une pression inaccoutumée. On peut supposer tout ce qu’on veut.

— Et si, hasarda le sous-chef des communications, de sa couchette, et si tout le monde – tous les habitants de ces régions étaient morts depuis longtemps à l’insu des autres planètes extérieures à la région ?... Tout est si calme... comme la mort.

Ce furent ses derniers mots. À cette seconde même, le parasond explosa, fracassant la tête du sous-chef comme une noix de coco. Un liquide glacé coulait sur le plancher ; des éclats de verre et de métal jonchaient le sol ; des bouffées de fumées âcres et acides envahirent la passerelle. Un concert de voix effrayées s’éleva.

— Allez chercher le chef des communications dans son lit, aboya Prim ; mais Continuity était déjà au travail ; installé à l’intercom, il réclamait une équipe de brancardiers et trois électroniciens.

Welded inspectait les dégâts, chassant de la main la fumée qui émergeait d’un cratère chauffé au rouge au milieu des panneaux.

— D’où cela vient-il ? demanda-t-il. Un court-circuit ? L’éclatement d’un transistor ?

— Impossible ! trancha Prim, heureux pour une fois de contredire son supérieur. Voulez-vous vous dégager, s’il vous plaît. Laissez la place à l’équipe de réparateurs.

— Regardez ! s’écria le Borgne. Sa voix avait un tel accent d’angoisse que même à cette époque de crise, tous les regards pivotèrent dans la direction indiquée par son doigt. Ils fixaient les ténèbres de l’autre côté des hublots. Leurs yeux durent fouiller la nuit longtemps avant de voir.

Des mouches. Des mouches s’élevaient en un nuage d’un courant sombre à la surface duquel le soleil scintillait, si bien qu’entre la nuit et la lumière, les insectes étaient presque invisibles. Mais le courant, c’était l’espace lui-même et le scintillement, une série d’étoiles ; quant aux mouches, c’était un nuage de vaisseaux. Les forces séculaires de Yinnisfar réagissaient à l’attaque.

6.

On ne peut pas les compter, dit le Borgne en fixant un regard éperdu sur l’essaim de vaisseaux. Il doit y en avoir des milliers. Qu’allons-nous faire ? Ils ont détruit notre parasond – c’était une sorte d’avertissement, vous ne le voyez pas ! Par *Pla* et *Ton*, ils vont nous expédier dans l’éternité d’un moment à l’autre.

Les mots, il les toussait comme du sable, du fond de la gorge. Puis, ce fut comme s'il devait faire quelque chose à tout prix pour cacher son désespoir. Pivotant sur un talon, il traversa la passerelle et se planta devant vous.

— C'est vous qui nous avez attirés dans ce guêpier, hurla-t-il. Que comptez-vous faire pour nous tirer de là ? Comment allons-nous sauver notre peau ?

— Remettez-vous au capitaine et taisez-vous, avez-vous dit. Vous vous êtes écarté avant qu'il ne puisse vous toucher et vous êtes venu auprès du capitaine. Prim était en grande forme ; il donnait ses ordres avec assurance et sang-froid. Le réseau d'ondes courtes étant resté intact, il parlait rapidement aux chefs d'escadron de sa flotte.

Sur une sorte d'écran placé au-dessus de sa tête, les résultats de ses ordres apparaissaient immédiatement. La flotte d'*Owlenj* se déployait en éventail, divisée en petits escadrons individuels. Ils avançaient vers le rideau de mouches comme une main ouverte. À la vitesse maximale, ils fonçaient vers la flotte ennemie.

— Ils sont trop forts pour nous, vous a dit Prim, du coin de ses lèvres desséchées. Nous n'arriverons jamais à les ébranler. Nous n'en sortirons pas vivants. Nous ne sommes pas assez nombreux pour faire quoi que ce soit ; c'est du suicide.

— Que suggérez-vous d'autre ? lui avez-vous demandé.

— Si chaque vaisseau allait vers une planète, tournait autour et faisait peser la menace de la destruction ?... non, ils nous réduiraient à merci un par un. Il secoua la tête. — Nous n'avons pas d'autre possibilité, dit-il d'une voix tranquille en portant son attention sur la manœuvre.

Toute conversation devint impossible. Les vaisseaux qui attendaient et ceux qui attaquaient allaient se rejoindre. Le gouffre qui les séparait se garnit soudain d'un treillage de flammes électriques bleues et aveuglantes. Des maillons carrés s'ouvrirent et se fermèrent comme des mâchoires. Quelle que fût la source de cette puissance, elle devait être phénoménale, fondée sur l'énergie fondamentale de l'espace lui-même. Les vaisseaux *Owlenjiens* se trouvèrent pris dans cet étrange réseau avant que les attaquants aient seulement pu songer à s'échapper. Les mailles flamboyaient derrière les hublots et les mâchoires se refermaient, inondant chaque passerelle de sa clarté électrique. Ce fut la dernière lumière que virent des milliers d'yeux. Les vaisseaux sur lesquels se refermaient ces mâchoires

bleues, brûlaient comme du magnésium ; ils brûlaient puis s'effondraient dans les limbes comme des bananes pourries, vidés de toute vie.

Mais la vitesse des envahisseurs était formidable. Quant au redoutable filet, il n'était pas tout à fait en phase. Celui qui en dirigeait la manœuvre n'avait pas calculé juste ; son action de cisaille fut trop lente ; beaucoup de vaisseaux passèrent à travers les interstices et se retrouvèrent dans les rangs de la flotte d'Yinnisfar.

Le vaisseau amiral le traversa sans encombre. Les mailles se refermèrent trop tard derrière lui. Un regard rapide à l'écran montra à Prim qu'il ne restait plus en gros que quarante vaisseaux en débandade complète.

— Superfusées – feu ! rugit-il.

Personne, dans cette immense mêlée, n'avait jamais assisté à une bataille spatiale. La galaxie, dans la fatigue de sa vieillesse, avait depuis longtemps raccroché son sabre. De tous les cerveaux pleins d'astuce qui suivaient l'évolution des événements, c'est celui de Prim qui fut le plus rapide à reprendre l'avantage. Les puissants défenseurs de Yinnisfar avaient eu trop confiance dans leur filet ; ils furent un moment décontenancés en voyant des survivants se trouver de leur côté.

Les explosions des superfusées les tirèrent de leur torpeur. Les projectiles bondissaient de vaisseau en vaisseau, scintillant d'une énergie cosmique, tandis que les attaquants plongeaient dans leurs rangs dévastés et prenaient la fuite. En un clin d'œil ils s'étaient dispersés, n'ayant plus rien à redouter du centre de fusion dans lequel quatre cents vaisseaux de Yinnisfar avaient péri.

— Nous sommes tirés d'affaire, avez-vous dit. Allons droit sur Yinnisfar, ils n'oseront pas nous attaquer.

Mais la flotte ennemie ne se laissa pas distancer aussi facilement. Plusieurs unités les avaient pris en chasse à une vitesse effarante. Parmi eux se trouvait le vaisseau de quarante-cinq kilomètres de long qu'ils avaient aperçu quelques jours plus tôt.

— Et il y en a encore trois comme lui, cria Welded, l'œil collé aux hublots. Regardez ! Comment peuvent-ils aller aussi vite ?

Prim, brutalement, obliqua vers le sud. Il était temps. Les poursuivants avaient lancé une masse noire comme de la fumée, juste devant l'ancienne position du vaisseau amiral. La fumée était de la matière fissile molécularisée capable de cribler le vaisseau amiral comme des mites dans un tapis, et de le réduire en gravillons. Dans cette manœuvre, il perdit de

vue les quatre vaisseaux géants, mais ils réapparurent bientôt et avec une rapidité effarante ils formèrent les quatre coins d'un énorme carré, devant le vaisseau amiral.

— Aucun humain ne pourrait venir à bout d'appareils comme ceux-là, avez-vous dit, fasciné par le spectacle de la bataille.

— Ils ont sorti le filet, dit Prim. Il avait raison. Il se tourna et hurla des ordres aux bombardiers, disant qu'il fallait à tout prix abattre les géants. Le vaisseau amiral était seul maintenant ; le reste de la flotte était désintégré ou dispersé au loin.

Les quatre géants étaient en position. Une fois de plus, les mailles diaboliques vinrent s'interposer devant le vaisseau. Prim n'avait pas le temps de dévier sa course – ils fonçaient vers les flammes bleues aveuglantes. À la dernière seconde, l'un des bombardiers expédia une superfusée vers l'avant.

La superfusée et le filet entrèrent en contact.

Les deux énergies colossales s'empoignèrent comme des oiseaux de proie. La fusée n'explosa pas de la manière habituelle, la fusion remonta le long des mailles tremblotantes du filet, en les engloutissant à mesure. Au centre, elle laissa un cercle de vide qui s'agrandit sans cesse, à travers lequel le vaisseau amiral passa, sans dommage. La fusion remonta jusqu'aux coins du filet ; le feu engloutissait le feu. Elle atteignit les quatre vaisseaux géants.

Ces derniers restèrent intacts un moment. Autour d'eux s'irradiait un arc-en-ciel gigantesque, visible à des centaines d'années-lumière de là. Puis cette clarté aveuglante disparut, les quatre orbes fusionnèrent et devinrent de l'antilumière. Là où ils avaient été apparut un grand trou dans le vide de l'univers.

Plusieurs vaisseaux de Yinnisfar périrent dans ce cataclysme. Mais le vaisseau amiral n'eut pas le temps de se réjouir de sa victoire. Le moment de son plus grand triomphe fut aussi celui de sa destruction. Un globe translucide venant d'un destroyer ennemi heurta la turbine dorsale.

Comme une pieuvre qui se hisse à bord d'une barque, le globe déploya ses tentacules lumineux et engloutit le vaisseau amiral.

Prim jura comme un damné.

— Rien ne marche plus, dit-il en laissant tomber ses bras dans un geste d'impuissance.

Personne ne l'entendit. Les oreilles étaient emplies d'un grésillement continu. Des teintes inoubliables orange et noires marquaient tout ce qui était à bord : les visages, les vêtements, le sol, les instruments.

Et puis, tout fut terminé. Ils restèrent dans l'obscurité ; seule la pâle clarté des étoiles se reflétait sur leur visage. Prim s'avança en chancelant vers les appareils. Il passa la main sur les cadrans. Plus rien ne fonctionnait.

— Nous sommes perdus, annonça-t-il. Aucun souffle de vie nulle part. Même le purificateur d'air est détruit.

Il s'effondra, le visage enfoui dans ses mains. Pendant un moment personne ne parla. Tous étaient vidés de toute émotion par les rigueurs apocalyptiques de la bataille et le poids de la défaite.

— Ils doivent être beaux joueurs à Yinnisfar, avez-vous dit enfin. Ils ont un code de guerre. Ils vont venir ici nous chercher et nous serons traités honorablement.

Welded dit d'une voix rude :

— Vous trouvez encore le moyen de la ramener ! Nous devrions vous tuer maintenant.

— C'est cela, réglons-lui son compte, dit le Borgne. Mais il ne bougea pas. Ce n'étaient plus que des chiffres molles ; des chiffres aux paroles démentiellles.

— Je ne ressens que du soulagement, avez-vous dit. La bataille est terminée. Notre défaite est honorable. Regardez votre capitaine à demi mort de fatigue. Il s'est bien battu. Nous ne pouvons pas le blâmer d'avoir perdu la partie. Maintenant, il peut se reposer sans remords et nous aussi, car nous savons que l'avenir n'est pas entre nos mains. D'un moment à l'autre, ils vont venir nous chercher, et nous serons jugés honorablement à Yinnisfar.

Les autres ne vous ont pas répondu.

7.

Sur la passerelle du vaisseau amiral, l'air devenait irrespirable quand les émissaires de Yinnisfar sont arrivés, ainsi que vous l'aviez prédit. Ils ont vite ouvert une brèche dans la coque, saisi les hommes stupéfiés et les ont transférés sur leur vaisseau. Puis, en route pour Yinnisfar, à toute vitesse. Le vaisseau amiral est resté abandonné à son triste sort.

On vous a donné une chambre séparée à vous, à Prim, au Borgne et à Welded. Ces deux derniers étaient privés de tout ressort par l'ampleur des

événements. Ils restaient assis, sans parler, comme des mannequins. Prim était en meilleur état, mais la réaction commençait à se produire, et il se mit à grelotter sur un divan. Vous êtes donc resté seul près du hublot à regarder Yinnisfar approcher.

La planète qui avait joué un rôle prépondérant dans la galaxie pendant si longtemps, offrait un curieux spectacle à cette date récente de son histoire. Autour de son équateur tournaient deux splendides anneaux dont l'un était à l'extérieur de l'autre. Le plus grand était naturel : c'était les débris de la lune qui s'était désintégrée quand un antique vaisseau spatial, ancré à Iri, avait brusquement explosé. L'autre anneau n'était rien d'autre qu'une poubelle satellite. La casse de vaisseaux spatiaux était depuis longtemps interdite sur le sol de Yinnisfar, les tas de ferrailles rouillées étant jugés peu esthétiques. Tous les objets en métal inutilisés étaient donc lancés dans l'orbite de l'anneau. Au bout d'une très longue période, cet anneau avait grandi au point d'atteindre 80 kilomètres d'épaisseur et plusieurs centaines de largeur. Loin d'être laid, il avait un aspect splendide ; c'était l'une des dix-sept merveilles de la galaxie. Bien qu'il fût entièrement composé d'objets allant des vieux moteurs aux cuillers rouillées, il scintillait comme un assemblage de bijoux innombrables, chaque pouce de métal éternellement poli par le frottement de la poussière météorique.

Quand le vaisseau dans lequel vous aviez pris place atterrit sur le côté de la planète exposé au jour, cet anneau n'était plus qu'à peine visible.

C'était Yinnisfar, cette terre de larmes et de plaisirs, hantée de souvenirs oubliés dans l'éternité.

Au bout de quelque temps, on vous débarqua, vous et les autres, et on vous transféra dans un petit vaisseau de surface qui vous amena à la Cour du Très Haut Suzerain, dans la ville de Nunion. L'équipage d'un vaisseau amiral fut expédié dans une direction et les troupes toujours congelées dans une autre, pendant qu'on vous menait dans une pièce minuscule. On vous apporta à manger, mais personne ne voulut rien prendre, sauf vous, qui avez complété le menu avec vos provisions personnelles.

Différentes personnalités sont venues vous voir et la plupart d'entre elles sont reparties, l'air morne, sans dire un mot. Par une fenêtre étroite, vous voyiez une cour. Des groupes d'hommes et de femmes erraient et chaque visage était marqué par le souci. Des conseillers gravissaient les marches d'un escalier. Il était clair qu'une crise grave menaçait et la cour tout entière en était affectée.

Enfin, un ordre parvint à vos gardiens. On vous fit entrer avec vos trois compagnons dans la salle d'audience en marbre, en présence du Très Haut, le Suzerain héritier de Yinnisfar et de la région de Yinnisfar.

C'était un homme pâle, aux austères vêtements de satin foncé. Il s'était étendu sur un divan. Malgré la fadeur de ses traits, ses yeux respiraient l'intelligence et sa voix ne manquait pas de fermeté.

Il vous regarda avec une certaine nonchalance, examina chacun des membres de votre groupe et finit par s'adresser à vous. Il alla droit au fait.

— Barbares, votre folie et votre cruauté ont amené la perturbation dans l'ordre des choses : votre avidité va avoir les plus terribles répercussions !

Vous vous êtes incliné et avez dit avec ironie :

— Si nous avons causé de l'ennui au grand empire d'Yinnisfar, nous le regrettons.

— Pff ! Je ne parle pas de l'empire ; il agita la main comme si l'empire était un simple hochet bien peu digne de son intérêt. Je veux parler du Cosmos tout entier, grâce auquel nous existons tous. Les forces de la nature sont déséquilibrées.

Vous avez fixé sur lui un regard interrogateur, sans un mot.

— Je vais vous dire quel est le sort qui nous menace maintenant, dit le Très Haut, avec l'espoir que vous comprendrez au moins quelques bribes. Voici. Cette galaxie est bien plus vieille que vous ne pouvez l'imaginer ; les philosophes, les théologiens et les savants sont d'accord pour affirmer que sa durée, aussi longue qu'elle soit, n'est pas infime et approche de son terme. Tout le monde sait cela, même vous, les habitants de l'extérieur, je suppose.

— Ce bruit a couru, en effet, avez-vous murmuré.

— Je suis heureux de voir que quelque sagesse a pénétré ces pays arriérés. Nous avons de bonnes raisons de croire qu'au cours de ces dernières heures, la galaxie, comme un vieux rideau qui croule sous son propre poids, est en train de se désintégrer, ce qui, en fait, signifie la fin de toutes choses, du passé, du futur et de tous les hommes.

Il s'arrêta, cherchant en vain des signes d'inquiétude sur votre visage et reprit, sans prêter la moindre attention aux marques de frayeur de vos compagnons :

— C'est la faute de votre stupidité, si cette désintégration est amorcée. La paix a régné sur la région pendant des générations plus nombreuses que les cheveux que vous avez sur la tête. Mais quand nous avons appris que

vosre flotte arrivait avec des intentions manifestement hostiles, nous avons été obligés de fourbir à nouveau les terribles armes de nos ancêtres. Dans chaque planète civilisée, les vaisseaux et les machines de guerre – inutilisés depuis la fin de la guerre d'autoperpétuation – ont été remis en état. Les systèmes de production, les plans de bataille, l'organisation des combattants, tout cela est ressurgi d'un passé mort. Il fallait nous hâter, ce que nous n'avons plus l'habitude de faire et que nous détestons. Tous nos muscles étaient tendus au maximum. Même si aucun péril plus grand ne vient nous assaillir, cet effort gigantesque pour réarmer a porté un coup terrible à notre stabilité, et la structure économique de l'empire s'écroulera d'elle-même.

— Nous ne sommes donc pas venus pour rien, dit le Borgne en prenant un air bravache.

Le Très Haut le considéra un long moment d'un œil méprisant avant de reprendre son discours, sans commentaires.

— Au cours de nos hâtives recherches d'armes susceptibles d'être utilisées contre vous, nous en avons trouvé une qui avait été inventée des milliers de millénaires plus tôt et qui était restée inutilisée. On la considérait comme extrêmement dangereuse, car elle utilisait les forces d'électro gravitation du complexe de l'espace lui-même. Quatre gigantesques machines appelées turbulateurs activaient cette force ; ce sont les quatre vaisseaux que vous avez détruits.

— Nous en avons vu un aux confins de la région, il y a plusieurs jours, dit Prim. Il avait suivi avec une excitation croissante les explications du Très Haut, manifestement passionné par sa description d'une gigantesque organisation militaire entrant en action.

— Il nous a fallu faire venir les quatre turbulateurs des lointains secteurs de la région où nos ancêtres les avaient remisés, dit le Très Haut. On les a regroupés et disposés sur votre trajet avec le succès que vous savez. Le principe du treillage est le processus fondamental de la création elle-même. Le malheur a voulu que vous le détruisiez ou plutôt que vous l'ayez fait se consumer lui-même. Nos savants suggèrent que la vieillesse de notre galaxie est telle, qu'elle ne peut plus garder sa stabilité. Bien que le processus soit invisible, la désintégration que vous avez amorcée est en train de se produire ; elle s'étend rapidement, en fait, et rien ne peut l'arrêter.

Prim chancela, comme s'il avait reçu un coup mortel. Il heurta Welded et le Borgne, mais tous trois observèrent le silence le plus complet.

Le Très Haut vous fixait ; il attendait une réponse. Comme si, pour la première fois, vous vous étiez senti moins sûr de vous, vous avez regardé vos compagnons d'un air indécis.

L'œil vide, ils fixaient le mur, droit devant eux, trop absorbés par la perspective de la catastrophe pour vous voir.

— Il faudra complimenter vos savants, avez-vous dit. Ils ont mis du temps pour découvrir cette instabilité, mais au moins, ils l'ont trouvée tout seuls. Cette catastrophe, ce ne sont ni mes amis ni moi qui l'avons provoquée ; il y a longtemps qu'elle menace et c'est pour cela que je suis venu à Yinnisfar, pour vous en avertir.

Pour la première fois, le Très Haut manifesta quelque émotion. Il se dressa sur sa couche et lança d'un ton furieux :

— Espèce de chien barbare et impertinent, tu es venu ici pour violer et pour piller. Que sais-tu de toutes ces choses ?

— Je suis venu ici pour annoncer la fin de toutes choses, avez-vous dit. Comment j'allais venir, en captif ou en vainqueur, ça ne m'intéressait pas, du moment que les peuples de tous les mondes étaient avertis de ma venue. C'est pour cela que j'ai monté ce plan d'invasion ; on parvient toujours facilement à ses fins quand on fait appel aux passions primitives de l'homme. Si j'étais venu seul, qui l'aurait su ? Qui s'en serait soudé ? Maintenant, la galaxie tout entière a les yeux ouverts et fixés sur Yinnisfar. Les hommes peuvent mourir, ils savent la vérité.

— Vraiment ? Le Très Haut leva un sourcil méprisant. Mais avant de vous faire désintégrer, mon cher, peut-être accepterez-vous de me dire cette vérité qui vous a fait prendre tant de peine.

— Bien sûr, avez-vous répliqué. Vous voulez peut-être une démonstration pratique d'abord ?

Mais le Très Haut balaya de la main cette suggestion.

— Vous n'êtes qu'un insolent ! dit-il avec énergie. Vous me faites perdre un temps précieux. Gardes ! Emmenez cet homme et exécutez-le. Les trois autres seront épargnés.

La garde s'avança en demi-cercle, impatiente de saisir la rare chance d'exercer son art sur la chair vivante.

— Voici justement le genre de démonstration à laquelle je pensais, avez-vous dit en vous tournant pour lui faire face.

La garde comprenait quatorze hommes aux uniformes chamarrés ; chacun avait sorti son sabre pour le pointer vers vous.

Sans hésitation, vous êtes allé à la rencontre du soldat le plus proche. Il s'est jeté sur vous en abattant son sabre d'un coup violent sur votre tête. Vous avez levé le bras et c'est sur lui qu'a porté le tranchant de la lame.

Le sabre s'est brisé en mille morceaux ; on aurait dit de la poussière. Le garde battit en retraite, profondément alarmé.

Les autres gardes vous frappaient, d'estoc et de taille. Leurs épées se tordaient et se brisaient sur vous. Vous les avez repoussés de la main et leurs os se sont brisés, leurs bras se sont tordus comme les épées. Pour vous, ce devait être un combat de rêve avec des adversaires de papier. Leurs cris ressemblaient au bruit d'un fin tissu qui se déchire.

Quand enfin ils s'aperçurent que vous aviez un pouvoir secret, ils battirent en retraite, haletants et gémissants. C'est alors que vous avez vu, à un balcon au-dessus de vous, la gueule d'un canon braquée sur vous.

En dépit de la scène terrifiante à laquelle il venait d'assister, le Très Haut avait gardé son sang-froid. Welded, le Borgne et Prim avaient cherché un refuge derrière les gardes.

— Avant d'être désintégré, dit le Très Haut en jetant un coup d'œil vers le balcon, apprenez-moi donc votre secret.

— Voyons d'abord la suite, avez-vous suggéré. Pour hâter les choses, vous avez marché vers le Très Haut. Vous aviez peut-être fait deux pas quand le canon du balcon a ouvert le feu. Une grêle de projectiles Beta s'abattit sur vous, mais elle tomba impuissante à vos pieds.

Cette fois, le Très Haut prit peur. Il se leva d'un bond de son divan et s'éloigna à reculons. Ce n'était plus le souverain nonchalant de tout à l'heure.

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? haleta-t-il.

— C'est justement ce que je veux vous dire, avez-vous répondu. Je vois qu'il y a maintenant quelque chance que vous me croyiez. Ce que j'ai à dire doit être entendu de tous vos sujets ; quand une longue histoire se termine, il faut que tout le monde sache pourquoi ; un homme qui meurt sans raison est une dupe.

Je viens d'un monde nouveau, en dehors de cette galaxie, nouveau parce que le processus de la création s'y poursuit encore. De nouvelles galaxies sont en formation à partir des ténèbres insondables, elles sortent des confins

du néant. Ma planète est nouvelle et je suis le premier homme à l'habiter. Elle n'a pas encore de nom.

Welded dit :

— Alors, les histoires à dormir debout que vous m'avez racontées à *Owlenj* sont vraies.

— Absolument, avez-vous dit. — Vous n'avez pas pris la peine de lui dire comment vous avez appris à piloter le vaisseau du Crieur. Vous vous êtes tourné vers Prim. — Vous souvenez-vous de la conversation que nous avons eue au sujet de l'évolution ? Vous prétendiez que l'homme était son produit ultime.

Prim acquiesça d'un hochement de tête.

— L'homme est le fruit le plus adapté de l'évolution – dans cette galaxie, lui avez-vous dit. Vous avez regardé le Très Haut, Welded et le Borgne. Vous avez dit sans sourire. — Vous êtes le produit le plus raffiné de l'évolution. Pensez à la multitude d'expériences que la nature a subies avant de vous donner naissance. Elle a commencé par les acides aminés, puis l'amibe, une simple cellule... Elle était alors comme une écolière, mais elle n'a pas cessé d'apprendre. Beaucoup de ses expériences – même les récentes comme les cellules vagabondes conscientes – sont des échecs ; l'homme dans l'ensemble, est sa meilleure réussite jusqu'à présent.

Dans la nouvelle galaxie d'où je viens, elle commence par l'homme. Je suis la forme de vie la plus ancienne et la plus primitive de ma galaxie – la nouvelle amibe.

Vous avez poursuivi en leur disant que des changements radicaux avaient déjà été opérés, dont certains auraient pu être détectés par un examen médical ; en fait, vous apparteniez à une espèce différente de la leur. Votre appareil d'élimination avait subi des modifications fondamentales ; il n'y avait plus de glandes sudoripares ni de voies urinaires. Votre trachée-artère était double ; l'inspiration et l'expiration se faisaient par des conduits différents, le tout mieux protégé que chez l'homme par des cartilages robustes. Votre appareil digestif était modifié. Les légumes feuillus, composés principalement de cellulose, n'étaient plus traités comme des déchets ; leur cellulose était absorbée et transformée par hydrolyse en glucose. De cette façon, votre espèce ne dépendrait jamais du massacre massif des herbivores (dont la chair donne du glucose) de la manière pitoyable qui avait caractérisé l'espèce humaine. Des modifications radicales étaient apparues dans les lois de l'hérédité ; non seulement les

anciennes caractéristiques, comme la couleur des cheveux, étaient héréditaires, mais certains gènes de la motricité et ceux du langage étaient tels que la marche et l'acquisition des mots se transmettaient d'une génération à l'autre. Sur le plan émotionnel, de nettes améliorations étaient apportées : plus de sensiblerie, mais un altruisme accru.

Le Très Haut vous écouta en silence puis dit d'une voix empreinte de respect :

— Si vous êtes le seul être de votre espèce, comment savez-vous tout cela sur vous-même ?

Vous avez souri. La question était simple.

— Parce que nous avons un don que l'homme n'a jamais eu ; nous sommes conscients non seulement de nos actions psychologiques, nos pensées, si vous voulez, mais aussi de nos actes physiologiques. Nous pouvons voir jusqu'à la dernière de nos cellules sanguines. En d'autres termes, aucun processus biologique ne nous est inconnu. Je peux contrôler le fonctionnement de la moindre de mes glandes. Et c'est ce qui vous explique que des maladies comme le cancer, ce fléau qui a empoisonné l'humanité, ne peuvent nous affecter ; nous les décelons et les enrayons dès la première atteinte. Nous nous connaissons entièrement ; nous sommes nos seuls maîtres. Quant à vous, bien que vous ayez maîtrisé votre environnement, vous ne vous êtes jamais maîtrisés vous-mêmes.

8.

Le Très Haut descendit de son trône. Il enfonça ses mains dans ses poches d'un geste boudeur, envoya promener d'un coup de pied les projectiles Bêta qui jonchaient le sol.

— Nous avons assez de sujets d'inquiétude avant votre arrivée, dit-il. Pendant un moment son visage eut une expression puérile. En s'apercevant que vous le regardiez, il se retourna et dit, avec un rire forcé :

— Pour être tout à fait franc, vous me donnez un complexe d'infériorité. Bien que j'aie vécu cinq siècles, je me sens comme un enfant. Vous devez avoir l'impression d'être un surhomme dans notre pauvre Yinnisfar.

Son ton railleur vous a blessé.

— Ce n'est absolument pas le cas, avez-vous lancé. Vous n'avez donc pas compris ce que je vous ai dit ? Dans ma galaxie, je ne suis qu'une amibe. Y a-t-il là de quoi être fier ? Mais ce qui va me remplacer...

— Non ! Cette idée me fait frémir, dit le Très Haut en tendant ses doigts manucurés. Je reconnais que vous ne perdez pas de vue votre faiblesse relative...

— À quoi bon tout ce verbiage ? C'était le Borgne. Il était resté avec Welded et Prim, l'esprit plein de vains projets d'évasion. De ce que vous aviez dit, il n'avait rien entendu ni compris, mais pourtant, une remarque l'avait frappé : vous étiez une sorte de surhomme. Il vint à vous, partagé entre la méfiance et le respect.

— Vous nous avez amenés ici, vous pouvez nous remmener, dit-il. Et ne traînons pas. Vous avez entendu le Très Haut : cette galaxie se désintègre. Retournons à *Owlenj*, si vous êtes un surhomme.

Vous avez secoué la tête.

— Vous ne seriez pas mieux à *Owlenj*, je puis vous l'assurer, lui avez-vous dit. Je suis désolé d'avoir dû vous mêler à cette affaire, mais votre sort n'est pas pire que si vous étiez resté à vous cacher dans les ruines d'une ville. Et je ne suis pas un surhomme.

— Pas un surhomme ! dit le Borgne avec irritation. Il se tourna vers le Très Haut et dit : il dit qu'il n'est pas un surhomme et il a bu assez de poison pour anéantir une armée ; il a brisé ces épées.

— Vous l'avez vu ! il a résisté à un bombardement il y a un instant !

— Attendez, avez-vous dit. Regardez ceci.

Vous êtes allé près d'un mur. Il était formé de blocs massifs d'un marbre poli et sélectionné pour son grain délicat. Vous avez placé votre main, les doigts tendus, sur le mur, et vous avez poussé ; quand vous avez retiré votre main, cinq courts tunnels avaient été percés dans le marbre.

La démonstration était simple. Les autres restèrent pantois.

Vous avez essuyé vos mains et vous vous êtes approché d'eux, mais ils ont reculé, les lèvres blêmes.

— Et pourtant, je ne suis pas plus fort que vous, avez-vous dit. Il faut me croire, car c'est la vérité. La seule différence, c'est que je viens d'un monde nouvellement créé, qui n'est pas encore affecté par le processus inexorable de la création continue. Et vous, vous venez d'un vieux monde.

— Nous le savons... commença le Très Haut.

— Oui, vous savez tout. Maintenant, essayez de comprendre. Pensez à votre galaxie. Quel âge a-t-elle ? Vous ne le savez pas exactement, mais vous savez qu'elle est incroyablement vieille. En vérité, elle s'use. Tout s'use avec le temps. Posez-vous cette question : de quoi tout est-il fait ?

D'un tissu d'énergies qui affleure et devient de la matière sous forme de protons et de neutrons. Ce tissu d'énergie qui sert depuis le commencement des temps, s'est usé, amenuisé et bien entendu la matière qui s'en dégage s'est usée elle aussi. Les grandes batteries magiques de cette galaxie s'épuisent : les protons et les neutrons perdent leur polarité. Ces briques fondamentales à partir desquelles tout est construit sont maintenant littéralement vidées de substance. L'acier n'a même plus la force que le papier avait autrefois ; le bois n'a pas plus de consistance que de l'eau.

Prim intervint.

— Vous essayez de nous tromper, dit-il d'une voix tremblante. Il n'y a que vous qui puissiez percer le marbre d'un doigt, ou résister au poison, aux épées et aux bombardements. Nous, nous mourrions. Nous prenez-vous pour des imbéciles !

— Non, avez-vous répliqué. Vous mourriez, certes. Les muscles dont vous êtes composés sont aussi épuisés que tout le reste et c'est pour cela que vous n'avez pu détecter ce processus. Pour moi, c'est différent ; la matière dont je suis fait est nouvelle. Je suis le seul facteur nouveau de cette galaxie.

Vous Ôtes allé en silence vers le Très Haut. Il était blême. Mais il s'est repris et il a dit d'un ton viril :

— J'allais faire venir mes ministres ; ils ont dû écouter au micro cette... Il hésita et ajouta d'un ton moqueur... cette conférence. Mais si ce que vous dites est vrai, alors tout ce que nous pourrons faire ne servira à rien. Nous... nous ne serons bientôt plus que des ombres...

Il fit un effort pour se reprendre et dit :

— Les monstrueux engins que nous avons expédiés dans l'espace... je suppose qu'ils ne font que hâter le processus d'épuisement ?

— Oui, le tissu est déchiré. Le trou s'agrandit pour englober votre galaxie tout entière.

Le Très Haut ferma les yeux, comme si la lumière le gênait pour comprendre la situation. Quand il releva les paupières, son regard se posa sur vous avec la vivacité d'un oiseau de proie.

— Ainsi, nos poisons ne vous affectent pas, dit-il. Pourtant, vous réussissez à vivre parmi nous. Comment nos aliments peuvent-ils vous nourrir ?

— Vous êtes assez intelligent pour répondre à cette question tout seul. J'ai emmené une réserve personnelle de calories quand j'ai quitté mon

propre monde. Je m'étais préparé. J'ai même dû apporter de l'oxygène concentré.

Vous avez même dit au Très Haut les effets que votre air neuf avaient eus sur le Crieur, le colporteur. Et vous lui avez dit de quelle utilité sa collection de microfilms avait été pour vous.

— Vous avez su profiter de toutes les occasions, dit le Très Haut. Mes compliments. Avez-vous un moment ? J'espère, messieurs, que vous voudrez bien nous excuser ; de toute manière, vous pouvez repartir pour *Owlenj* si vous croyez que cela en vaut la peine. Je vous laisse seuls juges. Vous n'avez pas la moindre importance pour moi. Mes gardes ne vous feront aucun mal.

Un changement subtil s'était opéré dans ses manières. Il eut un geste autoritaire à votre intention et gagna une porte dérobée. Vous avez jeté un dernier regard au groupe lamentable dont la fonction dans la vie venait soudain de s'éteindre, vous avez adressé au Borgne un salut ironique et vous avez suivi le Très Haut, refermant la porte derrière vous.

Le Très Haut descendit un long couloir à une allure qui contrastait avec sa nonchalance primitive. Il ouvrit une autre porte à la volée, et vous êtes tous deux arrivés sur un balcon qui dominait la fière cité de Nunion. Une brise fraîche soufflait ; un nuage masquait le soleil couchant ; tout était calme. Rien ne bougeait, sauf un tissu de mousseline, loin au-dessous de vous, à une fenêtre.

— Combien de temps ce processus d'épuisement aurait-il duré si nous ne l'avions pas hâté ? demanda le Très Haut d'un ton presque négligent, en s'appuyant sur la rambarde du balcon.

— Pendant des siècles encore.

Vous vous êtes tu ; vous ne vouliez pas retourner le fer dans la plaie. Vous ressentiez presque une sorte de tendresse pour lui et pour tous les hommes, les myriades d'hommes, qu'ils trompent ou qu'ils soient sincères, qu'ils aiment ou qu'ils haïssent. Toutes leurs folies, toutes leurs insuffisances étaient pardonnées ; ce n'étaient que des mécanismes primitifs qui avaient émergé des ténèbres et qui allaient y retourner avec suffisamment de conscience pour rendre pathétique ce retour au néant.

Le Très Haut inspira à fond la brise du soir.

— Je suis heureux que cela se termine maintenant ! C'est... eh bien, c'est la fin, c'est tout.

Il inspira une nouvelle fois avec volupté.

— Et pour la première fois, je ne m’ennuie pas ! J’ai dû vivre trop longtemps à la cour.

Il rit d’un rire nerveux.

— Et vous êtes aux premières loges, mon ami. Cela va être un beau spectacle pour vous de nous voir nous dissoudre comme du sucre dans l’alcool. Mais il faut repartir avant que tous nos beaux vaisseaux ne se désintègrent. Ils ne pourront plus vous porter. Vous ferez bien d’en prendre soin pour ne pas briser ces joujoux.

— Je réussirai à repartir, avez-vous dit. Avez-vous entendu parler des trois vaisseaux d’origine mystérieuse découverts à l’aube de l’Époque de la Longévité – les Antiquités du *Kakakaxo-Popraca-Luna*, comme les appelaient mes microfilms ? J’ai maintenant le sentiment que je dois ramener ma propre étincelle de vie dans ma galaxie de la même manière peut-être que ces vaisseaux vous ont apporté l’étincelle originelle.

Le Très Haut secoua la tête, étranglé par l’émotion.

Vous avez ajouté doucement :

— N’oubliez pas que tout le monde doit être prévenu de ce qui arrive. C’est absolument nécessaire.

— Je ne l’oublierai pas.

Il retourna son visage vers vous.

— Je ne vois pas encore très bien quel motif secret vous a poussé à venir ici. Une sorte de nostalgie ? Une simple curiosité ? Le désir de plastronner, peut-être ? Ou la pitié ? Quels sentiments éprouvez-vous pour nous, pauvres ombres ?

Quelle faiblesse inattendue vous a saisi à la gorge ? Pourquoi avez-vous détourné votre visage afin que le Très Haut ne puisse voir vos yeux ?

— Je voulais que l’homme sache ce qui lui arrive, avez-vous dit enfin. Il le méritait bien. Je... nous le lui devons bien. Vous êtes... nos pères. Nous sommes vos héritiers...

Il vous a touché le bras doucement en demandant d’une voix qui ne tremblait pas :

— Que voulez-vous que je dise exactement aux peuples de la galaxie ?

Vous avez regardé la ville piquetée de lumières puis le ciel morne. Vous n’y avez pas trouvé de réconfort, pas plus qu’en vous-même.

— Dites-leur simplement ce qu’est une galaxie. N’adoucisiez pas le tableau. Ils auront assez de courage pour regarder la situation bien en face. Expliquez-leur qu’une galaxie n’est rien d’autre qu’un gigantesque

laboratoire destiné aux expériences aveugles de la nature. Dites-leur que ce laboratoire va fermer. Un nouveau laboratoire, doté d'installations plus modernes, va s'ouvrir en bas de la rue.

— Je m'en souviendrai, dit le Très Haut. Maintenant son visage était une ombre parmi les ombres. La nuit tombait sur la vieille cité.

Nous qui vous avons déjà remplacé, nous avons retracé ces épisodes en votre honneur, de même que vous aviez honoré l'homme.

Requiescas in pace.